This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1837
ARTES SCIENTIA VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR

N 1613
T8

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Octobre 1722.

CES MEMOIRES ONT COMmencé au mois de Janvier 1701. & se vendent 15 s. le mois en blanc, & broché. 16. s.

Année	1701.	9. vol.
——	1702.	12. v.
——	1703.	12. v.
——	1704.	13. v.
——	1705.	12. v.
——	1706.	12. v.
——	1707.	12. v.
——	1708.	12. v.
——	1709.	12. v.
——	1710.	12. v.
——	1711.	12. v.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Recueillis par l'Ordre de Son Altesse Serenissime Monseigneur Prince Souverain de Dombes.

Octobre 1722.

De l'Imprimerie de S. A. S.

A TREVOUX,

& se vendent à Lyon,

Chez les FRERES BRUYSET Libraires, ruë Merciere, au Soleil.

M. DCCXXII.

Avec Approbation & Privilege.

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
des Sciences & des beaux Arts.

Octobre 1722.

Article CIII.

EPISTOLÆ ROMANORUM Pontificum, & quæ ad eos ſcriptæ ſunt à S. Clemente I. uſque ad Innocentium III. quotquot reperiri potuerunt, ſeu novæ, ſeu diverſis in locis ſparſim editæ, adjunctis fragmentis, ſpuriis ſegregatis, in unum, ſecundùm ordinem temporum collectæ, ad veterum Codicum fidem recognitæ & emendatæ, præviis admonitionibus, ubi opus fuit, notis criticis, diſſertationibus, quæ Hiſtoriam, Dogmata, *Diſciplinam* explicant illuſtratæ: ſtudio & labore Domni Petri Couſtant Presbyteri & Monachi

Ordinis Sancti Benedicti è Congregatione Sancti Mauri, Tomus I. ab anno Christi 67. ad annum 440. Parisiis apud Lud. Dion. de la Tour, Ant. Urb. Coustelier, & Petrum Simon. 1721. *C'est à-dire, Lettres des Souverains Pontifes, & celles qui leur ont été écrites, &c. Tom I.* in fol. 2. *Col. pp.* 1550.

LEs deux magnifiques Lettres de Saint Clement troisiéme Successeur de Sain Pierre adressées l'une & l'autre aux Corinthiens, se présentent d'abord avec quelques fragmens du même Pape, recueillis de divers en droits; tout cela est trop connu pou s'y arrêter. Mais après un si bea commencement, on tombe bien-tô dans une triste interruption; reduit parcourir une longue suite de Souve rains Pontifes où l'éditeur n'a guére faire qu'à reclamer contre les piece supposées. Il est neanmoins constar qu'ils ont écrit présque tous. Saint Ir née, Tertullien, Eusebe, & d'autr bons Auteurs nous en ont laissé d vestiges qui tiennent au moins ici

place de leurs propres Lettres. Le Pontificat de Corneille en fournit deux heureusement sauvées du desastre commun, à la faveur des Ouvrages de Saint Cyprien compagnon & depôsitaire des peines de ce Saint Pape, & Eusebe nous a aussi transmis de très-beaux morceaux d'une troisiéme écrite à Fabius Evêque d'Antioche, pour lui faire connoître le caractere & les dereglemens des Novatiens. C'étoit en 251. & 252. six ou sept petites lignes d'Etienne I. du nom, sont l'unique & précieux reste qui soit parvenu jusqu'à nous, malgré la multitude d'affaires où il a eu part dans les Gaules, l'Espagne, la Syrie, l'Arabie, & sur tout au sujet des Rebaptisans dans la Cilicie, la Cappadoce & l'Afrique. Nous sommes redevables à Saint Athanase de nous en avoir conservé un peu plus du Pape Denis. Ce qu'il en avoit inseré par forme de citation dans son Traité sur les Decrets de Nicée, s'est trouvé depuis l'unique exemplaire d'une sçavante Lettre dogmatique contre les Sabelliens; mais il en manque une partie considerable. Il n'a pas tenu à Saint Cyrille d'Alexandrie, & à Ma-

rius Mercator, qu'ils ne nous euſſent rendu le même ſervice à l'égard de Felix I. Quelques Critiques malheureuſement ſont venus à la traverſe, & ſe ſont inſcrits en faux contre le fragment de Lettre citée dans ces deux Peres ; cela n'empêche pas le P. Couſtant de le donner pour veritable, & il en produit de bons garans. De tous les Decrets attribuez à Eutychien, Caïus & leurs ſucceſſeurs juſqu'à Melchiade, il n'y en a aucun dans lequel les termes mêmes qui y ſont employez, & les uſages qui y ſont ſpecifiez, ne faſ-

tre. les Schismatiques de son tems, à qui il reproche l'opiniâtreté de leurs peres, qu'une conduite si moderée avoit rendus plus feroces & plus ennemis de la paix.

Il faut passer de là par-dessus le Pontificat de Saint Silvestre, quoique d'environ vingt-deux ans, & par-dessus celui de St Marc, qui fut assez court, pour trouver enfin sous Jules I. un monument auguste & incontestable. C'est la longue Lettre qu'il écrivit aux Evêques Ariens en 342. sur le refus que ceux-ci avoient fait de se rendre à Rome pour y justifier l'élection de Piste, Intrus d'Alexandrie, contre les plaintes de Saint Athanase & des autres Orthodoxes. Il y en a une autre du même Pape écrite sept années plus tard aux Alexandrins, où il les felicite du retour de Saint Athanase rendu à son Eglise en 349. Pour les Decrets qui portent le nom de Jules I. on en juge à peu près comme des précedens ; & on apporte les raisons qu'on a de les rejetter.

La matiere commence ici à devenir un peu plus abondante, & les pieces authentiques viennent d'elles-mêmes

ſe placer ſous la main de l'Editeur. Il en donne quatorze bien averées ſous le nom du Pape Libere ; mais nous ne concevons rien de plus effrayant que le parallele qu'on pourra faire des unes avec les autres. Libere dans les premieres de ces Lettres, montre une grandeur & une fermeté d'ame qui le rendoit la conſolation & l'appui des Fidéles perſecutez. Il change bien de ſtyle dans les ſuivantes, ſoit que lui-même les ait compoſées, ſoit qu'elles ſoient l'ouvrage de Demophile Evê-

[redacted]

Damase qui le remplaça soûtint avec gloire la Dignité Pontificale dans des circonstances très-délicates. On ne sçauroit douter de la multitude de Lettres & de décisions émanées de son tems du Siege Apostolique, après ce que nous dit Saint Jerôme, qu'il avoit été choisi par ce Pape pour l'aider dans le maniment des affaires, & *pour répondre* sous lui, *aux consultations de l'Orient & de l'Occident.* Sa Synodique adressée aux Evêques d'Illyrie, son exposition de Foi envoyée aux Orientaux, les Anathematismes qu'il fit remettre à Paulin d'Antioche contre Macedonius, Eunomius & Apollinaire, ses deux Lettres à Acholle & aux autres Evêques de Macedoine contre Maxime le Cinyque, une autre Synodique où il confirme ce qu'il avoit déja fait pour la condamnation d'Apollinaire & de son Disciple Timothée, quelques billets à Saint Jerôme, c'est ce qui compose la partie de ce recueil qui le concerne, enrichie, selon la methode du P. Coustant, de plusieurs recherches touchant ce qu'on peut raisonnablement penser des autres choses que les Compilateurs an-

ciens & recens lui adjugent. On doit tenir pour sûr, au rapport de Saint Athanase, qu'il excommunia par un acte formel Ursace, Valens, Auxence & les autres Chefs des Ariens. L'Apollinarisme, le Schisme d'Antioche, & les troubles d'Alexandrie lui firent certainement exercer quelques autres fois ou son autorité ou sa charité. Saint Ambroise en parlant de l'opposition vigoureuse dans laquelle Damase engagea les Senateurs Chrêtiens contre les entreprises du Préfet Symmaque, nous laisse entendre qu'il eut beaucoup de part à l'énoncé de leurs Requêtes,

cret que ce puiſſe être, qui ſeroit venu juſqu'à nous à la faveur de ſon nom.

Peu de Souverains Pontifes ont ſçû concilier plus heureuſement que Syrice, une grande douceur dans le gouvernement, & une fermeté exacte dans le maintien de la Diſcipline. Les écoles de Theologie retentiſſent tous les jours de ſa célebre Lettre à Himere de Taragone, remplie des plus ſages reglemens pour toutes ſortes d'états. Elle comprend quinze chapitres bien fournis : il y a deux Lettres à Anyſe Evêque de Theſſalonique, l'une qui regarde uniquement les droits de cette Metropole, par raport aux Ordinations qui ſe faiſoient dans la Province d'Illyrie ; l'autre qui renvoye le jugement de l'Héréſiarque Bonoſe Evêque de Sardique, aux Juges nommez par le Concile de Capouë, & qui en confirme la nomination. Tout le monde néanmoins ne s'accorde pas à attribuer la derniere à Syrice, non plus qu'à determiner quel étoit Bonoſe. Celle qui eſt adreſſée aux Evêques d'Afrique, & que l'on croit avoir été originairement deſtinée pour les Evêques d'Italie, a auſſi fait naître une conteſ-

tation fort vive entre plusieurs Sça-
vans. Le choix d'un saint Pasteur, la
regularité propre de l'Etat Clerical,
la maniere de reconcilier quelques
Héretiques, l'obligation de vivre dans
la continence pour les Prêtres & les
Diacres, sont les principaux points
que Syrice a eu en vûë dans cette Lettre
& dans celle qui la suit, écrite en ge-
neral à divers Evêques. Plus d'une rai-
son oblige encore à lui faire honneur
de la Synodique qui a pour titre, *Ca-
nons aux Evêques des Gaules*, piece

Après Anaſtaſe qui ne tint le Saint Siege qu'un peu plus de trois ans, Innocent I. y fut élevé en 401. & l'occupa juſqu'en 417. La plus ſaine & la plus brillante lumiere éclate de toutes parts dans le cours de ſon Pontificat. Outre les excellentes inſtructions envoyées à Victrice de Roüen, à Exupere de Toulouſe, à Deocence d'Eugubio, & aux Evêques d'Eſpagne aſſemblez à Tolède, peu de gens ignorent combien il lui coûta de fatigues & d'écrits pour défendre l'innocence de Saint Jean Chryſoſtome à Conſtantinople, pour établir une parfaite réünion dans

tribué à faire improuver ses
es comme peu éclairées &
ureuses. Il y en a une troisié-
e à Aurelius & aux autres
d'Afrique, ainsi que les pré-
, où lui-même declare n'avoir
les decharges de Celestius,
erement qu'on l'avoit soup-
& s'en être toûjours tenu in-
ment à ce que son Prédeces-
it statué. Le Formulaire ap-
ctoria répandu alors par toute
& dont malgré cela il n'est
des Fragmens, est le coup
grand éclat qu'il avoit porté
giens. Julien d'Eclane, Per-
ore, Marcellin, Oronce &
nforts réfuserent d'y souscrire,
t que Zosime les déposa dans
ile tenu à Rome: mais le Res-
erial qui les chassoit de toute
ne fut donné que sous le Pon-
uivant, deux particularitez,
re Coustant, que Marius Mer-
pas assez distinguées. L'affec-
Zosime pour Patrocle Evêque
, a produit plusieurs Lettres
toutes à enrichir cette Eglise
elles prérogatives, ou à lui en

aſſûrer la poſſeſſion contre les plaintes des autres Métropolitains de la Gaule Viennoiſe & Narbonnoiſe. Il y a encore deux Ordonnances du même Pape ſous le nom de *Commonitoires*. Le premier eſt pour reprimer les tentatives turbulentes de quelques Prêtres qui traverſoient à Ravenne le Gouvernement Eccleſiaſtique, & le ſecond qui n'eſt pas entier, pour ſoûtenir le droit d'appel au Saint Siége à l'égard des Evêques ; & celui d'évocation de cauſe aux Evêques voiſins, à l'égard des Prêtres & des Diacres excommuniez dans leur propre Diocéſe. Ces

mais il prend un ſtile plus ſévere en écrivant aux Evêques de la Bizacene, indigné que ſans zéle ni reſpect pour l'obſervation des Canons, ils euſſent eu la molleſſe de ceder à des hommes laïques l'autorité de juger un de leurs Confreres.

Avant que d'en venir aux Lettres de Boniface, ſous le titre de ce Pontife, on trouve la Requête du Clergé de Rome préſentée à l'Empereur Honorius contre l'Antipape Eulalius; & l'acte conciliaire par lequel les Evêques d'Afrique promettent de s'en tenir proviſionnellement au Commonitoire de Zoſime, touchant l'appel & l'évocation des cauſes, juſqu'à une plus ample connoiſſance des Decrets de Nicée. Mais nous n'avons de Boniface même ſur ces deux articles, qu'une Lettre à Honorius, où il le prie de couper deſormais racine à la brigue dans les élections pour le Souverain Pontificat: l'Empereur y répondit par un Reſcrit qui ne pouvoit être plus deſavantageux à Boniface, s'il avoit eu un effet retroactif, puiſqu'il y declaroit nulle toute nomination faite dans la concurrence de divers partis.

Ses plus grands soins dès qu'il fut affermi sur le Saint Siége, tournerent du côté de l'Illyrie, fortement attaquée par les menées des Orientaux à la Cour de Constantinople. C'est ce qui remplit les quatre Lettres à Rufus Evêque de Thessalonique & Vicaire Apostolique dans cette Province, l'Achaïe & la Macedoine. Celle qui commet Patrocle & quelques autres Evêques de France pour connoître des accusations formées contre Maxime Evêque de Valence ; & les deux qui confirment

Siége, & l'occupa prés de dix années. L'appel d'Antoine de Fussalla déposé par les Eveques de Numidie, & celui du Prêtre Apiarius dans la même Province, furent les premieres affaires qu'il eut à manier; mais il ne nous en reste que les représentations faites par Saint Augustin & par les autres Evêques engagez dans ces deux causes. Il y a une Lettre œconomique de Celestin pour le gouvernement d'Illyrie; une autre aux Evêques de la Viennoise & de la Narbonnoise, contenant quelques décisions necessaires à la conservation de l'ordre primitif dont l'on ternissoit la pureté par des innovations superstitieuses: & une autre plus courte, mais écrite dans le même esprit aux Evêques de la Poüille & de la Calabre. Tout ce qui concerne la personne & l'hérésie de Nestorius, comprend dix-sept pieces, entre lesquelles on en trouve quelques-unes de St Cyrille & de Nestorius même, avec une relation du Concile d'Ephése envoyée au Pape Celestin par les Peres de cette Assemblée. La derniere a deux choses bien remarquables; l'une que les Peres du Concile se croyoient réellement dans l'o-

bligation de rapporter à la connoiſſance du Pape, ce qu'ils avoient fait & reglé; l'autre, qu'après avoir ſeparé les Orientaux de leur communion, ils lui laiſſoient à juger s'il les faloit dépoſer, & lui remettoient le ſoin de prononcer contre eux la Sentence de dépoſition. La Lettre aux Evêques des Gaules, touchant la doctrine de Saint Auguſtin, & les queſtions de la grace, a été de tout tems fort célebre, & l'eſt encore de nos jours plus que jamais. C'étoit une juſte raiſon à l'Editeur d'y joindre un

partes incurrentium Quæstionum, où l'Auteur des articles declare ne vouloir point entrer. Mais le sentiment du Pere Quesnel qu'on produit ici de nouveau comme pour en décider, est certainement une autorité bien mince dans une matiere où il étoit si interessé à s'écarter du vrai but. Nous ne voyons pas pourquoi restraindre les deux termes *incurrentium Quæstionum* à ce qu'on appelle communement *Questions incidentes & hors de propos*: ce n'est point leur sens naturel, beaucoup moins nous paroît-il convenable de croire qu'il s'agisse des *éloges donnez par les Pélagiens à la Créature, au Mariage, à la Loi, &c.* puisque ces sortes d'éloges ne forment pas un objet fixe, & ne sont pas par eux-mêmes herissez de difficultez que les expressions du Texte leur suposent. Il seroit si simple de dire que l'Auteur dans cet endroit des articles entend les questions mêmes dont il a traité dans les articles précedens, & qu'après en avoir extrait ce qui appartient véritablement à la Foi sur la Prédestination des Saints, la Grace & le Libre Arbitre, il avertit qu'il en demeure là; sans

prétendre ériger en Dogmes ce qu'on a d'ailleurs avancé de plus épineux & de plus embarrassant sur les mêmes sujets. Cette explication ne fait pas la moindre bréche au témoignage rendu par le Pape Hormisda en faveur de St Augustin. 32

Le Pontificat de Sixte III. nous fournit dix Lettres ; huit de ce Pape, dont il y en a quatre qui regardent la réconciliation des Orientaux, une de Jean d'Antioche & de ses adhérans, qu'ils adressent à Sixte, aussi-bien qu'à

tion odieuse de la Doctrine Catholique, ils traitent de sacrilege la reconciliation de Jean d'Antioche; ils pressent le Souverain Pontife d'ordonner une revision de toute l'affaire; ils feignent d'attendre beaucoup de son entremise; ils essayent de l'épouvanter par le nombre des mécontens; ils protestent enfin ne se porter à reclamer que par les motifs les plus purs, & avoir uniquement devant les yeux le trésor de la pieté, le dépôt de la Foi, la Confession des Apôtres, & la Couronne des Martyrs. Il est très-certain que les deux Evêques ne furent point écoutez à Rome, à quoi sans doute ils s'étoient bien attendus: mais au défaut d'une réponse favorable, les Nestoriens ne firent point difficulté d'en fabriquer une qui courut tout l'Orient, & ce fut autant de gagné pour tenir en haleine les restes du Parti, & embarrasser quelque tems les Orthodoxes. Les quatre autres Lettres de Sixte III. roulent toutes sur le Vicariat de Thessalonique, où les Metropolitains Vicaires du Saint Siége, n'avoient point encore joüi d'une Jurisdiction paisible. On en a perdu trois

écrites avant ſon Pontificat, dont St. Auguſtin fit mention ; l'une qu'il lui avoit adreſſée à lui-même, la ſeconde à Aurele de Carthage, & la troiſiéme à Alype. L'Ouvrage appellé *Hypomneſticon*, & quelques autres qui ont porté le nom du même Pontife, ſont trop conteſtez pour lui être raiſonnablement attribuez.

Le P. Couſtant termine ce premier volume par un ſupplement qui renferme les pieces de rebut. Il ne les fait pas ſeulement pour ſatisfaire au goût des perſonnes qui ne veulent pas que rien

[redacted]

ARTICLE CIV.

LETTRES D'HELOYSE
'Abailard mises en vers François,
nde édition revûë, corrigée & aug-
ntée d'une Lettre d'Heloïse, & de
lques autres Ouvrages, par Mon-
r de Beauchamps, in 12. 160. *pp.*
aris, de l'Imprimerie de Jac-
s Colombat.

uteur avoit d'abord formé le
rojet de donner au Public l'Hif-
d'Abailard & d'Heloïse. La
e de ne pouvoir remplir la gran-
du sujet, & la haute idée qu'on
onçûë, a fait avorter le dessein;
ne perte qu'il est en état de re-
, & dont il est devenu compta-
Public, que la beauté & la riches-
a Poësie a mis en goût de l'Ou-
qu'il méditoit. C'est un tribut de
noissance qu'il ne peut se défen-
accorder à notre empressement.
loges que les connoisseurs ont
é aux Lettres d'Heloïse & d'A-
d, suffisent pour rassurer sa mo-
, & lui répondent du succès de

l'entrepriſe ; ſon premier *coup d'e*
peut paſſer pour un de ces coups he
reux qui forcent les vains prétex
d'une défiance trop timide.

Outre les lettres d'Heloïſe & d'Ab
lard, on trouve dans cette nouve
édition differentes pieces de vers, où
varieté & la delicateſſe des traits f
reconnoître la main qui a conduit
pinceau. Dans cette diverſité de fleu
dont ce parterre eſt émaillé, le cho
eſt difficile ; le mieux eſt de les recuë
lir ſelon qu'elles ſe préſentent. La pr
miere piece du Recuëil eſt une Epit

Et le crime à vos yeux ne trouve point
d'excuses,
Interdit devant vous, tremble le Pu-
blicain,
A son avidité vous imposez un frein,
Et de tout oppresseur, rejettant les
hommages,
Vous sçavez prévenir ou venger ses
outrages;
Un travail assidu flatte tous vos desirs,
Et votre devoir seul vous offre des
plaisirs.

Cette Epitre est suivie d'une lettre écrite à Monsieur de Beauchamps par Monsieur L... qui après avoir relevé le prix de ce Recueïl & le merite du Poëte, avouë franchement « que la « qualité d'Auteur toujours scabreuse, « l'est aujourd'hui plus que jamais: « soit qu'on s'attache plus à critiquer « qu'à bien faire, soit qu'effectivement « on ne fasse plus d'excellentes choses, « il est rare qu'on applaudisse aux nou « velles productions. Les uns préve- « nus d'admiration pour ce qui les a « charmez dans l'ancienne Cour, ne « daignent pas même jetter les yeux « sur ce qui se passe dans celle-ci; les «

» autres jaloux de la gloire de leurs
» contemporains, ne ſentent, ne rele-
» vent que leurs défauts ». Les pre-
miers ont-ils raiſon ? Ne donnent-ils
point trop au préjugé ? On n'oſe le dé-
cider. On demanderoit dans les der-
niers, ou plus de lumieres, ou plus de
juſtice.

L'Auteur de la Lettre en veut ſur
tout à la partialité de ceux qui s'éri-
gent en cenſeurs des Ouvrages d'au-
trui. « Leur critique ſans regle & ſans
» meſure, s'étend indiſtinctement ſur

par une lâche complaiſance flattent la ſotte vanité d'un Poëte qui s'enyvre d'une approbation mendiée, & qui ſur la foi d'un flatteur intereſſé « prend « ſon vol de la Chanſonette à la Tra- « gedie; mais le Parterre & le Lecteur « plus ſinceres, diſſipent bien-tôt les « charmes de l'illuſion ». Paris fourmille de ces temeraires Icares qui planent au-deſſus des nuës, & dont le ſort eſt de retomber dans l'obſcurité & dans cet oubli profond qui engloutit juſqu'à leur nom.

Les Auteurs précoces ne ſont point épargnez; « ils ont la couleur des « fruits mûrs, ils n'en ont ni le goût, « ni la conſiſtance; ſans étude, ſans « ſçavoir, ſans diſcernement; les moins « déraiſonnables s'imaginent que le « naturel ſupplée à tout.... Verra- « t-on toûjours qu'à la honte de la rai- « ſon, on écrive ſans reflêchir, ou qu'on « ne reflêchiſſe que long-tems après « avoir écrit; c'eſt l'expreſſion de M. « de Fontenelle; rien n'eſt plus judi- « cieux ».

Le déſordre ſur lequel on inſiſte davantage, c'eſt la dépravation des mœurs. « Le tems qu'on devroit em- «

» ployer à cultiver son esprit, on le
» passe dans une coupable oisiveté;
» quelles en sont les suites? On igno-
» re ou l'on se fait gloire de mépriser
» la grande maxime de Monsieur Pas-
» chal : *il faut plaire aux esprits bien*
» *faits*. On ne se contente pas du liber-
» tinage du cœur, on veut que les pa-
» roles répondent aux actions. La pu-
» deur n'est plus qu'une imbecillité
» dont on a honte. On ne fait aujour-
» d'hui que des Chansons, que des
» Epigrammes licentieuses..... Les

les belles qualitez de cet illustre Mort.

Viennent ensuite la premiere Lettre d'Heloïse à Abailard, & la réponse d'Abailard à Heloïse, telles qu'on les a lûës dans la premiere édition. Les plus vifs transports de l'amour, les troubles d'un cœur honteux de ses foiblesses, & qui semble n'être coupable qu'à regret, les guerres intestines & rudes combats qu'éprouve une ame sans cesse aux prises avec elle-même, flattée par les desirs, déchirée par les remords, entraînée par le plaisir, rappellée par le devoir, toûjours flottante entre Dieu & l'objet de sa passion, la grace & la nature victorieuses tour à-tour, cette alternative de sentimens opposez, tout y est représenté de la maniere la plus pathétique & la plus touchante. La hardiesse & la vivacité du peintre n'a rien ôté à la décence des portraits. Les graces d'une politesse ingenieuse qui regne dans ces deux Lettres, loin d'énerver le langage de ces deux amans passionnez, prêtent un nouvel ornement à la diction. En un mot l'amour prophane ne s'y montre que sous les voiles de la pudeur; l'un & l'autre y marchent d'in-

telligence, & ne se quittent jamais.

La seconde Lettre d'Heloïse est l'expression des plus tendres mouvemens, & en même tems des plus violentes agitations d'une amante en fureur qui a perdu l'esperance de revoir celui qu'elle aime. Abailard s'étoit resolu de vivre séparé d'elle pour toûjours, dans la crainte de risquer son innocence, & de rallumer des feux mal éteints. A cette nouvelle, Heloïse éperduë éclatte en reproches; dans l'excès de sa douleur elle s'écrie :

Quel nouveau coup de foudre, & que viens-je d'entendre !
Je ne vous verrai plus, vous pouvez me l'apprendre ?
Cruel vous m'ôtez tout, & c'est pour votre cœur
Un barbare plaisir de combler ma douleur.
N'étoit-ce pas assez qu'aux pleurs abandonnée,
A vivre loin de vous je fusse condamnée ?
Que plaintive, mourante, en proye à mes desirs,
Ce Cloître, nuit & jour, entendît mes soupirs ?

. . . . .

Croyez-vous donc, ingrat, que ma foible constance
Resiste encor long-tems à votre indifference,
Et que de vos raisons le frivole secours
De mes vives douleurs puisse arrêter le cours ?
Non, votre changement ne peut rien sur mon ame,
Plus vous êtes de glace, & plus mon cœur s'enflâme;
Mais enfin, mon amour devient un desespoir;
C'en est fait, & je veux ou mourir ou vous voir.

. . . . .

Dans son dépit le joug de la Religion & de la Pénitence lui devient onereux.

Que fais-je dans ces lieux malheureuse & coupable ?
J'aigris d'un Dieu vengeur le courroux redoutable.
J'amasse des thrésors de crimes & d'horreurs,
Chaque jour, chaque instant ajoûte à mes fureurs.

Je ne suis plus, helas ! cette épouse facile,
Qui baissoit sous le joug une tête docile;
Victime de mes feux, je cede à leurs transports,
Et ne conserve plus d'inutiles dehors.
C'est trop joüer le Ciel sous un masque hypocrite,
Si mon cœur est à vous, tout le reste l'irrite.
Dûsse-je vous offrir un objet odieux,
Rien ne peut m'empêcher de paroître à vos yeux,
Vous ne me fuirez point, au secours de mes charmes,
Au secours de mes feux j'appellerai mes larmes, &c.

A la fin une lumiere celeste éclaire sa raison égarée, la grace triomphe de tous les efforts de la cupidité. Le charme cesse, Heloïse reconnoît son erreur, & reduite sous l'empire de l'amour divin, elle se laisse aller aux divines impressions dont elle ressent la douceur.

Divin attrait des cœurs, charme victorieux !

Grace adorable enfin tu dessilles mes yeux,
Tu verses dans mon sein la force & la lumiere :
A l'amour de mon Dieu tu me rends toute entiere ;
Tu me fais retrouver l'innocence & la paix,
Tu captives mes sens & remplis mes souhaits.
Seigneur, c'est ta bonté, c'est ta main secourable
Qui ferme sous mes pas cet abime effroyable.

. . . . .

J'étois sourde à ta voix, & bravant ta colere,
J'étouffois du remords le trouble salutaire.
Mon aveugle fureur m'occupoit nuit & jour,
Et je ne connoissois d'autre Dieu que l'amour, &c.

On trouve à la suite de ces Lettres des Rondeux, des Sonets, plusieurs Epitres, un Epithalame, la description d'un petit voyage. Enfin le portrait de l'Auteur fait par lui-même.

Octobre 1722.

telligence, & ne se quittent jamai

La seconde Lettre d'Heloïse est l'ex
pression des plus tendres mouvemen
& en même tems des plus violente
agitations d'une amante en fureur qu
a perdu l'esperance de revoir celu
qu'elle aime. Abailard s'étoit resol
de vivre séparé d'elle pour toûjours
dans la crainte de risquer son innocen
ce, & de rallumer des feux mal éteint
A cette nouvelle, Heloïse éperdu
éclatte en reproches; dans l'excès de s
douleur elle s'écrie :

. . . . .

Croyez-vous donc, ingrat, que ma foible constance
Resiste encor long-tems à votre indifference,
Et que de vos raisons le frivole secours
De mes vives douleurs puisse arrêter le cours?
Non, votre changement ne peut rien sur mon ame,
Plus vous êtes de glace, & plus mon cœur s'enflâme;
Mais enfin, mon amour devient un desespoir;
C'en est fait, & je veux ou mourir ou vous voir.

. . . .

Dans son dépit le joug de la Religion & de la Pénitence lui devient onereux.

Que fais-je dans ces lieux malheureuse & coupable?
J'aigris d'un Dieu vengeur le courroux redoutable.
J'amasse des thrésors de crimes & d'horreurs,
Chaque jour, chaque instant ajoûte à mes fureurs.

Je ne suis plus, helas ! cette épouse facile,
Qui baissoit sous le joug une tête docile ;
Victime de mes feux, je cede à leurs transports,
Et ne conserve plus d'inutiles dehors.
C'est trop joüer le Ciel sous un masque hypocrite,
Si mon cœur est à vous, tout le reste l'irrite.
Dûsse-je vous offrir un objet odieux ;
Rien ne peut m'empêcher de paroître

Grace adorable enfin tu dessilles mes yeux,
Tu verses dans mon sein la force & la lumiere :
A l'amour de mon Dieu tu me rends toute entiere ;
Tu me fais retrouver l'innocence & la paix,
Tu captives mes sens & remplis mes souhaits.
Seigneur, c'est ta bonté, c'est ta main secourable
Qui ferme sous mes pas cet abime effroyable.

. . . . . .

J'étois sourde à ta voix, & bravant ta colere,
J'étouffois du remords le trouble salutaire.
Mon aveugle fureur m'occupoit nuit & jour,
Et je ne connoissois d'autre Dieu que l'amour, &c.

On trouve à la suite de ces Lettres des Rondeaux, des Sonets, plusieurs Epitres, un Epithalame, la description d'un petit voyage. Enfin le portrait de l'Auteur fait par lui-même.

Octobre 1722.

difficilement le ſujet de nos reflexion

Peut-être doutera-t-on qu'il y a
une Science de la Muſique : Ce ſeroi
douter qu'il y en ait un Art : Tout A
ſuppoſe des principes ; le vrai & le bea
ne ſçauroient dépendre du hazard, &
ce n'eſt pas chez le vulgaire que le
agrémens doivent paſſer pour un *j*
ne ſçai quoi qu'on ne ſçauroit définir
dans la Muſique en particulier tout e
compté, peſé, meſuré avec une préci
ſion invariable ; telle corde, tel tuya
a de tout tems rendu tel ſon ; de tou

nne, l'usage la developpe; mais
ies-là Lulli lui-même n'est qu'un
le artisan; toute sa science est au
: de ses doigts; il peut enchanter
sens, mais il ne peut éclairer mon
t; n'est-il pas honteux pour les
ciens de notre siecle de ne sçavoir
re raison de ce qu'ils pratiquent
les jours depuis leur enfance, de
ouvoir communiquer leur scien-
& d'être obligez de renvoyer leurs
:s à dix ans de Clavecin, de Me-
isme, de tâtonnement?
e n'est pas que de tout tems les
hematiciens sur tout, & les Philo-
:es, n'ayent tenté d'ériger la Mu-
: en Science; je remarque en effet

ont écrit dans un tems auquel la Musique étoit trop imparfaite pour servir d'objet à des speculations un peu profondes.

Enfin de ce grand nombre d'Auteurs, dont M. de Broſſard a donné la liſte, à peine en trouve-t-on deux qui ayent écrit un peu foncierement & d'une maniere ſolide ſur l'Art & ſur la Science de la Muſique; je parle de Zarlin & de Kircher, dont le premier cependant, a plus donné à l'Art, parce qu'il en faiſoit profeſſion, & le dernier à la Science, parce qu'elle étoit plus de ſon reſſort; ils ont eu l'un & l'autre de fort belles vûës, mais ils n'ont pû en former un corps de Science, & la plûpart des regles qu'ils ont recuëillies, n'ont pû prendre entre

les Muſiciens prétendoient *que leur Muſique étoit plus parfaite que celle des anciens.*

Prévenu de ces penſées, M. Rameau tenta de ramener l'experience à la raiſon, & les regles que celle-là a dicté, aux principes que celle-ci inſpire; mais en vain le tenta-t-il par ſon ſeul genie; le genie ne ſupplée jamais bien à la Science; tout ce qu'il put faire ici fut de comprendre qu'en effet *la Muſique eſt une Science qui doit avoir des regles certaines*, que *ces regles doivent être tirées d'un principe évident*, & que *ce principe ne peut gueres nous être connu ſans le ſecours des Mathematiques*; ainſi après avoir raiſonné ſur les regles, ſur la nature, & ſur les proprietez des accords par les ſeuls principes du bon ſens, il acheva de remonter à la ſource, à l'aide des Mathematiques qui lui offrirent bien-tôt le principe de l'Harmonie *avec autant de ſimplicité que d'évidence*, & qui après avoir éclairé ſon eſprit, délierent en quelque ſorte ſa langue, comme il l'avoüe, en lui apprennant à connoître ce que les autres ne ſçavent que ſentir, & à parler de ce que ceux-ci ne peuvent que pratiquer.

l'Art de l'accompagnement, on l
conſeilla & il reſolut d'en donner l
regles; ſon caractere meditatif ne l
permit pas de ſe borner à des reg
d'habitude & de pur Mechaniſme;
pour approfondir ſon ſujet, il appr
fondit l'Art de la Compoſition qui ſ
comme de principe immediat à cel
de l'accompagnement; mais ce pri
cipe où ſe bornent les plus experime
tez, eſt bien éloigné d'être le premie
l'experience en eſt l'unique garer
M. Rameau ſçut entrevoir que l'e

[redacted]

Systéme de l'Auteur sur les principes de la Musique.

C'est dans les nombres qu'on a de tout tems cherché les principes de la Musique; les Mathematiciens modernes se sont bien apperçus qu'il y avoit quelque chose d'harmonique dans les nombres naturels pris de suite 1. 2. 3. 4. 5, &c. mais dans un ordre renversé; & M. Rameau a reconnu que c'étoit là en effet l'unique & veritable proportion harmonique dont celle qui en porte jusqu'ici le nom, n'est que le déguisement & l'enveloppe : or il a remarqué aussi que pour se servir utilement de cette suite naturelle de nombres 1. 2. 3. 4, &c. il falloit les prendre pour des diviseurs plûtôt que pour des multiples de l'unité, en sorte qu'ils représentassent l'unité, la moitié, le tiers, le quart, &c. de l'unité.

Oserai-je le dire sans être soupçonné de donner dans des mysteres surannez ? c'est là l'idée naturelle & primitive des choses : on dit tous le jours que l'unité est le principe des nombres; mais comment l'est-elle ? Il sem-

ble que ce ne peut être qu'en se divi-
sant, car si vous la multipliez, si vous
la doublez, si vous la triplez, ce sont
de nouvelles unitez que vous créez en
quelque sorte, en les ajoûtant l'une à
l'autre, sans qu'aucune d'elles puisse
s'approprier le nom de principe à l'é-
gard du nombre qui en resulte; de
sorte qu'il est bien plus vrai de dire
que les nombres sont parties de l'uni-
té, qu'il n'est vrai que l'unité est par-
tie des nombres; on pourroit remar-
quer que c'est d'une matiere qu'a été

demi ; on entend un son grave de beaucoup plus loin ; une basse suffit contre plusieurs dessus ; la plus grande corde, le plus grand instrument est l'organe du son le plus grave ; ceux qui chantent peuvent même avoir remarqué que leur voix semble s'appuyer & recevoir une nouvelle force de la basse qui l'accompagne, & que si cette basse vient tout-à-coup à manquer, leur voix n'a plus de corps & commence à chanceller & à ne se plus soûtenir ; qu'on se fatigue davantage à chanter sans basse, & qu'enfin il y a tel son où la voix se guinde sans peine, aidée de la basse, sans laquelle elle ne pourroit y atteindre toute seule.

Le son grave est donc le principe du son aigu, de même que l'unité l'est du nombre, ce qui est démontré par la generation des sons, qui se fait en divisant les cordes ; & c'est ici que l'on sent qu'il faut regarder les nombres comme des parties de l'unité, & que la progression arithmetique est plus harmonique que celle à qui on a donné jusqu'ici ce nom ; car l'unité étant le principe des nombres, & le son grave l'étant des sons aigus, il faut con-

cevoir ce ſon grave & cette uni
le repreſente comme des princi
xes & immuables , afin de p
leur rapporter tous les nomb
tous les ſons qui en dérivent : c
regardoit les nombres comme
ples de l'unité,& que 1,2,3,&c.
fiât l'unité, le double, le triple
de l'unité, le plus grand nombr
venant au ſon le plus grave, ce
roit toûjours indéterminé; &
tout ordre naturel, le ſon le plu
determiné par l'unité, ſeroit le
cipe fixe, & comme la baſe imm

4 5
jeure de cette quarte, *ut,mi*,
tiéme partie fait la tierce mi-
5 6
la majeure, *mi sol*, & ainsi du
s l'ordre où on le voit ici d'un
il; - - - -
4 5 6 7 8 9 10
l, ut , mi, sol, x, ut, re, mi,
14 15 16 17 18
, x, si, ut, re, &c.
xx

n'est plus simple que ce systê-
ombres & de sons correspon-
ose dire que tous les principes,
s regles, toutes les proprie-
is les effets de la Musique y
n pas enfermez, car les nom-
it aucune vertu, mais expri-
ine maniere si naturelle & si
, que la chose semble tenir
ige : voici une ébauche de ce
numérique, ou harmoni-

u'on chante, le systême natu-
passer d'un ton à l'autre sui-
rdre appellé, pour cette raison,
ue *ut, re, mi, fa, sol, la, si, ut.* C'est
ême sensible de la nature; mais
ne primitif & veritablement

harmonique, eſt de ſauter tout d'un coup d'une extrémité à l'autre, *ut*, *ut*, & puis à la quinte *ſol*, à la quarte *ut*, &c. de ſorte qu'on n'arrive au ſyſtême diatonique *ut*, *re*, *mi*, que par le ſecours de l'harmonique, & après le ſyſtême harmonique; ceci verifie *ce que Platon avoit dit ſans preuve que la Melodie provient de l'Harmonie.*

Comme les ſix premiers nombres renferment toute l'Harmonie parfaite, ainſi que Kircher s'en étoit déja apperçû, M. Rameau n'a pas daigné pouſſer plus loin le ſyſtême, ſe contentant de rapporter dans des tables à part les propoſitions des intervalles qui excedent le nombre ſenaire; mais pour faire ſentir en paſſant combien il eſt utile de pouſſer plus loin, & pour le moins juſqu'à 81. où ſe trouve le dernier intervalle de la Muſique, c'eſt que par ce moyen nous avons découvert une erreur qui s'eſt gliſſée dans la Muſique faute d'y conſiderer les choſes dans le point de vuë où on les trouve ici; car on a établi, & M. Rameau l'a établi auſſi après tous les autres, que de *ut* à *re*, il y avoit un ton mineur,

dont la proportion étoit de 9 à 10, & de *re* à *mi*, un ton majeur exprimé par 8, 9, ce qui a été la ſource de bien d'autres erreurs : or on voit ici que *ut*, *mi* étant d'abord 4, 5, eſt par conſequent dans ſes repliques 8, 10, & que 9 convient par conſequent à *re* : effectivement dans les diviſions harmoniques on voit toûjours le majeur du côté du grave, car jamais un intervalle harmonique n'eſt diviſé en parties égales, quoique la diviſion en procede de la diviſion arithmetique qui ſe fait en parties égales, ce qui eſt fort ſingulier.

Nous avons dit que le ſyſtême de l'Harmonie parfaite eſt renfermé dans le nombre ſenaire

ut,	*ut*,	*ſol*,	*ut*,	*mi*,	*ſol*
1	2	3	4	5	6

: effectivement, on n'a qu'à toucher ſur un Clavecin, & ſur tout ſur un Orgue, les ſix notes, & l'on entendra tout ce que l'Harmonie a de plus brillant & de plus achevé, & ſi l'on n'en touche ſucceſſivement que cinq, que quatre, que trois, on ſentira diminuer la perfection ; tout ceci a même de grandes conſequences qui ſont toutes renfermées dans ce principe, que

remarque que si on touche une corde, non-seulement celles qui sont à l'unisson, mais que celles qui sont à l'octave tremblent aussi-tôt; d'où il a conclu que c'étoit, quant au fond de l'Harmonie, la même chose de comparer un son avec un autre, ou avec l'octave de cet autre, & que *ut, sol* & *sol, ut*, étoient fonciérement le même intervalle, tantôt direct, tantôt renversé; or c'est l'experience que le renversement ne change rien dans la nature des intervalles, & qu'il les rend,

quarte toutes les fois qu'on employe la quinte; que veut-on de plus démonstratif en faveur de la quarte? mais pourquoi tous les Praticiens la traitent-ils de dissonance? M. Rameau se contente de dire que c'est ici un malentendu, & il le demêle en habile homme, quoique ce qu'il en dit a besoin d'être étudié de très-près.

C'est au systême senaire qu'il faut toûjours revenir, il nous donne chaque chose dans l'ordre & dans la situation précise qui lui convient: or la quarte y est toûjours à l'aigu de l'octave; & dans une disposition renversée de la quinte vouloir lui donner une autre forme, c'est renverser toute l'Harmonie: les Musiciens accoûtumez à juger du systême harmonique par le diatonique, au lieu qu'il faut juger du diatonique par l'harmonique d'où il provient, n'ont eu égard qu'aux simples intervalles, & ont traité de quarte tout intervalle de quatre sons, ainsi dans le ton d'*ut*, ils ont pris *ut*.*fa*, pour quarte, au lieu que c'est toûjours *sol*,*ut*: je ne disconviens pas que *ut*.*fa*, ne soit une quarte, mais c'est dans le ton de *fa*: or la modulation devant

toûjours nous diriger, & determiner les ſons dont nous nous ſervons, ce ſeroit une faute, ou du moins une diſſonance dans le ton d'*ut*, de ſe ſervir de la quarte, *ut*, *fa*: & Kircher avoit bien ſenti cette grande verité, lorſqu'il a dit que la diviſion arithmetique donnoit la quarte conſonante, & que la diviſion harmonique (ou prétenduë harmonique) la donnoit diſſonante, ce qui fait voir encore que la progreſſion arithmetique eſt la ſeule veritablement harmonique.

Tout ceci eſt bien fondé en raiſon,

forme l'octave complete : effectivement, tandis qu'on touche la quarte *sol, ut*, s'il y avoit une corde montée à l'octave inferieure d'*ut*, on la verroit trembler, comme pour nous faire *sous entendre*; c'est-à dire, *entendre tout bas* la quinte *ut, sol*. Mais il n'est peut-être pas necessaire de recourir à une corde étrangere ; le Pere Pardies avoit une pensée qui se trouve dans quelques papiers qu'on a recouvert, écrits de sa main, aussi bien que dans l'optique du Pere Ango, imprimée en 1682. (or le P. Ango avouë qu'il a travaillé sur les écrits du P. Pardies) le P. Pardies pensoit qu'une corde peut trembler en même tems de deux manieres propres à faire entendre deux sons à l'octave l'un de l'autre : l'experience a verifié cette pensée : or ce qu'une corde peut faire, l'oreille peut le faire aussi; lorsqu'elle est donc frappée de la quarte *sol*, *ut*, elle doit trembler aussi pour la quinte *ut*, *sol*, & l'ame toûjours attentive à l'état présent du corps, doit *sous-entendre*, c'est-à-dire *entendre tout bas* cette quinte ; la quarte ne sçauroit donc être dissonante.

On peut pousser encore plus loin

cette idée, car non-seulement une corde peut faire en même tems deux sons à l'octave l'un de l'autre, mais encore trois & quatre, & sans doute les six *ut*[1], *ut*[2], *sol*[3], *ut*[4], *mi*[5], *sol*[6], c'est un fait attesté par M. Sauveur que lorsque la nuit on touche une grande corde, on entend la douziéme *ut*[1], *ut*[2], *sol*[3], & même souvent la dix-septiéme *ut*[1], *ut*[2], *sol*[3], *ut*[4], *mi*[5], & que dans les trompettes on en [redacted]

& de touches dans une corde d'acier ou dans une trompette? On ſçait que lorſqu'une corde ou que l'oreille tremble, elle s'allonge, & que par conſequent ſes parties ſouffrent une diviſion, non pas *totale*, mais *partiele*, & que l'ame eſt là comme aux écoutes pour tout ſentir. Cette diviſion doit ſans doute ſe faire de la maniere la plus naturelle; c'eſt la nature ſeule qui la fait; celle du nombre ſenaire eſt la plus ſimple & la plus facile; elle ſe fait donc dès qu'un ſon frappe l'oreille; chaque diviſion nous fait donc entendre le ſon qui lui eſt propre.

Nous entendons toûjours, ou ſi l'on veut, nous *ſous-entendons* l'Harmonie parfaite, & c'eſt à cette Harmonie naturelle que nous comparons toutes celles que nous entendons; leur conformité nous plaît, leur diſconvenance nous eſt deſagréable; que j'entende le ſon d'*ut*, auſſi-tôt mon oreille ſe compoſe elle-même toute l'Harmonie ſenaire, ſelon que la modulation précedente l'y determine; or là-deſſus au lieu de me préſenter quelqu'un des ſons de cette Harmonie, vous me préſentez *fa*, qui n'y

est pas ; je sens une disconvenance, une dissonance, une confusion de sons qui déchirent mon oreille, en la divisant les uns d'une maniere, les autres d'une autre : on pourroit ajoûter encore un petit éclaircissement sur cette matiere ; mais c'en est assez pour établir la consonance de la quarte, & pour expliquer la pensée de Mr Rameau sur les renversemens des accords, & sur les sons fondamentaux qui y sont sousentendus : ce sont ici les deux grandes clefs de son systême de théorie, que nous allons achever de developper, autant que les bornes d'un extrait nous le permettront.

Comme cet Auteur a trouvé l'Harmonie composée de six sons qui se sousentendent les uns les autres, lorsqu'on en retranche quelqu'un, il a compris que les accords ne pouvoient consister en un seul intervalle, & qu'il en faloit au moins trois, *ut*, *mi*, *sol*, en sousentendant les repliques, & que par consequent il estoit plus naturel, & mesme plus facile de composer à six, à cinq, à quatre, à trois parties, qu'à deux ; & que pour composer à deux, il faloit sçavoir composer, ou

même actuellement composer à quatre, c'est-à-dire, avoir presente à l'esprit la composition à quatre, & la suivre toûjours comme de l'œil, afin de choisir dans ce corps d'Harmonie, c'est-à-dire dans chaque accord, les sons & les intervalles qui conviennent le mieux; car encore un coup je le repete, la composition à quatre, ou même à six parties est sousentenduë dans celle qui n'est qu'à deux; & ce seroit composer à l'aveugle, que de ne sçavoir pas ce qu'on sousentend essentiellement, sur tout, la nature de chaque intervalle étant determinée par l'accord qu'on sousentend. Zarlin étoit bien éloigné du but, lui qui avouë qu'il ne peut mettre sur le papier tout ce qui regarde la composition à quatre parties, & qui se tire d'affaire par ce mot qui a passé en proverbe parmi les Maîtres: *cætera docebit usus.* Qu'on juge de la superiorité du systême de M. Rameau, ou en general de la superiorité d'un systême sur un amas informe de régles detachées.

Il n'y a qu'un accord parfait, qu'un accord consonant, *ut*, *mi*, *sol*, en sousentendant tout le reste, & sur tout

le ſon principe *ut* : mais cet accord eſt ſuſceptible de deux renverſemens, *mi*, *ſol*, *ut*, qui fait l'accord appellé accord de *ſixte*; & *ſol*, *ut*, *mi*, appellé accord de *ſixte-quarte*. On oſe ici défier tous les Muſiciens de trouver d'autres accords conſonans dans toute l'Harmonie. Si c'eſt là un paradoxe, c'eſt auſſi une verité bien préciſe, & l'on peut dire qu'avec ces trois accords, qui ne ſont dans le fond qu'un même accord, on peut compoſer une Harmonie exacte ſur toute ſorte de

ut, *mi*, *ſol*, eſt diviſé par tierces, & là-deſſus il a ſaiſi ce principe, que tout accord devoit eſtre diviſé par tierces: il l'a eſſayé ſur les diſſonances, & il a trouvé que l'accord diſſonant de ſeptieſme *ſol*, *ſi*, *re*, *fa*, ſe diviſoit effectivement par tierces: ce qui lui a fait conclure que c'étoit là l'accord primitif & fondamental de tous les diſſonans; pour s'en convaincre, il a cherché ſi le renverſement les lui donneroit tous: or il a trouvé 1°, *ſi*, *re*, *fa*, *ſol*, accord de fauſſe quinte: 2°, *re*, *fa*, *ſol*, *ſi*, petite ſixte: 3°, *fa*, *ſol*, *ſi*, *re*, triton: après leſquels on défie encore les Muſiciens d'en trouver d'autres; car pour ce qui eſt des accords de neuviéme, de onziéme & de quelques autres, Mr Rameau fait voir qu'ils ne ſont reçus que par ſuppoſition, ou par emprunt, & que c'eſt toûjours la ſeptiéme qui leur donne la loi, & qui en détermine la nature: peut-être ſeroit-il plus ſimple de traiter ces neuviémes & ces onziémes de replique, l'une de la ſeconde, l'autre de la quarte, qui n'y devient diſſonante qu'à raiſon de la ſeptiéme qu'elle porte, ou à raiſon de la modulation

dont elle ſort d'une maniere diſſonante, ainſi que nous l'avons dit : eſt-il poſſible que la Muſique n'ait que deux accords, & que tout ſe reduiſe à deux ou trois tierces qu'on ajoûte pour les former ? Ceux qui ont mis dix ans à l'apprendre, ſans être même bien aſſûrez de l'uſage qui les dirige, ſeront piquez de voir qu'on va deſormais l'apprendre en moins de dix jours ; je dis la theorie : car il faut quelques mois pour la pratique, au lieu qu'auparavant à peine en dix ans de pratique en

rmonie, qu'il eſt auſſi facile d'y
ter, parce qu'avec cette baſſe les
ies ſuperieures ne doivent porter
des accords parfaits, je dis par-
; en genre de diſſonant, auſſi bien
n genre de conſonant: il n'eſt pas
ns facile de compoſer cette baſſe
ıne Harmonie dejà compoſée, par-
u'il n'y a qu'à renverſer les accords
ju'à ce qu'ils ſoient dans leur for-
primitive, *ut*, *mi*, *ſol*, & *ſol*, *ſi*,
fa, pour en prendre les ſons fon-
ıentaux *ut* & *ſol*, je dis dans le
d'*ut*.

•. L'uſage de cette baſſe eſt im-
ıſe; car c'eſt d'abord la vraye pier-
e touche pour reconnoître ſi une

qu'on a prise jusqu'ici pour la vraye basse, & qui ne l'est qu'à demi, tenant le milieu entre les parties superieures dont elle emprunte la progression melodieuse & diatonique, & entre la vraye basse fondamentale, dont elle emprunte ses cadences.

Mais le principal usage de cette basse fondamentale, c'est de suivre pas à pas, & de rendre bien sensible la modulation, ou le ton précis dans lequel on est à chaque instant : ce qui est essentiel pour le choix des accords que chaque note doit porter : car dans chaque ton il y a sur tout deux notes essentielles, qui le caracterisent, & le rendent bien sensible ; c'est la tonique, ou la premiere, par exemple, *ut*, & la cinquiéme appellée dominante, *sol* :

le prix de la découverte de cette basse, qui met en un moment sous les yeux ce qu'on ne peut gueres saisir que d'oreilles, après dix ans de tâtonnement sur un clavecin, auquel les maîtres sont jusqu'ici forcez de renvoyer leurs éleves, faute d'avoir des regles, ou même d'autres termes que le nom même de la *modulation*, pour la leur faire connoître. Les bornes de nos extraits nous obligent à remettre au mois suivant le systême de pratique; c'est-à-dire, de composition & d'accompagnement, que l'Auteur tire de ce systême de theorie & de principes que nous venons d'ébaucher.

berté de la censure y domine un
trop; & qu'en general il s'en est
fié à certaines préventions & raille
populaires, qu'à son experience
pre, ou à des memoires assurez.
voici quelques exemples.

Il dit indifferemment des Bret
& des Suisses qu'ils sont grossieri
apparence, mais qu'ils ne manqu
pas d'esprit, & qu'ils ont de l'inte
gence dans leurs affaires. On ne
voit gueres s'attendre à lui voir m
tre en parallele deux Nations, qu
tems immémorial n'ont pensé, t
au plus, à se mesurer que les arm
la main. Supposé même que le f
d'esprit & le sçavoir faire fussent
part & d'autre au même degré;
que nous ne croyons pas qu'on lui
corde aisément) il reste encore à e
miner si dans l'application & dans
sage, ces dispositions ne prennent
une forme differente. Or il n'y a
sonne qui ne sente qu'en matiere
Litterature, d'exercice, de goût
conduite, de politique, un Bre
certainement ne raisonne pas & n
gouverne point comme un Suisse.

Nous nous garderons bien de c

tredire ce qu'il rapporte des Provinces d'Anjou & de Touraine; que les peuples y ſont ſpirituels, polis, induſtrieux; mais qu'en penſeront les Poitevins leurs voiſins, à qui il ne donne pour tout éloge que d'aimer le repos, la joye & la danſe ? Il tempere quelquefois aſſez habilement le bien & le mal pour faire plus aiſément paſſer l'un à la faveur de l'autre. Ainſi nous ne craignons pas que les Picards lui ſçachent mauvais gré de les avoir accuſez d'être prompts & entêtez; foibles reproches auprès de pluſieurs belles qualitez de l'eſprit & du cœur par où il les louë.

L'autorité qu'on prend de decider en cette matiere a des conſequences plus ſerieuſes à l'égard des Étrangers; & c'eſt communément en ce qui les touche, qu'on parle le plus au hazard. Pour peu que l'Auteur eût pratiqué ce qui a paru de Moſcovites à Paris depuis quelques années, nous ne doutons pas qu'il n'eût reformé les préjugez deſavantageux qu'il a generalement conçûs de leur Nation. L'épreuve qu'il auroit faite par lui-même d'un commerce affable, civiliſé, prevenant,

plein de discretion, & d'agrément to
ensemble, cultivé même, & enric
de connoissances, lui auroit fourni d
lumieres beaucoup plus justes, que l
relations qu'il a consultées. Qu'arriv
il cependant par rapport à un livre co
me le sien? de jeunes gens y prenne
des impressions fausses qu'ils ne so
pas toûjours à portée d'effacer; & l
bévûës & les mécomptes, qui pe
vent aller loin selon les situations
ils se trouvent dans le monde.

Cela soit dit, sans prejudicier
reste de l'ouvrage dont nous avo

ı, lygites & thranites. Cela suppo-
on peut reduire tous les differens
ıtimens à quatre.

Le premier veut qu'un Vaisseaux de
x, vingt ou trente rangs eût de cha-
ıe côté dix, vingt ou trente rames.

Le second veut qu'un Vaisseau de
ix, vingt ou trente rangs eût de cha-
ıe côté dix, vingt ou trente rames
ıns chaque classe de Rameurs.

Le troisiéme veut qu'un Vaisseau de
ix, vingt ou trente rangs eut de cha-
ue côté dix, vingt ou trente Rameurs
ır chaque rame.

Le quatriéme veut qu'un Vaisseau
e dix, vingt ou trente rangs, eût de
haque côté dix, vingt ou trente bancs
le Rameurs, élevez les uns au dessus
les autres, ensorte qu'il se trouvât
lix, vingt ou trente rangs de rames,
élevez les uns au dessus des autres.

Les trois premiers sentimens conviennent, en ce que les bancs des Rameurs se trouvent disposez à peu près de la même maniere qu'on les voit dans nos Galeres.

Tous ces sentimens ont leurs Deffenseurs; nous allons examiner ce qu'il faut penser de chacun en particulier.

Il ne paroît pas qu'on puisse soute-
nir le premier sentiment. L'Octirêm
de Memnon avoit huit cens Rameu
de chaque côté : elle auroit donc e
cent Rameurs sur chaque rame, pui
qu'une Octirême étant un Vaisseau d
rangs, elle n'auroit eu que 8 ram
de chaque côté; cela est impossible.

Le Vaisseau de Philopator étoit d
quarante rangs:il avoit donc quarant
rames de chaque côté : & selon Athe
née il y avoit deux mille Rameurs d
chaque côté; chaque rame auroit don
eu 50 Rameurs: cela est impossible.

n'auroient eû qu'une rame de chaque côté ; les birêmes deux ; les trirêmes trois : & ainſi les rames n'auroient occupez qu'une petite partie du Vaiſſeau, & la plus grande partie ſeroit demeurée inutile : cela eſt contre toute vrai-ſemblance.

Il paroît donc évident que le premier ſentiment ne peut pas ſe ſoûtenir.

Le ſecond ſentiment ne paroît pas probable. L'octirême de Memnon avoit huit cens Rameurs de chaque côté : elle auroit eu vingt-quatre rames de chaque côté ; huit pour les thalamites, huit pour les Lygites & huit pour les Thranites. Huit cens Rameurs diſtribuez ſur vingt-quatre rames donnent trente-trois Rameurs par rames : cela eſt impoſſible.

Le Vaiſſeau de Philopator avoit quarante rangs, ainſi cent vingt rames de chaque côté. Diſtribuant deux mil Rameurs qui ſe trouvoient de chaque côté ſur cent vingt rames, chaque rame aura vingt-ſix Rameurs : cela paroît bien difficile ; mais voici quelque choſe de plus.

Dans nos galeres il y a 5. hommes ſur chaque rame, & l'on donne d'eſ-

pace à chaque rame trois pieds n
pouces. Dans le Vaiſſeau de Philo
tor, les rames ne pouvoient pas
plus ſerrées que dans nos galeres, p
qu'il s'y trouvoit trois fois plus
monde ſur chaque rame, qu'il ne
trouve dans nos galeres. Multipl
cent vingt rames par trois pieds
pouces, les rames occuperont qu
cens cinquante pieds, & le Vaiſ
n'avoit que quatre cens vingt pie
long; on ne pouvoit donc pas y
tre cent vingt rames de ſuite.

[redacted]

avoit deux cens Rameurs de chaque côté, & elle devoit avoir quinze rames de chaque côté; divisant 200 par quinze, chaque rame auroit treize Rameurs : cela est difficile à ajuster.

Puisque chaque Rameur demande un pied & demi d'espace, comme on le peut voir dans nos Galeres, treize Rameurs occuperont dix-neuf pieds & demi; prenant dix-neuf pieds & demi de chaque côté, un chemin au milieu de deux pieds de large, & un petit chemin de quinze poûces le long des bords, (il est impossible de prendre moins (on trouvera plus de quarante-trois pieds d'espace : la Quinquerême de Cesar avoit donc plus de quarante-trois pieds de largeur.

Tout le monde sçait que les Vaisseaux de guerre des Anciens s'appelloient Vaisseaux longs, parce que leur largeur étoit très-petite par rapport à leur longueur. Dans le Vaisseau de Philopator, la largeur n'étoit pas la septiéme partie de la longueur, puisque la longueur étoit de quatre cens vingt pieds, & que la largeur étoit de cinquante-sept. Dans nos Galeres la largeur n'est que la septiéme partie de la longueur.

Or supposant la largeur de la Quinquerême de Cesar, la septiéme partie de la longueur, on aura pour la longueur plus de trois cens pieds, donnant à chaque rame huit pieds, qui est plus que le double de l'espace qu'on donne dans nos Galeres : les quinze rames n'occuperont que cent vingt pieds ; c'est-à-dire, un peu plus que le tiers du Vaisseau, ainsi les deux tiers fussent demeurez inutiles : cela n'est pas probable.

Tous ceux qui ont parlé des Trirêmes les comparent, pour la longueur, [redacted]

Le troisiéme sentiment ne s'y accorde pas mieux.

Le Vaisseau de Philopator étoit de quarante rangs, & sa largeur étoit de cinquante sept pieds. Chaque rame devoit avoir quarante Rameurs : or quarante Rameurs demandent soixante pieds d'espace, puisque chaque Rameurs demande un pied & demi d'espace, comme on le peut voir dans nos Galeres : mais si quarante Rameurs demandent soixante pieds d'espace, ils occuperont un plus grand espace que n'étoit la largeur du Vaisseau, ou la longueur des plus grandes rames : il étoit donc impossible de mettre quarante Rameurs sur une rame.

Repondre que les Rameurs ne travailloient pas tous à la fois, mais qu'une moitié se reposoit, c'est faire une reponse qui n'est appuyée sur aucun Auteur ; le contraire se pratique dans nos Galeres, & il est constant que dans la Quinquerême de Cesar, les quatre cens Rameurs ramoient en même tems ; ainsi il semble qu'en faisant une telle réponse, on cherche moins à expliquer les Auteurs qu'à les éluder.

Mais nous allons montrer que sur le Vaisseau de Philopator la moitié des Rameurs ne pouvoit pas être employée en même tems, puisqu'on ne pouvoit pas y mettre vingt Rameurs sur une rame ; & voici comme je le montre.

Il y avoit de chaque côté des rame qui se répondoient comme dans no Galeres ; ainsi s'il y avoit eu ving Rameurs sur une rame, il se seroi trouvé quarante Rameurs sur une mê me ligne ; ce qui est impossible, com

rames que le Vaisseau de Philopator qui étoit de 40. rangs : or il paroît contre toute vraisemblance, qu'un Vaisseau de 8. rangs ait deux fois plus de rames qu'un Vaisseau de 40. rangs.

Le Vaisseau de Silius avoit 200. rames de chaque côté ; donnant à chaque rame 3. pieds 9. pouces, les 200. rames occuperont 750. pieds d'espace ; c'est-à-dire que ce Vaisseau auroit eu une longueur presque double du Vaisseau de Philopator, qui étoit de 40. rangs ; cela ne se conçoit pas. On n'a jamais oüi parler d'un Vaisseau de guerre d'une grandeur si énorme, & cependant si les rames se disposent comme le veulent les trois premiers sentimens, il faut admettre un Vaisseau d'une pareille grandeur, ce qui montre l'impossibilité des trois premiers systêmes.

Répondre qu'un tel Vaisseau n'a jamais été, que c'est une exagération du Poëte, c'est avoüer qu'on sent bien la difficulté, mais qu'on n'y sçauroit répondre.

Il est donc impossible d'accorder ce troisiéme sentiment avec les Auteurs.

Après avoir montré la fausseté des

trois premiers sentimens, il faut exa-
miner le quatriéme, & en montrer l
possibilité.

On convient d'ordinaire assez qu
ce sentiment paroît le plus conform
aux Auteurs qui ont parlé des Vail
seaux des Anciens, & s'il ne s'agissoi
que de deux ou trois rangs de rame
élevez les uns au-dessus des autres, o
accorderoit aisément qu'il auroit s
probabilité; mais admettre 30 ou 40
rangs de rames élevez les uns au-des-
sus des autres, c'est ce qui paroît tout
à fait impossible, & c'est ce que nou
allons examiner.

& cela conformément aux plus anciens Manuſcrits.

Athenée & Plutarque diſent formellement que ce Vaiſſeau étoit de 40 rangs, ainſi il paroît certain qu'il n'y a jamais eu de Vaiſſeau de 50. rangs & que celui de Philopator étoit de 40. ſa longueur étoit de 420. pieds, ſa largeur de 57. ſa hauteur à l'avant, de 72. & à l'arriere, d'environ 80. les plus grandes rames qui étoient celles des Thranites, étoient de 57. pieds. Selon Athenée & Plutarque il y avoit ſur ce Vaiſſeau 4000. Rameurs, preſque 3000. Soldats, il ne s'en falloit que 150. un grand nombre de Paſſagers logez ſous les bancs des Rameurs, 400. Matelots, & enfin 400. perſonnes deſtinées à differens offices.

Si je puis montrer, 1°, comment dans ce Vaiſſeau on y pouvoit mettre 2000. Rameurs de chaque côté, diſtribuez en 40. rangs élevez les uns au deſſus des autres, & qui ramâſſent tous en même tems, ſans s'embarraſſer.

2° Comment on y pouvoit loger ces 4000. Rameurs avec les Soldats, Paſſagers, Matelots, &c.

3° Y mettre des vivres pour nour-

tir tout ce monde pendant envi
deux mois, certainement les adver
res devront être contens de moi, p
que, pour me servir de leur expressi
j'aurai fait *une espece de miracle.*
c'est ce que j'entreprens de mont
sans prétendre faire de *miracle.*

Voici comme je dispose les ram
chaque rang horisontal avoit 10.
mes, éloignées les unes des autres
57. pieds & demi; on verra dan
suite la raison de cet éloignement
dix rames occupoient 375. pieds d
pace, ainsi il restoit 45. pieds d'e

l'une qui est dans le Vaisseau, & l'autre hors du Vaisseau; pour 5. Rameurs il faut 7. pieds, ajoûtez un pied trois pouces pour le petit chemin qui se trouve le long des bords, & 12. pouces pour l'épaisseur du côté du Vaisseau au quarantiéme rang, vous aurez 9. pieds 3. pouces pour la partie de la rame qui est dans le Vaisseau, restent presque 48. pieds pour la partie qui est hors le Vaisseau, imaginant un triangle rectangle, dont un côté soit perpendiculaire à l'horison, & l'autre horisontal: si la base du triangle est de 48. pieds, & le côté vertical de 29. le côté horisontal aura plus de 38. pieds, ainsi les rames du rang le plus élevé pouvoient atteindre l'eau à une distance horisontale du Vaisseau qui surpassoit 38. pieds.

Car puisque l'élevation du quarantiéme rang au dessus de l'eau, est égale au côté vertical du triangle, & la longueur de la partie exterieure de la rame, égale à la base du triangle, le côté horisontal de 38. pieds donnera la distance à laquelle la rame atteint l'eau.

Pour concevoir comment les Ra-

meurs ne s'embarraſſent point, il fa
ſe repréſenter les bancs des Rameu
ſituez le long d'une rampe, de tel
maniere que le ſecond banc ſe tro
voit élevé au deſſus du premier de
pouces & demi, mais 3. pieds 9 po
ces plus en arriere que n'étoit le pr
mier, le troiſiéme banc étoit plus él
vé que le ſecond de 7. pouces & dem
& 3. pieds 9. pouces plus en arrie
que n'étoit le ſecond, & ainſi des a
tres juſqu'au quarantiéme rang qui
trouvoit plus élevé que le premier
24. pieds & demi, & plus en arrie
de 39. fois 3. pieds 9. pouces, c'e
à dire de 146. pieds 3. pouces.

Pour ſe former une idée claire
cette rampe, il faut imaginer un tria
gle rectangle dont le côté vertical ſo

horisontal on éleve des perpendiculaires, elles rencontreront la base dans les points où se trouveront placez les bancs des Rameurs.

Il y avoit dans le Vaisseau dix rampes de chaque côté, c'est-à-dire autant de rampes qu'il y avoit de rames dans un rang horisontal.

Toutes les rampes n'étoient pas complettes, mais ce qu'il manquoit à quelques-unes à une extrémité, se trouvoit juste à l'autre extrémité; de maniere qu'on pouvoit compter dix rampes complettes de chaque côté, & sur chaque rampe 40. bancs de Rameurs, & sur chaque banc 5. Rameurs, ainsi chaque rampe contenoit 200. Rameurs, & les dix en contenoient 2000.

Ces rampes étoient éloignées les unes des autres de telle maniere, qu'en comparant deux rampes voisines, les bancs qui se trouvoient dans la même ligne horisontale, étoient éloignez de 37. pieds & demi.

Dans chaque rampe les dix premiers bancs, c'est-à-dire les dix plus bas, n'avoient point de Rameurs sous eux, mais l'onziéme banc répondoit perpendiculairement au premier banc de

jusqu'au quarantié
vante n'avoit rien a
De cette manier
trouver que 4. banc
culairement l'un au
par exemple le prem
me rampe répondoit
ment à l'onziéme de
pe, au vingt-uniém
rampe, au trente-un
miere rampe.
Le second de la q
répondoit perpendic
douziéme de la troisié
vingt-deuxiéme de la s
& au trente-deuxié

ouve 100. éloignez les uns des au-
es de trois pieds neuf pouces, & dont
acun contenoit 4. bancs élevez les
s au dessus des autres de 6. pieds 3.
ouces, mais considerant les rangs
mme paralleles à l'horison, on en
ouve 40. élevez les uns au dessus des
atres de 7. pouces & demi, & dont
hacun contient dix bancs éloignez les
ns des autres de 37. pieds & demi.

Les rangs horisontaux étant élevez
s uns au dessus des autres de 7. pou-
es & demi, dix rangs donneront d'é-
evation 6. pieds 3. pouces, ainsi les
ancs qui se répondent perpendiculai-
ement, seront éloignez les uns des
utres de 6. pieds 3. pouces, comme
on a dit auparavant, & par consequent
les Rameurs ne s'embarrasseront point
dans la situation verticale.

Ils ne peuvent pas non plus s'embarrasser dans la situation horisontale, puisque dans chaque rampe les bancs dans cette situation sont éloignez les uns des autres de 3. pieds 9. pouces, qui est le même espace qu'on donne dans nos Galeres où il n'arrive aucune confusion.

Mais pour mieux concevoir ce que

nous disons, il faut faire att
que dans chaque rampe, non-
ment les bancs étoient élevez l
au-dessus des autres de 7. pouces
mi, mais de plus, que chaqu
étoit une petite rampe qui s'éle
bord vers le milieu du Vaisseau,
me nous allons montrer.

Sur chaque banc il y avoit ci
meurs; pour les distinguer, j'
lerai le premier celui qui est l
près du bord, le second, celui q
le premier, & ainsi des autres.

Dans le premier rang le siege

Dans le treiziéme rang & les suivans jusqu'au quarantiéme, les sieges s'élevoient les uns au dessus des autres de 9. pouces.

De cette maniere dans le premier rang la rampe avoit une hauteur perpendiculaire d'un pied ; cette hauteur perpendiculaire croissoit de 2. pouces par rang, jusqu'au treiziéme où elle se trouvoit de 3. pieds, & depuis le treiziéme jusqu'au quarantiéme ; la hauteur perpendiculaire demeuroit la même.

Il arrivoit de là que lorsque les Rameurs étoient assis, & avoient les rames appuyées sur eux, les rames n'étoient pas paralleles à l'horison, mais la partie inferieure s'élevoit au-dessus de la ligne horisontale, & l'exterieure se trouvoit au-dessous.

Dans le rang le plus élevé, les rames étoient de 57. pieds, la partie interieure étoit de 9. & l'exterieure de 48. pieds; ainsi la partie interieure étoit à l'exterieure comme 9. à 48. c'est-à-dire comme 3. à 16. d'où il arrivoit que l'extrémité de la partie interieure ne pouvoit s'élever d'un pied, que l'extrémité de la partie exterieure ne

baissât de 5. pieds & un tiers ; ainsi quand les rames étoient en repos appuyées sur les Rameurs assis sur leurs sieges, l'extrémité de la partie interieure se trouvant élevée au dessus de la ligne horisontale de 3. pieds, l'extrémité de la partie exterieure se trouvoit au dessous de la ligne horisontale de 16. pieds, & éloignée de l'eau de 13. pieds.

La rame dans cette situation se trouvoit éloignée du banc superieur de plus de 4. pieds, élevant son extrémité interieure de 4. pieds ; l'extrémité exterieure s'abaissoit de 18. pieds

[per]pendiculairement les unes au dessus [d]es autres, ne s'embarrassoient nullement.

Pour le faire concevoir clairement il faut montrer quelle étoit la proportion des rames.

Les plus longues ou celles du quarantiéme rang, étoient de 57. pieds, selon Athenée ; la partie interieure étoit de 9. pieds, & l'exterieure de 48. comme nous l'avons dit.

Dans toutes les rames la partie interieure croît à proportion de l'épaisseur du côté du Vaisseau, mais la partie exterieure diminuë ; par exemple, au trentiéme rang la partie exterieure avoit 40. pieds, au vingtiéme rang la partie exterieure avoit 32. pieds, au dixiéme rang la partie exterieure avoit 24. pieds, au premier rang la partie exterieure avoit environ 16. pieds. La longueur des autres étoit determinée suivant ces proportions ; c'est-à-dire, que la longueur de la partie exterieure diminuoit par rang de quatre cinquiémes de pied.

D'où il arrivoit que lorsque les rames étoient en repos appuyées sur les Rameurs assis sur leurs siéges, il n'y

en avoit aucune qui ne ſe trouvât
vée au deſſus de l'eau de plus de c
pieds & demi ; & quand on les fai
agir, aucune qui ne s'enfonçât de
de 4. pieds dans l'eau ; & dans les ra
perpendiculaires elles atteigno
l'eau à 6. pieds de diſtance l'un
l'autre, & de cette maniere il n'a
voit aucune confuſion. Il ne pou
pas y en arriver dans un rang horiſ
tal, puiſque dans cette ſituation
que rame occupoit 3. pieds 9. pou
qui eſt l'eſpace qu'on donne dans
Galeres où il n'arrive aucune co

Jous avons donc fait voir com-
it dans le Vaiſſeau de Philopator,
ouvoit ſe trouver 4000. Rameurs
ibuez en 40. rangs élevez les uns
eſſus des autres, & qui ramâſſent
iême tems ſans s'embarraſſer.
i dans chaque ſyſtême l'Auteur
loit deſcendre dans un pareil dé-
, le Lecteur pourroit aiſément ju-
ce qu'il faudroit penſer du ſyſtê-
mais il eſt bien plus aiſé de s'en
r au general, & de remplir une
rtation de lieux communs, que
eterminer la longueur des rames,
élevation au deſſus de l'eau, le
bre des Rameurs qui ſe doivent
ver ſur la rame, la maniere dont

gers, Matelots, &c. dc
parlé, & de plus des viv
rir toute cette multituc
que nous allons faire.

Le quarantiéme rang
élevé au dessus de l'eau
mais en avançant vers
Vaisseau, l'extrémité de
levoit de 3. pieds, ainsi l
pendiculaire de l'extrém
de la rame au dessus de l'
32. pieds.

Les Rameurs s'élevoi
de ce dernier rang d'env
quand ils étoient debout

dessus de l'eau d'environ deux
demi : il faut donc ôter de 36.
demi, deux pieds & demi, il
tera 34. pieds depuis le pont
jusqu'au superieur.
isseau avoit 57. pieds de large,
n faut retrancher 19. pieds &
u'occupoient les Rameurs,
s occupoient de chaque côté
& 9. pouces, sçavoir 7. pieds
pour les Rameurs 15. pouces
etit chemin le long des bords,
uces pour l'épaisseur du côté
au. De 57. si vous ôtez 19. &
ste 37. & demi. Il nous reste
un espace long de 420. pieds,
37. & demi, & haut de 34.
tage cet intervalle en 5. éta-
uront de hauteur chacun 6.
plus de 9. pouces. Donnant
s à l'épaisseur des planches
ent les planchérs, chaque éta-
hauteur de 6. pieds 6. pou-

ront leur jour par les entre-
t par des fenêtres aux deux
ez du Vaisseau, & qui pour-
de telle grandeur qu'on vou-

Dans chaque étage on prendra à la poupe un eſpace de trente pieds de long pour loger les Officiers, & il reſtera dans chaque étage un eſpace long de 390. pieds, large de 37. & demi, & haut de 6. pieds & demi pour loger les Rameurs, Soldats, Matelots, Paſſagers, &c.

A un demi pied au deſſus du plancher, on pouvoit dreſſer cinq rangées de lits dont la longueur fût de 6. pieds, ſéparez par 4. petits chemins qui auront preſque deux pieds chacun; outre ces quatre petits chemins, il y en aura

Les rameurs logeoient ſur leurs bancs. C'eſt Virgile qui nous l'apprend Livre 5°:

.... Placidâ laxarunt membraquiete
Sub remis, fuſi per dura ſedilia nautæ.

En effet ſi dans nos galeres, les rameurs logent ſur leurs bancs, ſous une toile qui leur ſert de toit, dans le vaiſſeau de Philopator, où les rameurs étoient couverts d'un plancher, ils pouvoient plus facilement coucher ſur leurs bancs.

Selon Athenée, les paſſagers étoient logez ſous les bancs des rameurs; & ſelon Pollux, on avoit coûtume de les y loger, & cela étoit aiſé dans le vaiſſeau de Philopator. Il y avoit dix rampes de chaque côté: ſous les premiers dix bancs de chaque rampe, il ne répondoit aucun rameur; ainſi dans chaque rampe on pouvoit coucher plus de 30 perſonnes, & plus de 600 dans les 20 rampes. Mais ſi l'on fait coucher les 4000 rameurs ſur leurs bancs, & les paſſagers ſous les bancs des rameurs, il ne nous reſtera pas 4000 perſonnes à loger; ainſi voilà bien du terrein de reſte.

Nous avons donc montré comment on pouvoit loger les rameurs, soldats, passagers, & matelots sur le vaisseau de Philopator, & il ne reste plus qu'à trouver de la place pour y mettre les vivres necessaires, & c'est ce qui est facile.

Le creux d'un vaisseau est proportionné à son élevation au-dessus de l'eau.

Dans le vaisseau de Philopator, le pont superieur étoit élevé au-dessus de l'eau de 36 pieds & demi; ajoûtez huit pieds & demi pour la hauteur des tours construites à l'avant, vous aurez 45 pieds pour l'élevation de l'avant au-dessus de l'eau; & supposant qu'il tirât 24 pieds d'eau, sa hauteur totale sera de 72 pieds, telle que la fait Athenée pour la prouë. La pouppe étoit un peu plus élevée, & tiroit un peu plus d'eau.

L'ancien Soleil Royal avoit 140 pieds de quille, & environ 40 pieds de large au plus fort: il tiroit à son arriere 22 pieds d'eau; ainsi le creux de ce vaisseau n'étoit pas le quart du creux du vaisseau de Philopator. Cela se peut aisément calculer.

Octobre 1722.

Or l'ancien Soleil Royal pouvoit contenir des vivres pour nourir plus de six mois mille personnes. Le vaisseau de Philopator, dans lequel on ne mettoit ni boulets, ni poudres; pouvoit donc bien contenir des vivres pour nourir quatre mille personnes plus de six mois, & par consequent pour en nourir plus de neuf mille pendant deux mois. Il ne sera pas inutile de faire ici une réflexion. Pollux dit qu'on mettoit des passagers sous les bancs des rameurs, & nous avons montré comment dans le vaisseau de Philopator on pouvoit y en loger plus de six cens : mais en disposant les bancs des rameurs comme dans les galeres, il seroit impossible de trouver de la place pour loger un chat sous les bancs des rameurs; il ne faut que voir une galere pour en être convaincu, & ce seul point suffiroit pour montrer que les bancs des rameurs étoient élevez les uns au-dessus des autres, comme nous les supposons.

Je m'étois proposé de faire voir, comment dans le vaisseau de Philopator on pouvoit mettre quatre mille rameurs, distribuez en quarante rangs

élevez les uns au-dessus des autres; qui ramâssent tous en même temps sans s'embarasser, comment on pouvoit les y loger avec trois mille soldats, grand nombre de passagers, quatre cens matelots, & de plus comment on y pouvoit mettre des vivres pour nourir tout ce monde pendant deux mois, & je crois l'avoir executé.

D'où il faut conclure 1°, que les vaisseaux representez sur la Colonne de Trajan, avec trois rangs de rames, les uns au-dessus des autres, ne sont pas une pure fiction de l'ouvrier, ou [redacted]

Quater surgens extructi remigis ordo.

ſt dans le même ſens qu'a parlé
uſanias : *Navis à cataſtromate deſ-*
dens uſque ad novem remigum ordi-
s. C'eſt encore dans le même ſens
qu'a parlé Florus : *Cæſaris naves à tri-*
remibus ad ſenos, Antonii verò à ſenis
ad novanos remorum ordines non ampliùs
reverant. Enfin c'eſt dans le même
ſens qu'a parlé l'Empereur Leon dans
les Tactiques : *Unuſquiſque autem dro-*
mon . . . . . duos habeat remorum ordines,
alium ſuperiorem, alium inferiorem. Et
il ne faut pas oublier que dans les Eſ-
tampes qui nous repréſentent la flotte
des Grecs, ſur laquelle l'Empereur &
le Patriarche vinrent au Concile de
Florence, les Vaiſſeaux y ſont repré-
ſentez avec deux rangs de rames, l'un
au deſſus de l'autre.

A l'occaſion des paſſages que nous venons de rapporter, il vient naturellement à l'eſprit une reflexion qui montre la fauſſeté des deux premiers ſiſtêmes.

Suivant le premier ſyſtême, les plus grands Vaiſſeaux de Ceſar n'au-

roient eu que six rames de chaque côté, & les plus grands d'Antoine, 9 rames de chaque côté ; un tel systême a-t-il la moindre probabilité ?

Selon le second systême les plus grands Vaisseaux de Cesar n'auroient eu que 18. rames de chaque côté, & nos moindres Galeres en ont plus de 25. A qui persuadera-t-on cela ? Est-ce là l'idée que nous donnent les Auteurs des flottes de Cesar & d'Antoine ?

Pour ne rien omettre je vais répondre en peu de mots à quelques difficultez qu'on propose.

Premiere difficulté. Il est difficile de concevoir comment cinq hommes auroient pû mouvoir des masses aussi lourdes que le devoient être des rames de 57. pieds.

Je réponds 1°. Que si l'on veut expliquer Athenée, il faudra, dans quelque systême que ce soit, faire agir des rames longues de 57. pieds.

Je réponds 2°. Que ces rames quoique fort lourdes, ne l'étoient pas autant que le veulent persuader les Adversaires. Depuis le fort, c'est-à-dire depuis l'endroit qui répond au bord du Vaisseau, elles alloient toûjours

inuant, & perdoient par ce beaucoup de leur pesanteur. plus, Athenée parlant de ces, dit que la partie interieure étoit de plomb, & que les deux parte la rame se trouvoient par ce en de pesanteur égale : or il n'est difficile de balancer au tour d'un nt d'appui, deux poids d'égale peteur.

Seconde difficulté. Un Vaisseau tel e nous venons de le décrire, auroit le joüet des vents, ayant une si ande élevation au dessus de l'eau.

Une telle objection fait rire ceux qui ont une teinture legere de la Marine. Le Royal Loüis qui est le plus grand Vaisseau que nous ayons en France, & peut-être le plus beau qui soit en Europe, a sa poupe élevée au dessus de l'eau d'environ 45. pieds, & bien loin qu'il soit le joüet des vents, c'est le Vaisseau de toute l'Armée qui porte le mieux la voile.

Dans le Vaisseau de Philopator l'élevation de la proüe au dessus de l'eau, est égalle à celle de la poupe du Royal Loüis; ainsi ce Vaisseau tirant 27 pieds d'eau comme tire le Royal Loüis à son

Iiii vj

arriere, il devoit être aussi ferme sur l'eau que le Royal Loüis. A la verité à la poupe, l'élevation étoit un peu plus grande, mais aussi le Vaisseau tiroit plus d'eau.

Troisiéme difficulté. On demande quel avantage les Anciens pouvoient retirer d'une telle disposition de rames.

Je réponds qu'ils en tiroient deux grands; le premier, c'est qu'ils mettoient sur un Vaisseau beaucoup plus de rames qu'ils n'auroient pû mettre en les disposant comme les disposent

...empêchoient de donner
... ou d'échouër à
des écüeils.

...ontraire, dans la disposition des
... telle que la veulent les trois
...ers systêmes, les Vaisseaux se-
...t demeurez exposez à la merci
...lots & au gré des vents, & au-
...it fait un triste naufrage.

...uatriéme difficulté. Les gens du
...ier regardent les rangs de rames
...ez les uns au dessus des autres,
...nme une chose impossible & nulle-
...nt praticable.

Je réponds que les gens de mer rai-
...nnent des Vaisseaux des Anciens, par
...omparaison à nos Vaisseaux. Quand
...n parle de rangs de Rameurs élevez
... au dessus des autres, ils s'ima-
ginent autant de planchers élevez les
uns au dessus des autres que de rangs
de rames. Et dans cette supposition la
chose est absolument impossible, mais
dans l'arrangement que nous faisons
il n'en va pas de même; & plusieurs
personnes capables d'en juger, à qui
j'ai fait voir le détail de mon systê-
me, l'ont trouvé très-possible.

Les gens des mers ne sont pas plus

truire, & nous ne devons pas
la leur.

Je réponds que nous av
ſieurs choſes que les Anciens o
rées, & que nous pouvons
pluſieurs choſes que les Anci
euës.

Les Romains ont ignoré l'
l'eſtrier, dont nous aurions à
bien de la peine à nous paſſer,
l'uſage paroît fort naturel.

Ces mêmes Romains n'
point de moulins à bled, que
le vent fiſſent aller.

Dans des reſtes d'ouvrages
qu'ont fait conſtruire autref
maîtres du monde, nous admi
bonté de leur ciment, & no
ſçaurions faire de pareil.

Les Anciens faiſoient des
forçoient des places, ils avoi
machines pour attaquer & po
fendre les places, & cependa
ne ſommes pas plus au fait ſu
machines que ſur leurs Vaiſſe
on ne doit pas être plus ſurp
notre conſtruction navalle ſo
differente de celle des Ancie
les machines de guerre dont no

ıt dans les fieges, on ne doit pas
ſurpris qu'on ne s'applique pas
à la conſtruction des Vaiſſeaux,
la maniere des Anciens, qu'à la
ruction de leurs machines de
e : enfin ſi l'on ignoroit avant le
me ſiecle l'architecture navalle
Anciens, comme l'avoüent les
rſaires ſur le rapport de Zoſime ;
on s'étonner que ſept cens ans
on n'en ait aucune connoiſſance?
Vaiſſeau de Philopator étant le
eau de toute l'Antiquité qui con-
t le plus de rangs, il eſt clair
rant demontré la poſſibilité de ce

consequent le dern
dessus de l'eau de 2
plus longues rames
Rameurs, 1000. d

En gardant les n
l'Octiréme de Mem
pieds, 20. rames
horisontal, 160. ra
té que faisoient ag
& dans chaque ran
Rameurs, comme l
dernier rang étoit a
19. pieds, les plus l
viron de 45. pieds.

On voit que dans
cun Auteur n'embar

e, en formant les rampes de
aniere que les rangs s'élevassent
au dessus des autres de 6. pieds
ces, & plus en arriere de trois
. pouces, on auroit mis le mê-
nbre de rames dans 4. rangs,
rnier se seroit trouvé au dessus
a de 24. pieds, & de cette sorte
tion des rames auroit été beau-
us avantageuse.
nême dans l'Octirême de Mem-
auroit pû mettre le même nom-
rames dans 3. rangs, & le der-
ng n'auroit été élevé au dessus
a que de 17. pieds.
a bien de l'apparence que l'Em-
Leon s'étoit apperçû de ce dé-

ARTICLE CVIII.

DEMONSTRATION D'U principe de Mechanique, qui est les forces des corps en mouvem sont entr'elles en raison composé leurs masses & de leurs vitesses comme les produits de leurs masses leurs vitesses. Par Mr le Chev de Louville.

LE Principe que nous voulons montrer a paru si vrai-sembl à tous les Auteurs qui ont traité Méchaniques, qu'ils l'ont toujo proposé comme un axiôme qui n voit pas besoin de démonstration n'ai du moins lû aucun traité de c science, où on l'ait démontré, que ces Auteurs n'ayent pas cru l'on en pût douter, soit qu'il ne l ait pas paru facile d'en donner une monstration; car ce ne sont pas t jours les principes les plus simples sont les plus faciles à démontrer; n tant qu'il ne s'est trouvé personne ait revoqué en doute cette verité, il pas été fort necessaire d'en cherc une démonstration.

a déja plusieurs années que j'ai
qué dans les Journaux de Leipsic
nnée 1686, page 161. un Para-
avancé par feu Mr Leibnits qui
utroit ce principe ; je jugeay dès-
ue c'étoit une erreur qui étoit
e à ce sçavant homme, & il est
ant qu'il ait persisté si long-tems
ette espece d'heresie mathema-
ne, puisqu'en 1695. il tâche
lir encore son sentiment par une
de démonstration qu'il nous se-
cile de refuter, mais nous nous
aterons de doner une démons-
n du sentiment contraire au
si simple & si claire, qu'elle ne
a aucune replique, ni même au-
ute (à ce que j'espere) aux Lec-

nt que cette erreur n'a été que
le Mr Leibnits, je n'ai pas jugé
os d'y répondre ; mais le cours
thematique de Wolfius m'étant
depuis peu entre les mains j'y
uvé ce même principe, dont on
un Theorême avec des démons-
ns pretenduës, & que l'on en
des consequences qui influënt
ne grande partie des méchani-

ques; j'ai cru qu'il étoit à propos de combattre ce faux prejugé, & de détruire ces prétenduës démonstrations par d'autres démonstrations contraires, afin d'empêcher le progrès de cette fausseté, qui pourroit jetter les Lecteurs dans l'erreur, d'autant plus aisément, que le nom de Mr Leibnits est si celebre parmi les Mathematiciens, que plusieurs, sur tout des Commençans, seroient disposez à recevoir, comme une démonstration, tout ce qui vient d'un si sçavant homme.

Il paroît que ce qui a induit Mr Leibnits en erreur, est un principe Métaphisique, qui a quelque vrai-semblance; *qu'il faut la même force pour élever un corps pesant une livre, à deux pieds de hauteur, que pour élever un corps de deux livres, à un pied.* Or comme l'on sçait par la doctrine de Galilée, confirmée par l'experience, qu'un corps qui est poussé de bas en haut avec un degré de vitesse, & qui ne montera, si l'on veut, qu'à la hauteur d'un pied, que ce même corps étant poussé avec une vitesse double, ou avec deux degrez de vitesse, montera à quatre pieds, il s'ensuit que les

espaces qu'un même corps parcourt de bas en haut avec differens degrez de vitesse, sont entr'eux en raison des quarrez des vitesses, avec lesquelles il est poussé. Or Mr Leibnits prend pour mesure de la force les espaces parcourus; d'où il conclut que les forces des corps sont entre elles comme les quarrez de leurs vitesses.

Mais il paroît que Mr Leibnits n'a pas fait ici d'attention à un principe reçû de tous les Méchaniciens, qui est qu'un corps qui est une fois mis en mouvement avec un certain degré de vitesse & suivant une certaine direction, continuëra toûjours à se mouvoir avec le même degré de vitesse & selon la même direction, si quelque cause étrangere ne change sa vitesse & sa direction; ainsi un corps qui est poussé de bas en haut, aussi-bien qu'un corps qui se meut sur un plan horizontal, continuëroit sa route éternellement avec la même vitesse, si quelque force étrangere (quelle qu'elle soit) ne lui faisoit perdre en peu de tems tout son mouvement.

Ainsi le raisonnement de Mr de Leibnits est semblable à celui d'un

homme qui voyant deux corps égaux en masse, poussez avec differens degrez de vitesse, deux boules de mail si l'on veut, dont l'une auroit été poussée par le Joüeur à cent pas de distance, & l'autre à deux cens pas, concluroit que la force avec laquelle la premiere boule auroit été poussée, seroit la moitié precisément de celle avec laquelle on auroit poussé la seconde, il faudroit pour cela que les resistances fussent aussi precisément entre elles en raison des forces, sans

quelque degré de viteſſe que ce
ce qui eſt conforme à l'experien-
moins dans les hauteurs que l'on
obſerver ſur la terre ; d'où il ſuit
uiſque deux corps égaux en maſ-
ar exemple, qui partent avec dif-
s degrez de viteſſe, double ſi l'on
l'une de l'autre, reçoivent de la
le cette matiere ſubtile des coups
x en force & également frequens,
it que la ſomme de tous ces coups
omme les tems. Or chacun de ces
corps ne ceſſera de monter que
ue la matiere ſubtile lui aura fait
re tout ſon mouvement, il fau-

autant de tems que celui qui n'e
qu'un; mais (en ſuppoſant
forces ſoient comme les vite
premier corps, pendant qu'il
ra, ira deux fois plus vîtes qu
cond : donc la hauteur à laq
parviendra ſera quadruple de
arrivera le ſecond; ce qui eſt
me à l'experience : mais il ne
en aucune façon que leurs for
ſent quadruples l'une de l'au
que ces hauteurs puiſſent ſe
meſure à ces forces; mais pl
tems qu'aura employé la matie

nits, & après lui Wolfius, distin-
nt deux sortes de forces dans les
haniques; l'une qu'ils appellent
e morte, qui est par exemple celle
poids suspendus à des cordes, ou
z sur quelque plan horizontal,
n'ont qu'une simple tendance au
uvement, mais qui ne se meuvent
actuellement; l'autre qu'ils nom-
t force vive, qui est celle d'un
ps qui se meut actuellement d'une
sse finie, & qui parcourt un espa-
ini dans un tems fini, ils convien-
t que les forces mortes sont en-
lles, en raison composée des maf-
& des vitesses des corps, mais ils
t que les forces vives soient dans
nême raison: c'est pourquoi il ne
s faut pas servir des principes de
ique, mais il faut employer des
ps qui soient actuellement en mou-
nent, & qui ayent des forces vi-

oient pour cela des corps spheri-
s & égaux en masses, ou en poids,
B, C, posez sur un plan horizon-
, comme par exemple, trois bou-
de mail, qui viennent heurter tout
fois une quatriéme aussi spherique

D, avec des vitesses égales & rections telles qu'étant prol elles passent toutes par le cen boule D, & que ces direction tellement situées, que les troi qu'elles font entr'elles, sçavoir C, D, A, & A, D, B, soien entr'eux, & par consequent vingt degrez chacun ; & soie trois directions, aussi-bien vitesses representées par les gnes égales C, D, B, D, & saute aux yeux que le corps ce choc, ne pourra se mouv

gles A D E, A, D, F, sont droits, ou de 90 degrez, que les angles B, D, E, C, D, F, seront chacun de 30 degrez, d'où il suit que les lignes C F, B E, seront chacunes égales à la moitié des lignes CD, DB, & A D. Or, par la composition des mouvemens, puisque la vitesse absoluë du corps C, est C, D, elle peut être regardée comme composée des deux vitesses laterales C F, & F D: & la vitesse absoluë du corps B, étant BD, elle est composée des deux laterales BE, & E D. Or, les deux vitesses F D, & D E, étant perpendiculaires à la direction du corps A, qui est A D, ne servent de rien aux corps C & B, pour resister à l'effort du corps A; & ces deux vitesses étant directement opposées l'une à l'autre & égales entr'elles, se détruisent l'une l'autre dans le choc, & ne font rien de plus: il n'y a donc que leurs vitesses relatives C F B E, qui soient utiles pour soutenir l'effort du corps A, dont la vitesse avec laquelleil frappe le corps D, est A D. Mais puisque les deux Corps C & B, sont chacun égaux au corps A en masses, & que la vitesse avec laquelle ils agissent contre ce corps A,

eſt la moitié de la viteſſe abſoluë de A
il s'enſuit que (dans l'hipotheſe d
forces comme les viteſſes) les de
corps C & B enſemble, dont les ma
ſes ſont doubles de celle de A, &
viteſſes moitié de celle de A, le tie
dront en équilibre, comme on ſç
d'ailleurs que cela devoit arriver;
il eſt clair qu'en comparant comm
l'on voudra deux de ces corps qu
conques, avec le troiſiéme, on trou
ra toujours l'équilibre, au lieu q
ſelon l'hipotheſe de Mr Leibnits,
ſuppoſe les forces comme les quar

[redacted]

l'emporteroit sur les deux autres, ce qui est manifestement contradictoire & absurde : on ne peut donc pas supposer, sans tomber dans l'absurdité, que les forces des corps, même vives, soient entr'elles dans une autre raison que dans la raison simple des vitesses C, Q, F, D.

Il seroit facile de détruire les autres démonstrations qui sont dans Wolfius, pour appuyer le sentiment de Mr Leibnitz; mais il suffit d'en avoir rapporté de contraires, qui ne souffrent aucune difficulté : outre que le sentiment que nous soûtenons, n'étant pas nouveau, c'est à ceux qui le combattent à apporter des preuves convaincantes de ce qu'ils veulent établir.

ARTICLE CIX.

SECOND TOME DE
Bibliothéque Orientale compoſe
D. Joſeph Aſſemani. A Rome
l'Imprimerie de la Propagat
1721. *fol.*

L'Année derniere 1721. par
ſecond Tome de la Biblioth
Orientale: il eſt de l'Impreſſion
Sacrée Congregation établie po
Propagation de la Foy. D. Joſep
[redacted]

partie des Monophysites. Il y parle du Sacre des Patriarches de cette Nation, & de leur pouvoir ; il nous indique où est leur Siége, quelle autorité ils ont sur les Evêques qui leur sont soûmis, quelles sont les limites de ce Patriarchat. Il y joint une dissertation sur le Catholique, c'est-à-dire le Primat d'Orient. Il prouve que cette Dignité fut d'abord établie parmi les Jacobites, & qu'elle commença vers le sixiéme siecle. Il rapporte les droits attachez à cette Dignité : le plus remarquable, c'est que celui qui en est revêtu ; a le pouvoir d'établir des Evêques dans la Syrie & dans les Contrées les plus éloignées, & que dans les Synodes il tient après le Patriarche la premiere place, & qu'il y a le plus d'autorité. Il parle ensuite fort au long des Evêques de cette Secte ; il dit sur cette matiere plusieurs choses qui meritent bien qu'on s'empresse à les sçavoir ; mais ce qui fera le plus de plaisir aux Sçavans, c'est qu'il donne une connoissance sûre & exacte des Evêchez soûmis au Patriarche d'Antioche ; il l'a tirée des registres publics de cette Secte ; il l'a ornée & appuyée du suffrage

d'Abulphede & des autres Géographes Syriens, Arabes, Grecs & Latins. De là après nous avoir appris quelque choſe de ce qui regarde le gouvernement civil, il en vient au bas Clergé, puis aux Moines; & là il fait mention des Ordres ſacrez, de leur nombre, des Ceremonies, le tout d'après le Pontifical des Jacobites; il y ajoûte encore les differens établiſſemens & la maniere de vivre des Moines; il y fait mention de la Tonſure, des Habillemens Monaſtiques, des Jeûnes, du Celibat, de la Pſalmodie, de l'ordre qu'on garde par rapport aux Heures Canoniques, des Loix que les Moines & le Clergé du premier ordre doivent obſerver pour ſatisfaire à l'obligation de reciter l'Office. On y voit de plus

[illegible] de Religion ; il prétend qu'ils n'ont été ainsi nommez que parce que donnant dans les superstitions des Caldéens, ils ont adoré les Astres. On trouve dans cet Ouvrage plusieurs choses dont on doit faire beaucoup d'estime. Presque tout ce qu'il contient étoit jusqu'ici inconnu, mais cependant très-necessaire pour acquerir une parfaite intelligence de l'Histoire Ecclesiastique & des anciens Ecrivains. Ici en gardant l'ordre des temps, il nous fait connoître les principaux Auteurs ou Fauteurs des Monophysites, par quelle voye & par quels artifices cette erreur a passé de la Syrie, de l'Egypte, de la Nubie, jusques dans l'Ethiopie ; il expose les dissentions & les Schismes qui sont nez entre ces Sectateurs d'une même Religion, les Conciles que les Evêques Jacobites ont assemblez pour appaiser les guerres intestines, les Canons qui ont été faits à cette occasion, pour obliger toute la Secte à se soûmettre à une même discipline.

L'Auteur s'ouvre ici un vaste champ pour tirer des monumens publics de cette Nation, & nous présenter quan-

tiré de pieces qui regardent la Scienc
Ecclesiastique, & en particulier cett
partie de la Theologie qu'on nomm
Controverse. On doit, sur tout pa
rapport aux Sacremens, singuliere-
ment estimer ce qu'il a tiré de l'Histoi-
re Ecclesiastique de Barhebrez, autre-
ment appellé Abulpharage, qui fu
l'ornement du dixiéme siecle, & un
suite des Patriarches d'Antioche en Sy-
rie. De Severe premier Patriarche d
cette Secte, il en vient jusqu'à Ignace
Isaac, qui gouvernoit l'an passé les Ja-

Syriaque en Latin, & l'a orné de plusieurs notes très-sçavantes ; on ne manquera pas d'en donner l'extrait dès que le nouvel Ouvrage aura parû.

ARTICLE CX.

LETTRE A SON ALTESSE Serenissime Monseigneur le Duc du Maine.

MONSEIGNEUR,

Votre Altesse Serenissime m'a fait l'honneur de m'envoyer deux Medailles très-singulieres de son Cabinet, & Elle m'a ordonné de lui en dire mon sentiment. J'obéïs aveuglément à Ses ordres, & je vais, pour la premiere fois, parler le langage d'un Antiquaire. Quand dès sa plus tendre jeunesse on a fait le métier de la guerre, on ne peut guéres avoir acquis ce fonds d'érudition qui est necessaire pour l'intelligence parfaite des faits qui sont représentez sur les antiens monumens; mais le grand usage que j'ai de voir, de lire, d'examiner, & de ranger des

cet Empereur, & ne peut con
un autre qu'à lui. Je vais préven
qües unes de ces difficultez q
duis à un seul point essentiel
renferme toutes. V. A. S. sçait
faut point abandonner le se
commun des Historiens, à mo
l'on n'ait des demonstrations a
les il n'y ait rien à repliquer p
sûrer le contraire.

Selon les Historiens, lorsqu
tantin fils de Constantius Chl
élevé à l'Empire, tout Idolâtr
étoit, il commença dès-lors à

r regne, Constans ôta la vie à
re Constantin.
Y a-t-il dans cette inscription
S. CONSTANTINUS PATER AU-
ORUM DUORUM ? Qu'y a-t-il,
, de contraire au recit que je
de faire ?
Constantin le Grand étoit Empe-
dira quelqu'un ; où est dans tout
de le mot d'Augustus ? Il étoit
tien , & ses enfans l'étoient aussi :
ment ce Prince a-t-il pû être con-
à la maniére des Empereurs
ns ? En mourant il a laissé trois
s qui tous trois ont regné en-
le en differentes Provinces : pour-
n'est-il donc appellé que pere de
Augustes ?
on , Monseigneur , ce ne sont
là des difficultez insurmonta-
& je ne vois pas la necessité qu'il
pour répondre à ces demandes ,
figurer un Constantin autre que
tantin le Grand , de le faire Ido-
, de le supposer tout puissant dans
aules , sans la qualité d'Auguste ,
e lui chercher deux Princes qui
t été ses enfans & Empereurs.
ons n'avons qu'à marcher par les

l'appuyer par des faits semblable
rivez dans tous les siecles, & m
de nos jours.

DIVUS CONSTANTINUS PA
AUGUSTORUM DUORUM. C
Monseigneur, Constantin le Gr
bien pû être appellé sur une de ses
dailles PATER AUGUSTORUM D
RUM. A-t-on quelque preuve qu
Medailles ayent été frappées im
diatement après la mort de cet Em
reur ? Bien loin de cela ; il y eu
espece d'interregne, qui dura
mois, avant que Constantin, C
tantius & Constans se fussent ra
blez, & fussent convenus de leur
tage ; nul d'eux n'étoit Auguste
dans l'Empire tout se faisoit au
de Constantin leur pere, tout mort
étoit. *Solus post mortem imperavit*
ceps beatissimus, cunctaque more
administrata sunt, quasi adhuc in
esset. Il est donc plus que vraisem
ble que, du moins pendant ce t
là, on ne songea nullement à fair
cun monument qui marquât sa m

Ce n'est pas tout. Suetone nous
prend que Livie étant morte, le S
fit un Decret pour la mettre au

:s Dieux : Tibere s'y opposa, & ce : fut que sous Claude que fut faite la :remonie de la consecration de cette rincesse. *Aviæ Liviæ divinos honores :ravit;* c'est-à dire, plus de quinze ns après sa mort. Pertinax ne fut oint consacré par Didius Julianus, i par Pescennius Niger; Septime Se- 'ere même ne lui fit rendre les hon- eurs divins que lorsqu'il fut à Rome, t qu'après la mort de Didius Julia- us il eut pris possession de l'Empire n plein Senat. *Funus deinde censorium Pertinacis imagini duxit*, dit Spartien, *umque inter Divos sacravit.* En un not, ces sortes de ceremonies étoient ort arbitraires, & elles dépendoient, antôt de certaines circonstances des ems, & tantôt de la volonté des Princes.

Que quelques-unes de ces raisons yent donc fait differer la consecra- ion de Constantin, jusques après la nort de Constantin son fils, jusques ux Quinquennales, par exemple, de l'Empire de Constans & de Constan- ius, il est sûr que V. A. S. conclurra que Constantin ne pouvoit plus être ur une Medaille que PATER AUGUS- TORUM DUORUM.

Il n'eſt pas des Medailles des Empereurs comme des inſcriptions miſes ſur des arcs de triomphe, ou ſur d'autres monumens publics. Les Medailles étoient frappées pour des faits particuliers ; & les inſcriptions étoient comme un précis & comme un abregé de la vie, des grandes actions, & des principales vertus d'un Empereur. Dans les Medailles on ne marquoit que ce qui étoit actuellement, & nullement ce qui avoit été autrefois.

Cela ſuppoſé, auroit-on pû dire que Conſtantin, au tems que l'on faiſoit ſon apotheoſe, avoit trois de ſes enfans regnans & Auguſtes ? Non, il n'en avoit que deux, ſçavoir Conſtantius & Conſtans ; & un Monetaire auroit eu tort de mettre PATER AUGGG. par 3. G. Or ſi cela eſt, vos Medailles, Monſeigneur n'en ſont que plus précieuſes ; car PATER AUGUSTORUM DUORUM nous ſert d'époque, & nous apprend ce que nous ne ſçavions point, que la conſecration de Conſtantin a été differée, & n'a point été faite immediatement après ſa mort.

Je viens préſentement à l'explication de la legende qui eſt au revers.

JUST. VENER. MEMOR. OU JUST. VEN. MEM. car c'eſt la même inſcription, mais l'une eſt plus abregée que l'autre.

Elle eſt aſſurement bien ſinguliere cette inſcription : on ne la trouve que ſur les Medailles de Conſtantin, & les Medailles qui la portent, ſont ſi rares, que le public aura obligation à V. A. S. de cette découverte. Nul Auteur n'en a parlé ; & quoique j'aye bien examiné les ſuites nombreuſes de Medailles qui ſont à Paris & chez pluſieurs Princes de l'Europe, je n'y en ai vû aucune avec cette inſcription.

Le Pere Banduri eſt le ſeul qui ait rapporté quelque choſe qui en approche. Il cite, du Cabinet de M. Foucaut, une Medaille qu'il décrit de la ſorte : CONSTANTINUS P. F. AUG.)(IV.....VEM. MEM. (*ſic*) ajoûte ce Pere, pour marquer qu'il ne ſe trompe point. Malheureuſement le Cabinet de M. Foucaut n'eſt plus en France, & il a été vendu à M. le Duc de Parme : ainſi je n'ai pû examiner la Medaille même, & juger ſi ce Pere s'eſt trompé, ou non. Il y a cependant bien de l'apparence que la Medaille qu'il cite, eſt ex-

trêmement fruste, & qu'on a
les legendes, tant du côté de l
que du côté du revers : car le t
revers est semblable à celui des M
les de V. A. S. une figure debo
nant une balance de la main d
& dans l'exergue SMANZ. Quo
en soit, les Medailles de V. A.
toûjours le merite de la nouve
& sans leur secours, la Medaill
par le Pere Banduri, seroit plût
enigme à deviner, qu'une Me
instructive, & dont on pût co
quelque chose.

Je viens donc à l'explication
te legende : JUST. VENER. ME
Je n'hésite pas à dire que cette le
n'est autre chose que JUSTITI
NERANDÆ MEMORIÆ.

Pour bien comprendre la forc
veritable sens de cette legend
faut voir à quoi elle répond, &
est le type dont elle est l'ame.
une Victoire qui, au lieu d'une l
ou d'une Couronne, qui sont les
buts de la Victoire, tient de la
droite une balance : c'est-à-dire
pleure un Prince qui avoit trio
des Scytes, des Goths, des Sarn

& d'autres Nations Barbares, qui désoloient l'Empire : un Prince qui étoit dévenu seul maître de tout l'Empire Romain par les victoires signalées qu'il avoit remporté sur Maxentius, LICINIUS, & plusieurs autres Augustes & Cesars, qui avoient mis Rome à deux doigts de sa perte; mais que Constantin n'avoit jamais attaqué & combattu que legitimement, avec équité, & selon les regles de la plus étroite justice.

Cette équité dans tant d'entreprises, est ce qui caractérise Constantin le Grand, comme la bonté caractérisoit Trajan ; OPTIMO PRINCIPI ; & les victoires continuelles caractérisoient Probus ; VICTORIOSO SEMPER. Equité d'autant plus respectable & digne de veneration, qu'elle est rare parmi les Conquerans qui n'écoûtent que leur ambition, & qui ne reconnoissent point d'autre loi que la force qu'ils ont en main. Equité qui a merité à Constantin ce bel Arc de Triomphe qui subsiste encore à Rome, & que l'on ne voit qu'avec admiration, tant il est superbe & magnifique. QUOD TAM DE TURANNO, QUAM DE OMNI EJUS FACTIONE UNO TEM-

trêmement fruste, & qu'on
les legendes, tant du côté de
que du côté du revers : car le
revers est semblable à celui des
les de V. A. S. une figure deb
nant une balance de la main
& dans l'exergue SMANZ. Qu
en soit, les Medailles de V. A
toûjours le merite de la nou
& sans leur secours, la Medai
par le Pere Banduri, seroit pl
enigme à deviner, qu'une M
instructive, & dont on pût
quelque chose.

Je viens donc à l'explicatio

ADSERTORI LIBERTATIS PUBLICÆ; que dans Hadrien, LOCUPLETATORI ORBIS TERRARUM; que dans Antonin-Pie, AMPLIATORI CIVIUM; que dans Gallien, PERENNITATI AUG. & une infinité d'autres expressions. Ces expressions en sont-elles pour cela moins bonnes? Faut-il pour cela les rejetter? Non, sans doute; & quiconque a du goût pour l'Antiquité, doit les préferer dans les inscriptions, à des termes plus choisis & plus usitez dans les discours ordinaires, ou dans les pieces d'éloquence. Chaque genre a un stile qui lui est propre & particulier.

Je ne puis mieux convaincre V. A. S. que le mot *Venerandus* étoit en usage, du tems de Constantin, pour les inscriptions, que par les inscriptions même de ce siecle-là. Gruter en rapporte plusieurs; entre autres, page ccix.... SACRO D. D. N. N. CONSTANTINI MAXIMI VENERANDISSIMORUM QUE CÆSARUM. & page cclxxxiv. ÆTERNO PRINCIPI D. N. FLAVIO CLAUDIO JULIANO UBIQUE VENERANDO SEMPER AUG.

Selon toutes les apparences, les le-

tres qui ſont dans les exergues ; ſçavoir, SMANB. & SMANſ, marquent le lieu où les deux Medailles ont été frappées. Mais V. A. S. ſçait que ces ſortes de lettres ſont demeurées juſques à préſent inexplicables, & que l'on eſt borné à donner de ſimples conjectures. Ainſi je n'ai garde de vous en dire mon ſentiment. Monſieur le Comte de Mezabarbe, & le P. Hardoüin, ſont les ſeuls qui ont tenté de les expliquer, & d'en donner une eſpece de catalogue. L'un & l'autre ont fait paroître de l'érudition ; & ils n'ont convaincu perſonne. Je vais néanmoins

Je me flatte que V. A. S. sera contente de mon obéïssance & de ma soûmission à ses ordres ; mais en même tems je m'attens qu'à chaque ligne de ma Lettre, Elle trouvera que je me suis trompé, & que j'avois raison de me défier de ma capacité. V. A. S. a un esprit superieur, & une telle étenduë de génie & de connoissances, que rien ne lui échappe. Et moi, j'ai l'honneur de lui parler d'une matiere qui me convient très-peu, & dont je n'ai qu'une teinture fort legere. Avec de pareilles dispositions, il seroit difficile que je parlasse juste, & que je ne fisse bien des fautes.

Je suis avec un profond respect,

De V. A. S

ARTICLE CXI.

OBSERVATION D'U
Playe de tête.

MOnsieur Farcy Chirurgi
la Fléche, a bien voulu
faire part de trois morceaux d
Art, qui en faisant honneur à s
mieres, feront, sans doute, p
aux lecteurs.

Le premier est une cure heu
d'une Playe de tête assez extr

la partie laterale du coronal, lacera une partie du crotaphite, & se fit jour derriere la conque de l'oreille: un troisiéme morceau de la baguette se jetta au-devant de l'oreille proche, l'apophyse zygoniatique.

Toutes ces pieces étoient engagées dans les chairs; & lorsque M. Farcy les eut retirées, la playe eut environ un empan de longueur, le tout du côté gauche. Enfin la pointe de la baguette brisa le crâne dans la partie superieure & laterale gauche du coronal, perça la dure-mere & la pie-mere, & avança jusqu'à deux travers de doigt dans la substance du cerveau, dont il sortit plusieurs parcelles engagées dans les inégalitez de la baguette. M. Farcy fut même contraint d'arracher cette pointe avec les pinces, tant elle étoit resserrée dans le crâne. Outre ces corps étrangers, six esquilles étant ôtées, l'ouverture du crâne parut large d'un travers de doigt, & longue de deux transversalement.

Ce qui paroit surprenant, c'est que l'enfant, après le coup reçû, se jetta brusquement dans l'escalier, y tomba, se releva, sortit, & courut plus

de 300. pas dans les ruës po
chercher sa mere qu'elle renc
la pria de ne point s'allarm
pansée, ensuite emportée ch
pere à plus d'un quart de lieu
ville, ne perdit point conn
durant tout le cours de sa mala
fut enfin guerie en deux mois &
ques jours, par les soins & l'h
de M. Farcy.

Comme cette cure a déjà
bliée ailleurs, il suffit d'observ
1°. Que l'habile Chirurgien
rien pour éviter les abcès & les

ocrate, section premiere, qu'*il faut* *onner au Malade les mets qui sont de* *on goût, fussent-ils moins sains que ceux* *u'il n'aime pas.* Tant il est vrai aussi, quoique Hyppocrate ne l'ait peut-être pas dit, que la nature nous instruit mieux que la Medecine, de ce qui nous convient dans les maladies.

ARTICLE CXII.

DESCRIPTION D'UN Monstre né à la Flêche le 6. Mars 1722.

LE Monstre en question a été réduit en squelette par M. Farcy, & envoyé à Paris à M. Duvernay, aussi-bien que les pieces d'os & de bois tirez du cerveau dans la cure dont on vient de parler.

C'étoit un garçon qui n'avoit de difforme & de dérangé, que la tête; le reste du corps étoit humain & bien formé. Il avoit des yeux de lievre, l'extrêmité du nez étoit abbaissée sur la levre superieure, les oreilles étoient humaines. La baze du crane qui tomboit sur le *Sternum*, étoit recouverte d'une

premier
ra, ita
cond :
parvien
arriver
me à l'
en au
sent qu
que c
mesur
tems q
tile à
Or ce
n'est
ces qu
les e
comm
me l

ARTICLE CXIII.

LETTRE DE MONSIEUR Farcy, sur un Ver trouvé dans un Rein.

LE 30. Juin 1722. je fus prié par le Pere Bocquemare Professeur de Physique au College Royal de la Flêche, de démontrer à ses disciples la route du chyle : je le fis sur un chien, avec toute l'exactitude dont j'étois capable.

Après avoir démontré les parties qui servent à la chilification, je passai à celles qui servent à la purification du sang ; & lorsque je fus parvenu au rein droit, je fus surpris de le trouver une fois plus large & plus long que le rein gauche, & de voir qu'au lieu d'une chair ferme, il n'avoit qu'une membrane qui contenoit un Ver large de trois lignes ou environ, & long de deux pieds & deux pouces. Ce Ver que je conserve dans l'eau de vie, est de couleur rouge, & tient de la partie dans laquelle il a été nourri. Il a des énervations de distan-

ce en diſtance. Lorſqu'on le pre
la tête ou par la queuë, il s'al
de plus d'une aune de long, &
qu'on le met ſur une table, il re
ſa longueur naturelle. Il avoit c
mé toute la ſubſtance du rein,
bien que les vaiſſeaux ſangui
n'avoit aucune attache avec la
brane dans laquelle il faiſoit plu
circonvolutions très-ſenſibles à l
rieur. Il faut remarquer auſſi qu
tere & la veine émulgente, ét
remplies de ſang, & auſſi groſſ
celles du côté oppoſé

Ce Ver ne s'eſt-il point formé

ARTICLE CXIV.

DISCOURS PRONONCEZ DANS *les Conferences de l'Academie Royale de Peinture, & de Sculpture, par Mr Coypel, Ecuyer, premier Peintre du Roy, de Monseigneur le Duc d'Orleans Regent; & Directeur de l'Academie Royale de Peinture, & de Sculpture.* A Paris, chez Jacques Collombat, &c. 1721. *in Tome in quarto, pp.* 189.

LE célébre Monsieur Coypel, dont la mort sera long-tems pleurée par les amateurs de la Peinture, non content d'avoir enrichi la France des plus rares productions de son Art, a voulu nous en devoiler les mysteres dans des Ecrits sortis d'une plume aussi sçavante que son inimitable pinceau. L'homme de Lettres, & le Peintre se réünirent en lui par un heureux accord: mais (ce qui est moins ordinaire) l'honnête homme l'emportoit sur le Peintre, & sur le Sçavant.

Les Ecrits dont nous allons parler, sont le fruit d'une étude profonde, &

d'un goût exquis. Mr Coypel y
passer toutes les graces, dont il
belli, & comme immortalisé s
bleaux. Il avoit composé dans s
nesse une Piece de Vers sur la Pe
re: sa modestie lui fit long-tem
cher ce morceau, qui lui attira d
le suffrage de Monsieur Despr
Cet habile Maître, qui des max
de Longin, a tiré des réflexions pl
véloppées, conseilla à son ami d
re éclore de son Ouvrage Poët
des Discours en prose, & des es
de Commentaires, dont les Ve
roient le texte & le fonds. Un a

cheri, héritier maintenant du génie entier de ſon pere, dont il partage les honneurs, devint bientôt une ſource commune, où puiſerent tous les Éleves, & les Maîtres mêmes dans l'art de peindre. Cette Piéce eſt d'une verſification nette & aſſez finie; en voici le commencement:

Enfin, vous le voulez, ma réſiſtance
eſt vaine:
Un aſcendant plus fort malgré moi
vous entraine;
Et de l'art du deſſein votre cœur trop
épris,
Veut dans l'Academie en diſputer le
prix.
Suivez donc les tranſports de cette
ardeur extrême;
Mais écoutez, mon fils, un pere qui
vous aime.

Elle renferme dans ſa brieveté des préceptes infinis, & un ſens admirable. Pluſieurs de ſes Vers ſont chacun la matiere d'un juſte Diſcours, bien differens du vuide pauvre, qui regne dans certaines Poëſies. Je ne puis m'empêcher de le dire en paſſant, de là vient la diſette des bons Poëtes. Le génie &

l'enthousiasme ne manqu
mais le secret de châtier, d
d'arrondir, de remplir un
poëtique sans obscurité, est
qui n'est pas donné à tout l
Boileau dit de lui :

Ma pensée au grand jour se
s'expose,
Et mon Vers bien ou mal d
quelque chose.

Voilà le grand secret. Pou
aux Discours en question ; c
sont autant d'articles differe

ordre, on en verra des traits, dont l'union fera un tout-ensemble, capable de mettre au fait de tout l'Ouvrage en general, plûtôt que de chaque Piece en particulier.

Le Peintre est comme l'Orateur & le Poëte : c'est à la nature à le former ; l'art ne peut que le perfectionner. Premiere qualité, attrait invincible pour la Peinture. Le génie se manifeste par l'attrait. Quand la nature parle d'un certain ton, on ne sçauroit étouffer sa voix ; on se sent, pour ainsi dire, inspiré, hors de soi-même, & tellement ému, que tout se métamorphose en Poësie pour un Poëte, en Eloquence pour un Orateur, en Peinture pour un Peintre. Ils ont beau faire, ils suivront chacun leur destinée, ou ils seront dans un état violent : voilà l'attrait. Cette voix de la nature, ces inspirations, ces élans, ces charmes, sont les cris du génie qui se produit, & qui, comme un démon dont on est agité, veut prendre l'essor, & dicter ses loix ; génie plus ou moins heureux, selon qu'il se déclare plus ou moins vivement. S'il s'est déclaré par une espéce de passion, il a supposé dans le Pein-

tre, " qu'il veut enfanter, outre
» grande idée de son art, beau
» d'esprit, un goût naturel & dél
» l'imagination vive & féconde,
» sensibilité dans le cœur, de l
» blesse dans les sentimens, de l
» cilité, du courage enfin, pour
» ter aux fatigues de l'étude, aux
» verses de la fortune, souvent n
» aux traits de l'envie.

Sans ces qualitez naturelles, v
ment s'efforceroit-on d'entrer da
sanctuaire de la Peinture: car elle
pas ce que pense le vulgaire, un si
art de tracer des lignes, & d'appli
des couleurs; de même que l'a
tourner des Vers, ou de mesure
périodes, n'est pas la Poësie, ni l
quence. Horace, le modeste Ho
qui manioit si galamment & si
ment ses Vers, se refusoit le no
Poëte, & ne le consacroit qu'à c
cui mens divinior, atque os magna
turum. Aussi le Peintre n'est pas
jours celui qui en porte le nom.
le mériter, imaginez-vous que
devez vous insinuer dans la confi
intime d'une Déesse, qui crée se
jets par une sorte d'imitation de l

vinité ; toute la nature eſt ſoumiſe à ſa puiſſante main : les bâtimens, les arbres, les fleurs, la terre, les eaux, les cieux, les enfers ſemblent naître de ſon pinceau : c'eſt une muſe qui a la force d'immortaliſer les héros ; elle parle aux ſçavans, & aux ignorans ; elle attire les regards des Grands & du peuple ; elle ſe fait entendre à toutes les nations, & par une aimable ſéduction elle gagne le cœur par les yeux. Telle eſt la divinité qui doit vous initier à ſes myſteres. Mais, ſans nous arrêter à relever la Peinture, dont le langage eſt plus éloquent que nos paroles, entrons dans les profondeurs de ſon art, & parcourons-en, s'il ſe peut, toute l'étenduë d'un coup d'œil.

Je découvre d'abord l'invention, qui eſt le premier fruit du génie. Si l'eſprit d'un Peintre qui enfante, s'ouvroit à nos regards, nous y verrions ſon tableau avant qu'il fût né, non pas comme ces élemens imparfaits de la nature, leſquels ne ſe perfectionnent, & ne ſe dévéloppent peu à peu qu'en ſe montrant au dehors, mais auſſi parfait, & plus encore dans l'idée que ſur la toile. En effet, « il faut avoir

» dans l'esprit toute la vaste machine
» d'un tableau ; autrement on travail-
» le en vain : vous aurez beau dessiner
» juste, colorier, & peindre agréable-
» ment, vous perdrez tous ces char-
» mes, si l'invention, l'ordre, & l'ar-
» rangement ne servent de bâse solide
» à votre ouvrage... Choisissez une
» digne matiere, des évenemens
» grands, célébres & singuliers, dont
» l'action soit vive & caractérisée.
» Joignez-y le pathétique, & comp-
» tez sur le succès... Le pathétique
» gagne le cœur, plus promptement
» que le grand ne touche l'esprit...
» A l'égard des circonstances, choisis-
» sez les plus considerables. Tout ce
» qui ajoûte au sujet, doit accroître
» & embellir l'ouvrage. Le grand ne
» veut rien de superflu... Introduire,
» comme a fait le Dominicain dans
» son excellent tableau de S. André,
» un soldat, qui en faisant effort pour
» tirer une corde, tombe à la renver-
» se, & fait rire ses camarades, c'est
» mêler le bas comique au tragique le
» plus touchant, & mettre un pied
» dans le cothurne, & l'autre dans
» l'escarpin». Ainsi, point d'épisodes

toute la nature eſt ſoumiſe à ſa
te main: les bâtimens, les ar-
:s fleurs, la terre, les eaux, les
les enfers ſemblent naître de
ıceau: c'eſt une muſe qui a la
l'immortaliſer les héros; elle
ux ſçavans, & aux ignorans;
ire les regards des Grands & du
; elle ſe fait entendre à toutes
ions, & par une aimable ſéduc-
le gagne le cœur par les yeux.
:ſt la divinité qui doit vous ini-
s myſteres. Mais, ſans nous ar-
relever la Peinture, dont le
e eſt plus éloquent que nos pa-
entrons dans les profondeurs
art, & parcourons-en, s'il ſe
toute l'étenduë d'un coup d'œil.
découvre d'abord l'invention,
le premier fruit du génie. Si l'eſ-
'un Peintre qui enfante, s'ou-
ı nos regards, nous y verrions

» dans l'esprit toute la vast
» d'un tableau; autrement
» le en vain : vous aurez be
» juste, colorier, & peindr
» ment, vous perdrez tou
» mes, si l'invention, l'ord
» rangement ne servent de
» à votre ouvrage... Cho
» digne matiere, des
» grands, célébres & singu
» l'action soit vive & ca
» Joignez-y le pathétique
» tez sur le succès... Le
» gagne le cœur, plus pro
» que le grand ne touche

& inutiles ; rien de repeté, qui sente ce qu'on appelle ma-

La disposition d'un tableau est juste distribution de plusieurs des differentes, mises tellement leur propre lieu, qu'elles for- une agréable liaison des unes les autres, en se prêtant un se- mutuel pour se faire valoir lement. En vain le génie se rem- des idées les plus vives & les sublimes, si la disposition ne les dans leur lieu naturel. Cet or- ne doit pas pourtant paroître af- é; il faut cacher l'art par l'art mê- ... Donnez à vos personnages idée de multitude plus grande vous ne la représentez en effet : fait agir l'imagination du spec- ur; il vous en sçait gré; il joüit laisir de se croire l'auteur de ce vous n'avez, pour ainsi dire, ébauché; & c'est avoir beaucoup prit que d'en faire avoir aux au- . Posez la premiere figure à la qui lui convient, & d'une ma- à saisir d'abord le spectateur. out marche, dans votre ouvra-

régulier, mais il n'a rien qui vou
che; un autre moins beau vous fr
dites-moi, d'où vient? C'eſt là l
je ne ſçai quoi, dont perſonne r
rendre raiſon juſqu'ici. Pour le
couler dans vos Œuvres, Écriva
Peintres, ſacrifiez aux graces. S
êtes aſſez heureux pour attirer ſu
leurs regards, vous plairez toû
Mais pour étaler avec ſcience les
mens qui vous ſeront departis p
charmantes Déeſſes, variez vos a
des, vos airs de tête, vos geſtes,
vous peignez pas dans toutes vos

and homme, qui en quelques oc-
ons est sorti du naturel & du vrai,
faire valoir uniquement l'art.
Quelque jeu que le nud donne au
in, on a tort de s'y arrêter trop,
négliger la belle draperie. On se
ompé, si on croit que les grands
res l'abandonnent à leurs Eleves.
rand goût de draper comprend
es les parties de la Peinture. Quel-
ce d'imagination, pour inventer
eaux plis bien jettez, qui sans se
er au nud, paroissent le caresser.
mme la flamme qui voltigeoit sur
te du jeune Ascagne! Quel art de
position, pour donner à ces plis
ir de négligence & de simplicité,
iqu'on ait recherché leurs ajuste-
s avec un soin infini! On peut dire
cet air aisé, que le Poussin a man-
par une imitation trop servile des
es statuës & des linges moüillez, a
saisi par le divin Raphaël, qui a
lu la noblesse majestueuse de l'an-
e avec la charmante simplicité de
ature. Il faut que l'œil, en suivant
plis, depuis leur naissance jusqu'à
fin, s'apperçoive qu'ils entourent,
dessinent avec grace les membres

qu'ils couvrent : pour cela quelle correction de deſſein ! « Les uns affec-
» tent des plis trop pincez, & des con-
» tours aigus & coupez ; les autres les
» font ronds & gonflez ; les uns trop
» ſecs, les autres trop mols ». La no-
» ble ſimplicité de Raphaël, la grace
» piquante du Còrrege & du Guide
» vous marqueront le milieu beau-
» coup plus ſûrement que les préceptes.
» Songez à varier votre touche ſe-
» lon le véritable caractere des étoffes
» que vous voulez imiter : car quoi-
» que la legereté & la facilité du pin-
» ceau doivent briller par tout, les
» ſatins & les velours, les linges & les
» draps, veulent être touchez, les uns
» avec douceur, les autres plus fiére-
» ment ». Quant au coloris ; comme les draperies, outre leurs couleurs naturelles, ont encore celles de la lumiere la plus vive, des tournans, des reflets, & des plus fortes ombres, quelle adreſſe à ménager ces diverſes couleurs ſur la couleur dominante qui doit s'allier avec elles !

Mais nous voilà inſenſiblement arrivez à cette partie de la Peinture dont le Titien a remporté le prix. On ne

lieux comparer le coloris qu'à
ique. « Le Peintre, aussi-bien
e musicien, n'a-t-il pas les des-
les hautes-contre, les tailles,
s basses, tantôt par les degrez
clairs & des bruns, & tantôt
les nuances des couleurs? La
té de ces tons & de ces parties
ultiplie à l'infini. Les modes de
usique sont gracieux, forts, ou
oles. Mêmes principes dans un
au : ce qui doit émouvoir le
en passant par l'oreille, doit le
ner aussi en passant par les yeux.
accords parfaits de la Musique
ent être dans un tableau par la
pathie parfaite des couleurs».
rai-je des dissonances ménagées
coup de maître? La Peinture
hazarder de pareilles, quand
rcer la vûë de s'arrêter en cer-
ndroits, parmi des couleurs
ement unies, elle en jette une
ment contraire qui trouble le
k l'amitié des autres : mais en
faut être assez habile pour sau-
trême dissonance par quelques
nperceptibles, qui unissent les
es couleurs; car les extrémitez

absolument opposées ne doivent
se toucher. Que dirai-je encor
beau choix des jours dans le cham
tableau, des distributions de lu
& d'ombre sur chaque objet & s
masses, de leur dégradation dans
du passage insensible qui meine
par une douce chûte, & un n
tendre, d'une couleur sombre
autre plus vive, pour se dérober
à ses regards? Qu'ajoûterai-je
fierté de l'obscur, qui, joint à la
ceur du clair, détache les obje
fonds, & les tire de la toile pa
sorte de magie, pour les rappr
à nos yeux? Toutes ces choses
moins des régles & des termes
des sentimens lumineux, & des
teres réservez au grand Peintre
nous prétendons former. Je laisse
un nombre infini de pareils secre
passe les Discours sur les connoiss
sur la cabale, sur la comparaiso
vivans & des morts, sur l'estim
trée, ou l'ignorant mépris de
ciens, enfin sur d'autres matier
sont communes à tous les Ar
goût, où tout cela ne se renc
que trop: je passe, dis-je, ces n

tes, pour en écrémer une plus intéressante & plus conforme à la capacité des lecteurs qui ne sçavent que sentir. C'est l'art d'exprimer les passions. Ce n'est pas assez de plaire; il faut surprendre, émouvoir & ravir. Pour cela, un Peintre doit connoître les ressorts du cœur humain aussi-bien que Racine ou Moliére, & les exprimer, s'il est possible, mieux que ces grands Maîtres. Que les muets vous servent de modéles: la nécessité de se faire entendre sans le secours de la parole, fait parler tous les traits de leur visage, & tout leur corps: le visage sur tout étant le théatre où les passions joüent leur rôle, doit être aussi le sujet ordinaire des méditations du Peintre; mais sans entrer ici dans le détail des passions & de leurs caracteres, que l'Auteur traite si sçavamment, je croi qu'il suffira de faire remarquer comment il les a traitées lui-même dans ses tableaux. Nous ferons plus sûrement, par l'exemple d'un si grand Maître, ce que sa modestie lui a fait renfermer dans les bornes du précepte.

Le grand Peintre est un Promethée qui dérobe le feu céleste pour animer

ſes figures. Afin de donner de l'ame & de la vie aux couleurs, il faut être dévoré de cette flamme divine qui brûloit notre ſçavant Auteur. Quelle verve, quel enthouſiaſme dans ſes heureux ouvrages! Le tableau d'Iſaac reſpire les plus tendres, & les plus vives paſſions: le devoir & la nature y luttent; le pere, & l'homme obéïſſant à ſon Dieu ſe confondent ſur le viſage d'Abraham. Sa main ſe leve, & montre le Ciel; ſes yeux baignez de larmes, s'enfoncent ſous ſes paupieres; ſa bouche s'entr'ouvre; les paroles ardentes & entrecoupées paroiſſent preſ-

poitrine, d'où son cœur paroît s'envoler; son attitude, en un mot, si belle, si gracieuse, fait passer la compassion dans les cœurs, & nous fait regarder Isaac avec les yeux d'Abraham.

Que ne puis-je dérober au pinceau qui traça l'Annonciation de la Vierge, quelqu'un des agrémens qui en coulerent avec profusion! Que ne puis-je recuëillir, & rendre sur le papier le feu plein de douceur qui regne dans cet admirable tableau! Quel vénération dans l'Ange! Quelle profondeur d'humilité dans Marie! L'humble Servante du Seigneur s'abîme dans son néant. La modestie elle-même avec tous ses charmes prendroit-elle un autre air pour se présenter à nos yeux?

Mais d'où naît cette majestueuse tristesse répanduë dans le tableau de la chaste Susanne? L'innocence accusée, confonduë, interdite ose à peine lever les yeux; elle n'a pour appui que ses larmes. Va-t-elle devenir la proye d'une horrible haine née d'un execrable amour? Non, le Ciel prend sa défense. L'affreuse confusion va retomber sur la calomnie déguisée en Juge; la victime sera dérobée à ses coups. Quel

morphoſe en amie, e
en mere, en pere m
d'elle-même, elle diſl
de rôles divers. Tim:
ſage d'Agamemnon,
épuiſé ſes idées de triſ
tres perſonnages : le P
plus fécond & plus hau
le viſage d'un pere dél
tre le comble à la doul
d'exprimer les paſſion
ſoit douces. C'eſt la
travail, & un préſent

Au reſte, les diſcou
de parler, ſont dédie

ARTICLE CXVI.

NOUVELLES LITTERAIRES

D'ALLEMAGNE, DE LIPSIK.

L'Ouvrage du Docteur Jean Henry Schutte sur les mineraux & autres fossilles du territoire d'Iéne en Thuringe, merite d'être connu. C'est un essai de cette partie de l'Histoire naturelle d'Iéne & des lieux circonvoisins. La lettre de l'Auteur au Docteur Vesel, qu'il traite d'homme fort experimenté, est curieuse : il y parle du vin d'Iéne, qui n'est plus si recherché qu'autrefois, quoique la latitude soit encore la même ; c'est-à-dire toûjours de 51. degrez & 2. minutes vers le Nord ; que le terroir soit dans beaucoup d'endroits aussi sablonneux, & que les côtaux & les montagnes n'y manquent pas. Voici le titre de l'Ouvrage : *Joannis Henrici Schuttei Susannensis Med. Doctoris Orictographia Ienensis, sive fossilium & mineralium in agro Ienensi brevissima descriptio, &c.*

Accedit ad experientissimum Georg. Wolfg. Wedelium de Vino Iehensi epistola C'est un in 8°. de 110. pages. Il y a des figures en taille douce fort curieuses.

D'ITALIE, DE VENISE.

Les Freres Pinelli ont imprimé un Ouvrage de M. Michelotti celébre Docteur en Medecine, natif de Trente. C'est une dissertation sur la separation des fluides, qui se fait dans le corps des animaux. La matiere est trai-

[redacted]

netiis 1721. *Pinellorum ære, Superiorum Permissu ac Privilegio. in* 4°: *pag.* 362. L'Impression de ce Livre est d'une grande beauté, le papier, les caracteres, l'encre, tout plaît à l'œil. Ce n'est encore ici que la premiere partie de la Dissertation.

Un autre Ouvrage sorti de la même Imprimerie, ce sont les Dissertations Phisico-Mechaniques du fameux Professeur de Bâle M. Jean Bernoulli, sur le mouvement des muscles, l'effervescence, & la fermentation. Ce n'est qu'une réimpression ; ces Dissertations avoient déjà parû separément, on les a réünies, & on les donne plus correctes. M. Michelotti y ajoûte dix remarques critiques sur le Traité de M. Jacques Keill Docteur Anglois (dont il a été parlé dans ces Memoires plus d'une fois) sur le mouvement musculaire. C'est encore un *in* 4°. de 123. pages, & de la même beauté d'Impression ; on en donnera aussi l'extrait dans peu.

DE FLANDRES, D'ANVERS.

Le second tome des Actes des Saints

du mois de Juillet, paroît depuis
tems : on vous en envoye un *Prof*
& l'on espere que vous en ferez
tion dans vos memoires. *Nous*
rons dès que nous aurons ce qu'on
promet. Si les livres des pays étra
n'étoient pas hors de prix, no
aurions, & ce que l'on desire de
seroit déja fait.

DE FRANCE. DE PARIS

On va imprimer par souscrip
une Histoire que l'on attend d
[redacted]

inutile d'expoſer en détail le ſujet, l'étenduë & la maniere dont elle eſt traitée.

On ſçait aſſez combien les commencemens, le progrès, la grandeur & les revolutions diverſes de la Monarchie Eſpagnole, comprennent de faits intereſſans & liez avec les Hiſtoires de preſque toutes les Nations tant anciennes que modernes. Rien de plus grand ni de plus étendu.

Quant à l'execution de l'Ouvrage, on n'ignore pas que Mariana n'omit rien pour le rendre complet & durable. Outre les Hiſtoires Eſpagnoles & Etrangeres qu'il débroüilla, il eut communication de quantité de memoires & d'archives.

Pour les qualitez neceſſaires à un Hiſtorien, il ſuffit de rappeller au lecteur une partie des témoignages qu'en ont rendu les plus fameux Ecrivains de ſon ſiecle.

Un celébre Cardinal dit que Mariana fut *amateur de la verité, plein de droiture, & incapable d'être aveuglé par l'inclination naturelle pour ſon Pays.*

Le ſçavant Auteur Flamand qui a recueilli les Hiſtoriens Eſpagnols,

compare le ſtile de celui-ci *au ſt*
ré & profond de Thucydide & de
D'autres lui donnent encore *l'él*
ſimplicité de Tite-Live.

Enfin les Ecrivains Eſpagn
ſon tems l'appellent unanimem
homme libre & dégagé du reſpect h
& des préjugez ; un homme dont l
tion rare , & les vaſtes connoiſſan
luſtrerent Talavera ſa Patrie ; l'
Hiſtorien , & le pere de l'Hiſtoire
pagne.

Ces éloges loin d'être ſuſpect
confirmez par un Critique imp
ble & animé par un interêt per

t rechercher des Papes & des
e Tribunal suprême de l'Inquis
, les Archevêques de Tolede
s d'Espagne, le consulterent &
oyerent dans des affaires impor-
, & toûjours avec une entiere
tion.
mposa d'abord son Histoire en
pour ne pas renfermer dans les
de sa Patrie un bien qui devoit
nmun aux Etrangers. Pressé de
r ceux de sa Nation, & crai-
d'ailleurs, l'inexactitude des
ēcteurs, il prit le parti de tradui-
nême son Histoire en Espagnol.
'raducteur François dont nous
ons l'Ouvrage, n'a épargné ni
ni application pour répondre
te & à l'élegance d'un si excel-
odéle. On a tout sujet de se fla-
: le succès justifiera son travail.
raduit les trente livres de Ma-
, & son Sommaire qui n'est
continuation abregée de l'His-
Espagne depuis la mort de Fer-
le Catholique, jusqu'à l'an
Ce qui suit jusqu'à nos jours,
t pû être tiré de Mariana, on
s de divers Auteurs, & on lui
la forme de Fastes.

Le texte a paru avoir besoin l
tes. On en trouvera au bas des
d'Historiques, de Géographiq
de Critiques. Elles éclairciront l
ficultez que l'Histoire présente
répondront aux fausses censur
corrigeront quelques endroi
Mariana s'est trompé, & que
mieres que l'on a eues depuis sa
font connoître qu'il est à prop
corriger.

L'Ouvrage sera orné des Me
sûres qui peuvent l'éclaircir ou
bellir. Elles seront gravées avec

tions proposées aux Souscripteurs.

t Ouvrage est proposé au Public
ouscription ; il contiendra cinq
nes *in quarto*, de caractere *Saint*
stin, & sur du bon papier ; à l'é-
lu grand papier, il sera beaucoup
›eau, & l'on n'en tirera qu'un
›etit nombre.

s Souscripteurs ne payeront que
: livres pour les cinq volumes de
papier en blanc; sçavoir quinze
en souscrivant, & pareille som-
quinze livres en retirant l'Exem-
; & pour le grand papier aussi
anc, quarante livres, sçavoir,
livres en souscrivant, & pareille
ıe de vingt livres en retirant l'E-
laire. Ceux qui n'auront pas sous-
ıyeront quarante livres pour le
papier en blanc, & cinquante-
livres pour le grand papier en
.

ı recevra les Souscriptions depuis
mier Août de cette année 1722.
au premier Decembre prochain.
ı distribuera l'Ouvrage dans le
nt de l'année prochaine 1723.
tobre 1722.

Ceux qui voudront souscrire s'adresseront à Paris chez Pierre-Augustin Le Mercier, ruë S. Jacques, à S. Ambroise; Philippe-Nicolas Lottin, ruë S. Jacques, à la verité; Jean-François Josse, ruë S. Jacques; & Jean Jombert, ruë de Richelieu près la Sorbonne, qui donneront une Reconnoissance imprimée & signée d'eux, aux clauses & conditions ci-dessus expliquées.

Pour la satisfaction du Public, on trouvera le présent *Prospectus* & les Souscriptions chez les Libraires dans les principales Villes du Royaume & des Pays étrangers.

[.] volumes des Voyages de Corneille [l]e Bruyn, eſpere que le Public ſera [b]ien aiſe d'être averti que celui qui [p]rend ſoin de l'Edition & des remar[q]ues, y ajoûtera des morceaux curieux [q]ui n'ont point encore été imprimez, [&] qu'il y fera graver la nouvelle Car[t]e de la Mer Caſpienne que Sa Majeſ[t]é Czarienne a envoyé à l'Academie des Sciences, & à laquelle on ajoûtera des obſervations ſur les nouvelles découvertes qu'on a faites ſur cette Mer que l'on n'avoit pas bien connuë juſqu'à préſent.

Jombert a réimprimé les Recréations Mathematiques de feu M. Ozanam, augmentées d'un volume.

Il a imprimé auſſi *Sanctorius de Medicinâ Staticâ* traduit en François par un Docteur en Medecine de la Faculté de Paris.

FIN.

TABLE

Des Memoires pour l'Hiſtoire des Sciences & des beaux Arts.

Mois d'Octobre 1722.

ART. CIII. EPiſtolæ Romanorum Pontificum, & quæ ad eos ſcriptæ ſunt, à S. Clemente I. uſque ad Innocentium III. &c. C'eſt-à-dire : *Lettres des Souverains Pontifes, & celles qui leur ont été écrites, &c.* page 1699

ART. CIV. *Les Lettres d'Heloïſe & d'Abailard miſes en vers François, ſeconde édition revûë, corrigée, & augmentée d'une Lettre d'Heloïſe, & de quelques autres Ouvrages, par M. de Beauchamps, &c.* p. 1701

ART. CV. *Traité de l'Harmonie reduite à ſes principes naturels, par M. Rameau Organiſte de la Cathedrale de Clermont en Auvergne, &c.* p. 1713

ART. CVI. *Methode abregée & facile pour apprendre la Géographie, où l'on décrit la forme du Gouvernement de chaque pays, les qualitez, les mœurs de ſes habitans, & ce qu'il y a de plus remarquable, avec un abregé de la Sphere, &c.* p. 1744

:VII. *Sentimens du Pere de la*
:eraye, ſur la maniere dont les
ns diſpoſoient les rames dans
iſſeaux. p. 1748
VIII. *Demonſtration d'un Prin-*
e Mechanique, qui eſt que les
des corps en mouvement, ſont
lle s en raiſon, composées de leurs
& de leurs viteſſes, ou comme
oduits de leurs maſſes par leurs
es, &c. p. 1790
X. *Second Tome de la Bibliothé-*
rientale composée par Dom Jo-
Aſſemani, &c. p. 1802
X. *Lettre à Son Alteſſe Sereniſ-*
Monſeigneur le Duc du Maine.
1807
XI. *Obſervation d'une playe de*
p. 1824
XII. *Deſcription d'un Monſtre*
la Fléche le 6. Mars 1722.
1827
XIII. *Lettre de M. Farcy ſur un*
ouvé dans un rein. p. 1829
XIV. *Diſcours prononcé dans*
nferences de l'Académie Royale
inture & de Sculpture, par M.
l Ecuyer, premier Peintre du
de Monſeigneur le Duc d'Or-

Fin de

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Novembre 1722.

MEMOIRES
POUR
HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,
ueillis par l'Ordre de Son Altesse Serenissime Monseigneur Prince Souverain de Dombes.

Novembre 1722.

De l'Imprimerie de S. A. S.
A TREVOUX,
& se vendent à Lyon,
hez les FRERES BRUYSET Libraires, ruë Merciere, au Soleil.

M. DCCXXII.
Avec Approbation & Privilege.

CES MEMOIRES ONT
mencé au mois de Janvier
& se vendent 15 s. le mois en
& broché. 16. s.

Année	1701.	9. vol.
——	1702.	12. v.
——	1703.	12. v.
——	1704.	13. v.
——	1705.	12. v.
——	1706.	12. v.
——	1707.	12. v.
——	1708.	12. v.
——	1709.	12. v.
——	1710.	12. v.

MEMOIRES

UR L'HISTOIRE

es Sciences & des beaux Arts.

Novembre 1722.

ARTICLE CXVI.

*TRE DU P. DE LA NEU-ille J. à M. * * * sur le fleuve des mazones, la pierre verte, &c.*

Avertissement.

Livre du R. P. Labat Jacobin, & le re s choses curieuses qu'il a observées dans es de l'Amerique, ont fait naître au P. de uville Jes. l'envie de revoir ses écrits sur me sujet. Outre quantité de choses où uite s'accorde avec le Jacobin, il s'en est é d'autres, ou plus détaillées ou même u differentes. Ces derniers morceaux nt engagé pour l'interêt des sciences &

des arts à obtenir du P. de la Neuvill
nous les communiquât. En voici un
ra suivi de deux ou trois autres.

VOus sçavez, Monsieu
la riviere des Amazon
sans contredit le plus
fleuve du monde. Cel
me de S. Laurent si considerable
leurs n'en approche pas, car la
re, dont j'ai l'honneur de vous p
a près de cent lieuës d'embou
Est & Oüest, comme je l'ay
même observé en la traversan
est par un degré de latitude me
nale, & doit avoir, suivant le r
que m'en ont fait plusieurs
geurs, plus de 300 lieuës Nord
Cette riviere prend sa source
Quito dans le Royaume du Per
non pas dans le Bresil, comme
pretendu les Geographes, exc
P. Fritz Jesuite. Ce Missionnair
donné une carte exacte & con
par deux Religieux Augustins
m'ont fait le recit de leur voya
source du fleuve, avant que la
devînt publique.

L'embouchure de cette rivi

Novembre 1722.

presqu'impraticable, à cause des islets & des rochers dont elle est semée; de maniere que si un vaisseau venoit à s'y embarrasser, il auroit peine à s'en retirer. Nous faillimes à y donner en allant à Cayenne, & j'en sçais un qui y a peri. Si donc on vouloit naviger dans ce fleuve, pour aller au Perou, ce qui abregeroit le voyage de plus de deux tiers, il faudroit n'avoir que des Canots, ou tout au plus des Pirogues; encore la navigation seroit-elle dangereuse à cause des sauts ou des chutes d'eau. Il y en a sept dans tout le cours du fleuve, & on en voit où l'eau se précipite des rochers plus élevez que les plus hautes tours. La barre est encore plus redoutable aux canots; ce n'est autre chose qu'un reflux de la mer, mais si subit & si grand qu'en moins d'un quart d'heure les eaux en se refoulant augmentent de plus de 50 brasses sur les rivages. Un de mes amis voulant éviter cette barre, relacha sur un rivage qui luy parut très-bas. Après avoir déchargé son bagage & attaché son canot, il avança dans les terres; mais à son retour il fut bien surpris de voir son canot en l'air, & les eaux

baissées extraordinairement, de maniere que la terre qui lui avoit semblé platte étoit en effet une fort haute montagne.

Voilà, Monsieur, pour ne rien repeter de ce qui a esté dit depuis par d'autres, ce que j'ay appris sur la riviere des Amazones. Je dois encore y ajouter un article considerable, qui, au rapport de ceux qui ont le plus parcouru ce fleuve, est très vray : c'est qu'à 200 lieuës environ de son embouchure, il y a une petite isle très-belle

leur fait present d'une pierre verte, chose precieuse, dont les sauvages font très-grand cas, quoiqu'ils n'en sçachent pas toutes les vertus. Ils la regardent sur tout comme un ornement, & en portent sur eux de differente figure; une suspenduë au col en forme de crapeau, une autre en pendant d'oreille, & une troisiéme attachée au bout du né, comme une espece de croissant.

Ces pierres sont verdâtres & figurées à la main, car il ne faut pas croire, ce qu'ont dit quelques Voyageurs, qu'on les trouve dans le fleuve des Amazones toutes préparées par la nature. Ce n'est dans le fonds de l'eau, qu'un limon très-maniable & très-fin, mais à peine est-il exposé à l'air, qu'il se durcit comme le corail: de sorte que la lime peut à peine y mordre. Cependant, ce que le fer & l'acier ne peuvent faire, un simple fil de coton le fait.

Nos Indiens s'en servent pour scier leurs pierres vertes, & en viennent à bout en assez peu de tems. Comment s'y prendroient nos Philosophes pour expliquer ceci? Revenons aux Amazones: Elles plongent autour de leur

isle, vont chercher au fond des eaux ce precieux limon, l'arrondissent, le percent, & lui donnent la figure, que nous voyons, avant que d'arriver à la surface du fleuve.

Quant aux vertus de cette pierre, la premiere & la principale consiste à guerir l'épilepsie. C'est un fait constant & averé ; j'en ay fait moi-même l'épreuve sur un enfant attaqué de ce mal, dont il fut entierement délivré. Il est vray qu'il eut encore un accès, lors même qu'il portoit la pierre verte; mais on remarqua que le cordon qui l'attachoit à son col, s'étant rom-

que six ; sçavoir, celle de M. Begon : une autre en forme de crapau, qui appartient à M. Amoureux, autrefois Juge de Cayenne : une troisiéme qu'un Hollandois apporta du Bresil, & qu'il vendit 5000 liv. ; les trois autres sont à moy. La premiere est d'environ deux pouces de long, & d'un pouce de diamétre ; sa figure est cylindrique, & sa couleur assez verte. C'est celle qu'un Roy sauvage avoit coutume de porter au col : la seconde aussi cylindrique, a un pouce & demi de longueur sur trois lignes à peu près de diamétre. Elle étoit destinée pour l'oreille droite : la troisiéme qui est pour le nez, a la figure du croissant : elle est moins épaisse & moins verte, mais plus fine que les autres.

On trouve encore vers *Para* une autre pierre rougeâtre, & qui n'a nulle beauté apparente, mais en recompense, merveilleuse, dit-on, pour les maux des yeux. Les Sauvages s'en servent, soit en l'appliquant sur l'œil malade, soit en le frottant de l'eau où ils font tremper cette pierre : ils croyent qu'elle guerit l'inflammation, qu'elle appaise la douleur, qu'elle

la etoit, que dev
vans Oculistes ? D
leur dispute sur la
cataracte, sembler
dée plûtôt en fave
ses que des crystal
rien hazarder sur u
de bonne foy que
racles me sont susp
d'en faire l'épreuv
ces pierres de la gro
te, & de figure tria
me pourroit faire
celle dont on dit que
rondelles pour ouvri
petits. Car celle ci

zones, j'ai oublié, Monsieur, de vous dire, que le reflux de la mer s'y fait sentir communément à plus de cent lieuës de l'embouchure, dans les grandes marées de chaque mois, à plus de six-vingt lieuës, & à près de cent cinquante dans les marées des deux équinoxes. J'avois plusieurs autres remarques curieuses sur ce fleuve, mais la perte de mes papiers ne me permet pas de m'en rappeller davantage. Je sçai que bien des gens revoquent en doute les Amazones, tant de nos jours que d'autrefois, & que les fables rapportées de celles de la Cappadoce rendent suspectes celles de la riviere qui porte leur nom; mais outre qu'on ne sçauroit douter des anciennes, sans démentir les Auteurs & les monumens, je croi qu'à l'égard des recentes on ne peut, sans injustice, refuser de croire, je ne dis pas seulement, Jean de los Santos, qui en met dans l'Ethiopie, je ne dis pas même François Oreilhan, qui pour en avoir vû sur le fleuve dont je parle, n'a pû lui conserver le nom d'Oreillane, mais encore & beaucoup plus ceux qui y ont voyagé, & qui nous en apportent la pierre

verte. Au reste c'est l'opinion nime & constante de la Cay J'ay l'honneur, &c.

ARTICLE CXVII.

TRAITTE' DE L'HARMO reduite à ses principes naturel Monsieur Rameau Organiste. ris, chez J. B. C. Ballard, & S. Jean de Beauvais au Mont nasse 1722. *in* 4°. *pag.*

C'Est dans la pratique de la

qui regne dans un Chant ; il n'eſt pas ſurprenant que Mr Rameau réduiſe tout à cette Baſſe. La difficulté n'eſt pas à la compoſer de génie, il ſuffit de ſçavoir qu'elle procéde toûjours harmoniquement par tierces, quintes, & octaves : ou ce qui va au même par ſixtes, quartes, & uniſſons ; car nous avons montré dans le premier extrait 1°, que toute l'harmonie ſe réduit à ces intervalles enfermés dans le nombre ſenaire : 2°, que les ſixtes, & les quartes ſont des tierces, & des quintes renverſées, & que l'octave n'eſt qu'un uniſſon tranſpoſé,

C'eſt à l'aide de la belle nature que Lulli a compoſé cette baſſe,

Ut, ut, ſol, ſol, mi, mi, la, la, &c.

Triomphés, charmante Reine, &c. de l'Opera de Rolland, laquelle eſt toute fondamentale, à la réſerve de quelques notes crochuës, qu'il a inſeré pour le goût du chant, & qui ne font point harmonie ; la plûpart de ſes baſſes chantantes ſont fondamentales ; les baſſes continuës ne le ſont guéres que dans les cadences, ce qui ſeul les diſtingue des parties ſupérieures, & leur approprie le nom de baſſe.

Or pour aller pas à pas ſuivant la méthode que Mr Rameau a bien ſuivy dans ſon troiſiéme Livre, ſuppoſons, que vous avez composé une baſſe, *ut*, *ut*, *ſol*, *ſol*, *mi*, *mi*, *la*, *&c.* & que vous voulés compoſer les parties ſupérieures qui y conviennent : comme toutes les notes ſont fondamentales, il eſt fort naturel que chacune ſoit le principe de ſa modulation particuliere. Or pour la modulation

1 2 3
d'*ut*, nous avons trouvé, *ut*, *ut*, *ſol*,

4 5 6

tituës : c'est à vous de choisir quelle des trois notes vous mettrez dans la taille ou dans le dessus. Il y a pourtant bien des regles à observer, s'il faut s'en rapporter aux Musiciens : car ils disent qu'il ne faut jamais faire deux quintes, ni deux octaves de suite : ils disent que si la haute-contre a fait la tierce, elle doit faire ensuite l'octave de la note, qui monte de tierce, ou de quarte ; ils disent que le dessus qui a fait la quinte, &c. Mais que ne disent-ils pas ? L'usage de plusieurs siecles leur a fourni presqu'autant de regles que d'observations ; c'est un labyrinte parfait ; on doit plaindre ceux qui ont eû le malheur d'y livrer leur mémoire : Mr Rameau réduit tout à une observation, à un principe, à la simple nature des choses. Il a observé qu'il y a une telle correspondance entre l'harmonie, & la mélodie, que celle-cy nait naturellement du sein, & comme du fond de celle-là ; & que tandis que la basse va harmoniquement par sauts, & par bonds, les parties supérieures, suivant leur nature diatonique, sont déterminées à proceder unîment, de proche en proche, ou même à demeu-

rer le plus ſouvent comme inébranlables ſur même degré ; ce qui évidemment les empêche de faire deux fois de ſuite la même conſonance : tenez-vous en donc à ce principe, de prendre dans chaque accord pour une partie la note la plus voiſine de celle que cette partie vient de quitter, & autant qu'il ſe peut, la même. C'eſt ainſi que ſur *ut*, *ut*, *ſol*, *&c.* Lulli a mis *ut*, *ut*, *ſi*, *&c.* dans le chant *triomphez*, *&c.* dont nous avons parlé. En ſuivant ce principe, on eſt ſûr d'obſerver toutes les régles, parce qu'on ſuit la nature, ce qui ſoulage la mémoire d'autant, & le jugement n'y perd rien.

Faiſons une nouvelle démarche ; il eſt queſtion maintenant de compoſer une baſſe fondamentale ſous un chant donné, afin de tirer du chant tout le fonds d'harmonie dont il eſt ſuſceptible, & d'y joindre tous les chants dont on veut l'accompagner, comme la baſſe fondamentale, & les autres parties ſont réciproques les unes aux autres, on doit voir d'abord que ce même principe a lieu encore icy, & que tout conſiſte à donner à la baſſe fondamentale une progreſſion harmonie

que, qui réponde à la progreſſion mélodieuſe & diatonique de la partie ſuperieure : il eſt vray qu'un chant ne ſuit pas toûjours la progreſſion mélodieuſe, mais on doit ſçavoir que toutes les fois qu'il procede harmoniquement, c'eſt de la baſſe fondamentale qu'il emprunte cette progreſſion, qui ne luy eſt pas naturelle : ainſi toutes les fois que le chant procéde par intervalles conſonants, il faut donner à la baſſe fondamentale, la même progreſſion, ou s'il ſe peut une progreſſion encore plus parfaite, c'eſt à-dire, l'octave, ou l'uniſſon preferablement à la quinte, celle-ci preferablement à la quarte, &c.

Il n'eſt pas beſoin d'avertir, que les notes de la baſſe fondamentale en faiſant harmonie entr'elles, doivent auſſi la faire chacune avec la note qui luy répond dans le chant ſous lequel on la compoſe ; mais avec cette difference, qu'entr'elles, les notes de cette baſſe peuvent faire la quarte comme la quinte, la ſixte comme la tierce, au lieu qu'avec les notes du chant elles ne peuvent faire que des intervalles directs & primitifs ; ſçavoir, octave,

quinte ou tierce, parce qu
la baſſe & le principe de l'a
fait que chacune d'elles p
exemple, lorſque dans la ba
mentale j'ai *ut* je lui donn
parfait *ut*, *mi*, *ſol*, mais ſi
dans le chant, il faudroit pr
cord parfait *ut*, *la*, *fa*, en d
pour faire la baſſe fondame

Je veux compoſer la ba
mentale de ces notes *fa*, *ſol*
je prends en deſcendant l'ac
fait de *fa*, c'eſt *fa*, *re*, *ſi*,
prendre pour mettre ſous
[redacted]

donc *re*. Enfin, ſuivant toûjours ce raiſonnement facile, j'ay pour la baſſe fondamentale que je cherche *re*, *ſol*, *re*, *ſol*, *ut*, ſous le chant, *fa*, *ſol*, *la*, *ſi*, *ut* : on n'a donc qu'à prendre les accords parfaits de ces notes fondamentales, & qu'à compoſer des notes de ces accords les diverſes parties, en ſuivant le principe que nous avons expliqué.

Juſques là, une Muſique eſt juſte, & ſans deffauts ; mais une Muſique ſans defauts eſt une Muſique d'Ecolier. Un Ecolier doit ſuivre le grand chemin, le chemin battu, s'en tenir toûjours à la modulation rigoureuſe, & ne pas perdre de vûë ſon accord parfait : mais on n'eſt pas long-tems Ecolier avec notre Autheur, & dès la ſeconde leçon on peut tenter des coups de Maître. Le coup de Maître dans chaque art eſt de ſe frayer de nouvelles routes, & dans la Muſique il conſiſte à ſortir en quelque ſorte de la modulation, & de l'harmonie, pour y rentrer avec plus d'éclat : il y a plus de goût & de génie que d'art, & de ſcience dans les principes que nous allons donner, ſi toutesfois les prin-

ble au raison
ne lumiere p
s'autoriser ae
losophie, &
rent des prin
plus exquis.
En méditan
art, Mr Rame
une harmonie
cords parfaits,
de la donner,
objet principal,
ton, chaque ac
dulation compl
desirer après soi
avoir devant le
nombre senaire,

... parfait est l'unique objet de l'o... qu'il ne faut pas le lui prodi... qu'il faut lui laisser le temps de ...firer, & se bien garder sur tout ...lui laisser le temps de s'en dégoû...

... commence par là une Musique, ...r prevenir favorablement l'atten... des Auditeurs, on finit aussi par ... pour ne les pas renvoyer avec l'a... ...tume sur les lévres; mais on n'a ... de se soûtenir long-tems dans ... perfection: on y revient de loin ... loin, mais en imitant toûjours la ...ture, qui se hâte lentement de per...ctionner ses ouvrages; par exemple, ... se propose de faire passer le chant ... lequel on travaille par certaines modulations convenables; l'art est de les amener de loin par des progrès insensibles; d'abord on les annonce, ensuite on fait semblant de s'en écarter, & puis on en saisit peu à peu quelques sons avantcoureurs, qui les laissent entendre de plus près: les objets de nos sens sont trop frivoles, pour n'avoir pas besoin de tout ce qui s'appelle mystere, suspension, feinte, surprise, je ne sçai quoi: lors qu'on

nuieuſe monotonie , qu'un
quent changement de ton :
en eſt bien naturelle ; plus vo
tipliez les objets dans le mê
ce , plus vous les rendez peti
ſenſibles ; ce n'eſt qu'une co
qu'un même objet, dont les
prêtent un jour mutuel, qui
indiſcernables : lors qu'à cha
vous changez de ton, l'oreill
le loiſir de les ſentir chacun e
elle ne les ſent qu'en gros,
maniere générale, & confuſe
comme un ton vaut l'autre,
pique, rien ne réveille, rien

ureusement la Musique d'une per-
ction si défectueuse; les ombres dans
Peinture rehaussent les couleurs, les
ssonances font dans la Musique le mê-
e effet à l'égard des consonances. C'est
ir leur moyen que le génie prend
n essor hors de la modulation, &
fraïe de nouvelles routes, pour y
ntrer d'une maniere qui interesse,
ii surprend, qui étonne l'ame, sans
mais la livrer à d'autre langueur,
i'à celle qui picque & se fait toûjours
ntir; car comme chaque modula-
on ne renferme harmoniquement
ie trois notes, par exemple, *ut*, *mi*,
l, ou *sol*, *si*, *re*, ainsi qu'il est dé-
iontré par le systême senaire, il est
ianifeste que si à ces trois notes vous
i ajoûtez encore une autre pour avoir
ie *septiéme*, par exemple *sol*, *si*, *re*,
i, vous compliquez ensemble deux
iodulations différentes *sol*, *si*, *re*, &
, *re*, *fa*, & vous mettez l'oreille en
onvulsion, & l'ame en suspens entre
es deux modulations, sans qu'elles
uissent se fixer à aucune des deux.

Tout consiste donc à mêler les dis-
onances avec ses consonances. On
eut dire en général que les Musiciens

n'ont aucune régle pour ce mél
parce qu'ils en ont trop, & que
tes, sont sujettes à des exceptio
ni a qu'un goût formé par dix &
ans de clavecin, qui puisse rassu
Maîtres sur les divers usages
font de ces dissonances, c'est-à-
& sur la situation où ils les pla
& sur les accords dont ils les ac
pagnent dans leurs différentes
tions: le systême de Mr Rameau
met en un moment au-dessus d
tes les difficultez, & s'il est pern
le dire, (mais tout bas, & com
l'oreille) nous éleve en peu de
au niveau des Maîtres.

C'est la découverte de la bas
damentale, qui opere ces merv
on n'a qu'à la composer de la n
re que nous avons dit, j'ajoûtera
lement que la dissonance nou
desormais un peu plus au larg
dès qu'il est permis de la faire
entre les parties d'une harmon
est permis aussi de la faire regne
la progression harmonique de l
fondamentale; on peut donc y
ter de seconde, ou ce qui va au
y descendre de septiéme; & d'a

tiere dissonance donne la liberté de choisir entre quatre sons differens, au lieu que l'acoord parfait nous borne aux trois sons, qui le composent.

Pour mettre tout ceci en pratique, on doit regarder un chant comme une piéce complete, qui a son caractere propre, & soûtenu depuis le commencement jusqu'à la fin : ce caractere est un certain goût, un certain tour de modulation, un certain ton dominant, qui y donne comme la loy à tout le reste : c'est par ce ton que la basse fondamentale doit commencer, & finir ; & dans les progrès du chant ce même ton doit revenir souvent, c'est-à-dire, plus souvent qu'aucun autre : car il n'exclut pas les autres, mais ceux-ci n'étant que des épisodes, doivent être liés, & subordonnez au sujet, & au ton dominant ; en sorte qu'on passe naturellement & par une progression harmonique de quinte en descendant, ou de quarte en montant de l'un à l'autre : dans un chant on découvre facilement le ton dominant ; c'est toûjours la derniere note par où le chant est terminé.

Lors qu'on a déterminé ce ton prin-

cipal, on doit déterminer les tons subalternes, par où le chant ne fait que passer, & sur lesquels il se repose cependant un peu; car dans le chant, comme dans le discours, il y a des repos menagez par notre foiblesse en faveur de la foiblesse de ceux qui executent ce chant, aussi bien que de ceux qui l'écoutent, car nous sommes tous hommes, c'est-à-dire, incapables de soûtenir notre génie, notre attention, ou notre voix au-delà de deux mesures de chant, encore même dans tout ce court intervalle sent-on un chant qui tombe, & se précipite avec rapidité, aussi appelle-t-on des *cadences* les notes qui amenent ces repos. Comme ces cadences hâtent infiniment notre paresse naturelle, tout l'art du Musicien doit être à les amener juste, & à les bien marquer.

Pour les amener juste, il faut consulter le chant sur lequel on travaille, & voir en quels endroits les repos s'y font sentir; c'est ordinairement, comme nous venons de l'indiquer, de deux en deux mesures, & toûjours dans la note, qui commence la mesure où elles tombent. Il faut jusqu'ici

ıcoup de goût naturel, ou d'usage, -à-dire, comme s'expriment les Mu-'ns, *une tête fort sonnante* pour sen-a note tonique, sur laquelle se font damentalement ces repos : car ils ont le plus souvent en apparence une autre note que le chant pré-:e : mais c'est là que la progression urelle de la basse fondamentale ıt fort à propos suppléer au goût, ı la science, & nous jetter dans :e note tonique, qui se cache : elle ıs revele même souvent bien d'au-cadences, & bien d'autres repos sont dans le chant par rapport aux ences sensibles, comme sont dans iscours les repos que marquent les gules par rapport à ceux qui sont :quez par des points : c'est là qu'il : une tête bien sonnante pour les noître, je dis pour les connoître; il y a apparence que toute tête t les sentir; mais il ne suffit pas de sentir pour les marquer dans l'har-nie, c'est à-dire, pour faire une monie qui réponde juste au carac-: du chant, & qui en exprime jus-aux moindres différences.

Qu'il me soit permis de le dire, la

basse fondamentale est comme u
roir fidelle ; la comparaison est
re trop foible, j'en hazarderai
plus forte ; car il est question
rendre bien intelligible, la bass
damentale est dans l'harmoni
qu'est le visage dans l'homme;
qu'un chant peint au naturel to
constitution interieure, toutes s
secretes affections ; on y voit
coup d'œil tous les rapports, &
tes les liaisons qu'une note a av
les qui la précédent, & avec cel
la suivent, & par conséquent l'
qu'elle peut, & le plus souvent
qu'elle doit porter.

Or comment connoît-on un
ou une cadence dans la basse f
mentale ? Toutes les fois que
basse descend de quinte, ou mo
quarte, c'est là que le chant to
& se repose, ce qui imite en
bien, une chûte, que lors qu'
parvenu au premier son de ce
dence, on se sent comme forcé
ber sur l'autre, en descendant de
te, ou en montant de quarte, e
te qu'il faudroit un effort pour
nir sa voix sur le premier, ou p

descendre que de tierce : c'est pourquoi ce prémier son qui fait sa quinte de la tonique s'appelle sa *dominante*; elle est en effet comme le faîte, & le lieu le plus haut du sistême harmonique, ou le son le plus éloigné du son fondamental : par exemple, *sol*, est la dominante d'*ut* : de même *re*, l'est de *sil*. On n'a qu'à consulter le sistême du nombre senaire, & l'on verra *ut* au fondement, & *sol* au faîte de l'édifice.

Mais c'est aux principales cadences, qui se font le plus sentir dans un chant, comme sont celles qui y reviennent de deux en deux mesures, & sur tout celles qui terminent une partie d'un chant ; c'est, dis-je, à ces grandes cadences qu'il faut s'attacher, en les amenant du plus loin qu'il est possible : il y a deux manieres de le faire ; l'une, par un enchaînement de dominantes ; l'autre, par la répétition de la même dominante, par exemple, j'ai une fin de chant, *sol*, *ut*, *re*, *si*, *ut*. Pour bien enchaîner toutes ces notes à la derniere, & en rendre la chûte bien rapide, je leur donne pour basse fondamentale, *mi*. *la*, *re*, *sol*,

ut, qui ne sont qu'un enchaînement de quintes, & de cadences qui font un très-bel effet ; suivant ce precepte d'Horace, qu'on doit appliquer à la Musique autant qu'à la Poësie, *semper ad eventum festinat, & auditorem rapit ;* on se sent effectivement entraîné par cet enchaînement de dominantes, sur tout lorsque leurs accords dominants y sont joints, ainsi qu'on va le voir dans un moment : on voit l'autre maniere pratiquée dans la basse fondamentale de cet exemple,

fa, *re*, *sol*, *si*, *ut*,
sol, *sol*, *sol*, *sol*, *ut*,

où la cadence commence dès le premier *sol*.

Or pour rendre ces cadences bien sensibles & bien marquées, on donne l'accord parfait à la seule note *ut*, qui les termine, & l'accord dissonant de septiéme à toutes les dominantes, qui le précédent, comme dans les deux derniers exemples ; avec cette difference, que dans le premier exemple les accords de septiéme sont differents, chaque note fondamentale étant le principe du sien, au lieu que dans le dernier exemple, c'est tou-

puis le même, *sol*, *si*, *re*, *fa*, les quatre dominantes étant les mêmes : & c'est alors qu'on peut dire qu'une cadence est dans sa perfection ; car dès qu'on a saisi une dominante, on sent déja que le pied glisse, & qu'il faut tomber sur la tonique, mais l'accord dissonant que porte cette septiéme, ne souffre pas qu'on delibere, & rend la chûte bien plus inévitable, & bien plus rapide : l'édifice harmonique ne consiste qu'en deux tierces mises l'une sur l'autre, *sol*, *si*, *re*, & le fondement n'en sçauroit porter davantage ; vous en ajoutez une troisiéme pour faire *sol*, *si*, *re*, *fa*, l'édifice ne peut plus se soûtenir ; il faut qu'il croule.

On porte même l'édifice dissonant jusqu'à quatre, & à cinq tierces accumulées l'une sur l'autre ; ce qui forme les accords de neuviéme, de onziéme, & ceux de quinte, & de septiéme superfluës : cela sert à suspendre le chant, & à en reculer la chûte, mais à la rendre en même-temps plus rapide, & mieux marquée ; mais il faut prendre garde à imiter la nature, qui ne connoît point de chûte brusque & à plomb ; & qui en amene

toûjours de loin le fil, & le progrès par une ligne courbe, qui s'incline peu à peu vers son terme : on ne passe point brusquement du plus parfait des consonants, au plus parfait des dissonants, de la quinte à la onziéme, ni réciproquement du plus parfait des dissonants au plus parfait des consonants ; on éleve peu à peu l'édifice à son plus haut point, & on le laisse tomber de même : ainsi dans notre dernier exemple précédent, on ne mettra point l'accord de la onziéme sur le premier ni sur le dernier *sol*, mais sur le second, ou sur le troisiéme : & sur celui qui le precede, aussi-bien que sur celui qui le suit, on mettra la septiéme ; l'art des nuances, a autant de lieu dans la Musique que dans la Peinture.

Et voilà à quoi se réduit tout l'art de la musique ; 1°, à composer une basse fondamentale sous un chant, de la maniere dont nous l'avons dit ; 2°, à mettre l'accord parfait sur toutes les toniques, c'est-à dire, sur la premiere, & la derniere note de cette basse, & sur toutes celles où l'on arrive en descendant de quinte, ou en

montant de quarte; 3°, à mettre l'accord de septiéme sur toutes les dominantes, c'est-à-dire, sur toutes les notes qui descendent de quinte, ou qui montent de quarte; 4°, enfin à renverser les accords de la basse fondamentale sur les notes du chant, qui leur repondent; ce qui est la source de toute la varieté de l'harmonie, car dans le dernier exemple,

fa, *re*, *sol*, *si*, *ut*,
sol, *sol*, *sol* *sol*, *ut*,

l'accord dissonant, *sol*, *si*, *re*, *fa*, qui est le même sur ces quatre notes de la basse fondamentale, est un accord de triton, *fa*, *sol*, *si*, *re*; sur la premiere note *fa*, un accord de petite sixte, *re*, *fa*, *sol*, *si*; sur la seconde note *re*, il garde sa forme de septiéme, *sol*, *si*, *re*, *fa*; sur la troisiéme *sol*, & sur la quatriéme *si*, il se change en fausse quinte, *si* *re*, *fa*, *sol*, ce qui est tout-à-fait admirable, & paroît tenir du prodige. Notre siecle se glorifie de bien des découvertes, mais je crois pouvoir dire que c'est ici une des plus importantes, & des plus belles qu'il ait fait.

Pour en faire sentir en deux mots

l'utilité, il n'y a qu'à faire réflexion, que par son moyen nous venons de renfermer, en peu de pages, & mettre à portée d'être appris en une ou deux leçons, tout l'art de la Musique, que jusqu'à Monsieur Rameau on n'eût pû renfermer en plusieurs volumes, ni apprendre en dix ans de pratique, & de clavecin : encore même aurions-nous pû bien abreger, si nous n'avions voulu rendre les principes plus faciles en les accompagnant de raisons sensibles, & populaires. Monsieur Rameau auroit pû lui-même fort abreger son ouvrage, en retranchant tout le détail des regles ; mais il s'est crû obligé de justifier ses principes, en faisant voir assez au long, que toutes les regles en découlent, ce qui est une des plus solides apologies qu'il pût faire, & de son principe, & sur tout de la pratique des Musiciens : car désormais l'expérience étant d'accord avec la raison, & la raison avec l'expérience, les Musiciens peuvent se glorifier hautement d'avoir porté la Musique à une très-haute perfection. Il nous reste un mot à dire du systême de l'Auteur, ou de ses découvertes sur

ant de quarte; 3°, à mettre l'ac-
de ſeptiéme ſur toutes les domi-
s, c'eſt-à-dire, ſur toutes les no-
ui deſcendent de quinte, ou qui
ent de quarte; 4°, enfin à ren-
r les accords de la baſſe fonda-
ale ſur les notes du chant, qui
repondent; ce qui eſt la ſource
ute la varieté de l'harmonie, car
le dernier exemple,

fa, *re*, *ſol*, *ſi*, *ut*,
ſol, *ſol*, *ſol* *ſol*, *ut*,

ord diſſonant, *ſol*, *ſi*, *re*, *fa*, qui
: même ſur ces quatre notes de
ſſe fondamentale, eſt un accord
iton, *fa*, *ſol*, *ſi*, *re*; ſur la premie-
ote *fa*, un accord de petite ſixte,
t, *ſol*, *ſi*; ſur la ſeconde note *re*,
de ſa forme de ſeptiéme, *ſol*, *ſi*,
a; ſur la troiſiéme *ſol*, & ſur la
riéme *ſi*, il ſe change en fauſſe
te, *ſi*, *re*, *fa*, *ſol*, ce qui eſt tout-
it admirable, & paroît tenir du
lige. Notre ſiecle ſe glorifie de
des découvertes, mais je crois
voir dire que c'eſt ici une des plus
ortantes, & des plus belles qu'il
ait.
our en faire ſentir en deux mots

roit préparer ; enfin cette régle bien évaluée se réduit dans sa pratique à préparer les dissonances, lorsqu'elles peuvent être préparées, ou même lorsque naturellement par le seul goût du chant & sans autre régle, elles sont préparées, sans qu'on ait besoin d'y faire aucune attention : ce que c'est que d'approfondir les choses, & d'en juger par raison & par principes, plûtôt que sur des experiences sujettes à mille illusions, ou sur des régles sujettes à non moins d'exceptions.

La régle de sauver les dissonances, mérite aussi quelques éclaircissements : car Monsieur Rameau en jugeant toûjours des choses par le fond, & non sur une premiere apparence, remarque fort bien que souvent la même dissonance regne dans plusieurs accords consecutifs, & qu'elle n'est sauvée qu'après tous ces accords : mais ce qu'il y a de plus singulier dans ce qu'il dit sur ce point, c'est le principe qu'il établit en général, que toute dissonance majeure doit monter, & toute dissonance mineure descendre pour être sauvées l'une & l'autre ; ou même encore plus généralement que tout

la preparation des dissonances, & sur les regles des sincopes.

Découvertes particulieres de l'Auteur, sur les dissonances, & les sincopes.

Les Musiciens donnent comme une régle générale, qu'il faut preparer toute dissonance : Monsieur Rameau a découvert que rien n'est plus frivole que cette régle, & il fait voir qu'après l'avoir bien établie, les Musiciens les plus habiles ne la suivent pas : car d'abord il montre qu'il y a deux sortes de dissonances : les unes majeures ; les autres mineures ; que les majeures ne se preparent jamais, comme sont le triton ; & tous les intervalles superflus, & que les mineures dans mille occasions ne se preparent point, comme par exemple, lorsque la basse monte de tierce pour descendre ensuite de quinte, *mi*, *sol*, *ut*, où l'on ne sçauroit preparer la dissonance, que *sol*, porte régulierement en qualité de dominante d'*ut* : dans une progression diatonique même, telle qu'est celle de l'octave, il y entre plusieurs dissonances, qu'on ne sçau-

& à leur accord primitif, &
mental, pour en voir les secr
portez, & les proprietez com
il n'est pas surprenant qu'il y
d'exceptions à faire dans les ré
Musiciens, & que leur prat
trouve à tout moment en co
tion avec leur speculation,
preceptes : c'est la quarte qui
plûpart du tems la victime du
justesse, & de la confusion qu
dans leur théorie ; dans cet ac
fa, *sol*, *si*, derivé de *sol*, *si*, *re*
ont traité sans façon la quarte
de dissonante : mais 1°, si e
c'est par accident, & parce
tierce *re*, *fa*, vient la heurte
propos : 2°, nous allons mê
toute la dissonance retomber
ment sur cette tierce, ou pl
fa, de même dans cet accord

cette seule pouvoit immortaliser notre Auteur : les Musiciens donnent pour régle de faire sincoper toute dissonance ; & puis ils en donnent une autre, qui détruit celle-là, lorsqu'ils disent que la basse peut sincoper sous une dissonance, ce qui n'est rien déterminer ; puisque nous sommes toûjours incertains des occasions, ou c'est à la basse de sincoper. Monsieur Rameau résout toutes les difficultez par son principe de l'accord fondamental *sol*, *si*, *re*, *fa* : car il montre par le raisonnement, & par l'expérience ; 1°, que c'est *fa*, qui forme ici la dissonance : 2°, que le même *fa*, la forme aussi dans tous les accords dérivez, *si*, *re*, *fa*, *sol*, *re*, *fa*, *sol*, *si*, *fa*, *sol*, *si*, *re* ; & 3°, que c'est à ce son de sincoper par tout où il se trouve, soit dans le dessus, ou dans la taille, ou dans la basse, & que par conséquent dans l'accord *re*, *fa*, *sol*, *si*, la quarte *re*, *sol*, n'a rien de dissonant ; mais se trouve simplement comme en butte à une dissonance étrangere *re*, *fa*, ou seulement *fa* : ce sont là ce qu'on appelle des vûës profondes & neuves.

En voici une autre qui pourra plai-

re aux *Philosophes*; c'est une analogie tout-à-fait admirable que cet Auteur a découvert entre les sincopes, & les loix de percussion : elle n'est pas aussi peu vraisemblable qu'on pourroit d'abord le penser ; le terme de *sincope* n'exprime qu'un choc, & les Musiciens ont de tout tems reconnu un certain battement, ou répercussion dans les sons qui forment une dissonance ; elle n'est en effet causée que par des sons qui approchent trop l'un de l'autre, comme *ut*, *re*, ou *re*, *ut*: car le renversement ne change rien

eſt en repos, lui imprime tout ſon
uvement, & ſaiſit ſon repos? L'au-
exemple de l'Auteur, regarde la
le, qui établit qu'un corps eſt ré-
hi avec tout ſon mouvement, lorſ-
il va heurter un corps inébranla-
, c'eſt ce qui arrive à une diſſonan-
qui ſans avoir ſincopé, heurte une
tie qui ſincope: car cette diſſonan-
après ce choc, retombe préciſé-
nt ſur le dégré, ou ſur la note d'où
étoit partie avant le choc: ces pre-
ères vûës que l'Auteur a ſaiſi en li-
t le Traité du mouvement local du
Pardies, ſont une grande ouvertu-
pour ceux qui auront aſſez de génie
l'érudition phiſico-mathématique,
ır voir qu'en effet les diſſonances
ment dans l'air, & dans l'oreille
combat, & un choc phiſique de
ıx, ou de pluſieurs modulations
férentes. Nous n'aurions jamais fi-
ſi nous voulions rapporter tout le
ail des découvertes de Monſieur
meau: nous ajoûterons ſeulement
elles paroiſſent de la nature de cel-
, qui en enfantent beaucoup d'au-
s. La Muſique eſt déformais une
te carriere qui ne ſera épuiſée de

Novembre 1722.

long-tems; il est à souhaiter, que les Philosophes, & les Géométres veüillent se prêter aux progrès d'une science si curieuse : disons un mot de l'accompagnement.

Sistême de l'Auteur sur l'art de l'accompagnement.

Comme l'art de l'accompagnement est en quelque sorte l'abecedaire, de notre Auteur, & que c'est par là qu'il a commencé de se signaler, que c'est même la clef qui lui a ouvert les sanctuaires les plus secrets de la Musique, c'est là qu'on doit s'attendre à recevoir de sa part des vûës plus précises, plus naïves (si je puis user de ce terme) plus dévelopées, & plus méthodiques ; on n'est point trompé dans son attente ; la connoissance du clavier, & des divers intervalles que portent ses touches, la position des doigts, la suite naturelle, & l'enchaînement des accords, tout ce qui regarde en un mot la justesse, la finesse, la grace même, & l'élégance d'une bonne exécution, est ici expliqué, & déduit avec tant de méthode, & de clarté,

croit pouvoir aſſurer qu'un Eco-
pour peu qu'il ait d'intelligence
l'eſprit, de ſenſibilité dans l'o-
, & d'agilité dans les doigts,
, en aſſez peu de tems, appren-
e ſoi-même, ſans autre Maître,
ce qui concerne l'accompagne-
:.

réduction de tous les accords à
accords fondamentaux & primi-
ait ici des merveilles, pour ſoula-
memoire, & l'attention de l'eſ-
& pour abreger le travail & le
; car dès qu'on a bien compris le
ipe du renverſement, d'où dé-
toute la richeſſe, & la varieté
armonie, les doigts avec un peu
ge ſont en état de ſaiſir l'accord
onvient à la ſuite du chant qu'on
te, ſans que l'eſprit ſoit preſque
é de les diriger, ſi ce n'eſt tout
us d'une maniere générale, qui
epreſente non pas une telle, ou
elle diſſonance, ni un tel, ou un
onſonant, mais en général un
nant, ou un conſonant, & cela
ant mieux, que par un long uſa-
& ſur tout par une profonde mé-
ion. Monſieur Rameau a recon-

Pour donner cette habitud
pose tout au long , les acc
octaves entieres de chaque
marquant même les doigts
vent toucher chaque note , &
sant remarquer que l'enchaî
des accords est le même dans
ton , & que dès qu'on en poss
deux ou trois ou même un s
qui n'est pas l'affaire d'un n
dis pour une entiere possess
possède tous les autres , & c
état de se jetter dans l'accom
ment , sur tout si l'on entend
son troisiéme livre , où est r

:s utiles, & de reflexions ju-
s. L'Auteur va toûjours à ce
a de plus ſimple, de plus fa-
plus naturel : par exemple, il
pas qu'on faſſe le moindre
ni qu'on ſe gêne le moins du
on fait toûjours mal ce qu'on
:c trop de précipitation, &
ne, & on prend l'habitude
êné & précipité ; *il faut*, dit-
r prendre aux doigts leur mou.
naturel, ſans jamais le forcer :
iteſſe s'acquiert par la bonne ha-
& non pas en forçant.
›récepte eſt d'un Maître con-
. Malheur à un commençant
lige d'y déferer ; il faut ſe hâ-
:ment dans toutes les choſes,
›endent plus du méchaniſme
s, que de l'intelligence de l'eſ-
doit ſuffire à un Commençant
e ce qui lui eſt preſcrit, ſans
r au tems qu'il met à le faire :
:ipal eſt de faire ce qu'il faut
ı ſeconde fois on ira plus vîte
premiere, & le tems amenera
ors qu'on a commencé par une
ſe exécution, le tems ne fait
nfirmer ; une bonne exécution

eſt ſeure de ſe perfectionner à chaque inſtant.

On ne doit pas omettre ici les éloges, qui ſont dûs à l'Imprimeur, dont le zéle pour l'exactitude de l'impreſſion, & en particulier pour la perfection de la muſique, le rendent digne de plus en plus de l'honneur que nos Rois ont fait depuis plus de deux ſiecles à ſa famille, de lui confirmer de pere en fils le Privilége d'être les ſeuls Imprimeurs pour toute la Muſique qui paroît en France : il ſeroit à ſouhaiter que tous ſes confreres euſſent autant de zéle qu'il en a pour animer les Auteurs, & pour leur faciliter l'éxécution de leurs deſſeins, où même pour leur en ſuggerer d'utiles. La Muſique théorique & pratique qu'il vient d'imprimer eſt comme une introduction au Livre de Monſieur Rameau, & il paroît qu'avec ces deux ouvrages, & le Dictionnaire de Monſieur Broſſard, on peut deſormais ſe promettre une connoiſſance de la Muſique, où juſqu'ici on n'auroit pû prétendre.

ART.

ARTICLE CXVIII.

OBSERVATIONS SUR LE Concordat fait entre Leon X. & François Premier, autorisées par les Conciles, Constitutions Canoniques, Ordonnances & Arrêts; par M. Michel du Perray, ancien Bâtonnier de Messieurs les Avocats à Paris au Palais, chez Damien Beugnié, grande Salle, au Pilier des Consultations, au Lion d'Or, M. DCC. XXII. *pp.* 500. *in* 12.

DAima n'avoit commenté qu'une partie du Concordat; Rébuffe avoit perfectionné l'ouvrage; Monsieur du Perray lui donne la derniere main. Les observations de ces deux Auteurs ne lui paroissent pas suffisansantes; il trouve jour à de nouvelles remarques: elles sont devenuës nécessaires, depuis les changemens survenus dans la Jurisprudence, à l'occasion de plusieurs Edits de nos Rois & de differens Arrêts rendus, ou pour l'éxécution du Concordat, ou pour prescrire & fixer le sens des textes.

L'Auteur partage le Concordat en differens articles, ſelon la diverſité des matieres. Chaque titre a ſes obſervations particulieres. Les plus conſiderables & les plus étenduës concernent les élections, & les priviléges des Gradués.

Rébuffe & Monſieur Guymier avoient déjà approfondi ces deux articles. Monſieur du Perray, en ſe donnant la peine de creuſer plus avant, a enrichi le Barreau de nouvelles découvertes, dont les Juges Eccléſiaſtiques & Civils peuvent tirer avantage.

es Eglises, les Monastéres & les Prieurés qui tiennent du Saint Siege, le privilége d'élire leurs Prélats, & on leur permit de procéder librement à l'élection selon la forme contenuë dans leurs priviléges ; & au défaut de celle-ci, selon la forme prescrite dans le chapitre *quia propter* ; à condition qu'ils prouveroient que ces priviléges leur avoient été accordez par des lettres Apostoliques, ou par titres authentiques.

L'Observateur employe le témoignage de Grégoire de Tours & d'Hincmare Archevêque de Reims, pour donner aux Rois de la premiere & seconde race, la principale autorité dans les élections.

Quant à ce qui regarde les Eglises nouvellement érigées en Cathédrales, Rébuffe raisonnoit mal,(dit Monsieur du Perray) lorsqu'il décide qu'elles ne sont point à la nomination du Roi ; puisque le texte même du Concordat ne met aucune réserve, ni aucune limitation sur ce point. D'ailleurs un Evêché de nouvelle creation n'étant formé que par le démembrement & par la distraction d'un autre. La mê-

voulu, mais encore à celles q
pelle de droit, de fait & de
l'Auteur parcourt toutes le
theſes poſſibles qui conſtituen
néfice en vacance & à la diſ
du Roi ou du Collateur. Il
vient pas avec Rébuffe ſur le
ves des bénéfices vacants *in c*
dit qu'elles ſont contraires a
commun; ſur quoi il cite des
du Grand Conſeil en faveur c
qui avoient été nommés par l
des Bénéfices conſiſtoriaux
vacants *in curiâ*. Le Cardinal
l. 2. lettre 82. avoit fait la m

iur ce principe l'Abbaye des Feuil-
:s ayant vacqué *in curiâ*, le Pape,
consentement du Roi Henri IV.
onna en titre à Frere Jean de Sain-
Maure de Toulouse, François de
ion. Monsieur du Perray ajoute
s'il appartient au Roi de conférer
Bénéfices vacants *in curiâ*, on ne
ıt disputer le même droit aux Pa-
ns Laïques, d'autant que leur pré-
:ation & collation est un bien pa-
nonial, dont ils ne peuvent être
trez sans injustice.

A l'égard des Abbayes des hom-
s & des Prieurez Conventuels qui
ient électifs avant le Concordat,
t au Roi d'en disposer, en faveur
qui il lui plaira. Le §. *per præmissa*
ıit excepté de la Régale les Mo-
teres, qui par un privilege spécial
ıient droit d'élire leur Abbé ou
r Prieur; mais le Pape Leon X. en
sant cette exception ne donnoit
:sque rien au Roi.

La plûpart des Communautés Re-
euses, pour se maintenir dans la
session d'élire leur Abbé ou leur
:ur, répresentoient des titres, ou
is, ou douteux, ou supposez; les

Chartriers des Monasteres, en fourni
soient dans le besoin; car que ne troi
ve-t'on point dans des Archives ant
ques ? C'est un trésor inépuisable d
les piéces originales & autentiques
déterrent à point nommé & à souhai
La revûë de tous ces titres coute
beaucoup de tems & de soins aux Ge
du Roi; l'ambiguité & l'incertitu
des privileges étoit une source de di
cussions & de procès, qui lasserer
enfin la patience de François Premie
Il prit donc le parti de s'adresser a
Pape Clement VII. dont il obtint u
Bref regiltré au mois de Mai 153
par lequel Sa Sainteté (disent que
ques Auteurs) lui accordoit la nom
nation de toutes les Abbayes & Prie
rés sans distinction. Monsieur du Pe
ray sur la foi de plusieurs mémoire
prouve que ce Bref qui étoit datté d
6. Octobre 1533. suspendoit seul
ment pendant la vie de François Pr
mier, les privileges d'élire, accord
aux Chapitres & aux Monasteres pa
les prédécesseurs de ce Pape.

Henri Second obtint des Souverain
Pontifes, Paul III, Jules III. & P
IV. differents Brefs de suspension qu

les Rois François Second & Charles IX. mirent en uſage. A la fin les privileges demeurerent abrogés, & l'exception portée au §. *per præmiſſa* fut entiérement proſcrite & anéantie. Quelques-uns (dit le Commentateur) ont accuſé le Cardinal du Prat Chancelier de France de s'être fait remettre entre les mains les privileges de chaque Monaſtere, & de les avoir brûlés; du moins l'Auteur de l'hiſtoire de la Pragmatique Sanction prétend-t'il que ce fait étoit atteſté de pluſieurs perſonnes, qui apparemment n'avoient d'autres preuves que des ſoupçons injuſtes, & la malignité des ennemis de ce Cardinal.

L'Auteur, dans le cours de ſes obſervations, s'attache à reſoudre pluſieurs points importants au ſujet de la Régale. Par éxemple, ſuppoſé que Sa Majeſté eût accordé ſon brevet pour un Bénéfice vacant par la démiſſion d'un titulaire, & que la perſonne nommée par le Prince eût été préconiſée à Rome, la révocation n'auroit plus lieu. Un Evêque de Sarlat avoit remis ſon Evêché entre les mains du Roi; il fit dans la ſuite ſignifier un

Regrez. L'affaire fut agitée au
seil ; & par un Arrêt rendu l'
1627, l'opposition du Prélat
cl rée nulle & abusive. Surquoi
sieur du Perray remarque que l
des préconisations n'a commen
sous le pontificat de Pie V. O
ce qui s'est passé de nos jours a
d'un acte de protestation fai
Monsieur d'Aquin ancien Evê
Fréjus, après qu'il se fut démis
Evêché dont les Bulles avoien
été expediées en faveur de Mo
d'Aquin son neveu.

L'Article des Graduez & des

pourvû qu'ils ayent insinué leurs lettres de grade, de nomination & d'études; le tems des études est fixé à 10. ans pour les Docteurs licentiez ou Bacheliers en Théologie ; à 7. ans pour les Docteurs, ou licentiez en droit Canon, Civil ou Medecine ; & à 5. ans pour les Maîtres, ou licentiez ès arts ; à 6. ans pour les Bacheliers simples en Théologie ; à 5. ans pour les Bacheliers en droit Canon & Civil ; & s'ils sont nobles à 3. ans seulement. Ils sont obligez par la loi, de notifier les lettres de leurs Grades, de nomination & du tems de leurs études, une fois avant la vacance du Bénéfice. Tous les Graduez doivent donner tous les ans copie des mêmes lettres aux Collateurs ou Patrons Ecclésiastiques. Il est libre aux Collateurs de choisir entre les Graduez ceux qu'il leur plaira pour les Bénéfices vacants dans les mois des simples Graduez. A l'égard de ceux qui pourroient vaquer dans les mois des Graduez nommez, il est réglé qu'ils seront accordés au plus ancien nommé ; & en cas de concurrence, les Docteurs seront préferez aux Licentiés, les Licentiés aux Bacheliers,

à l'exception des Bacheliers formez en Théologie, qui passeront devant les Licentiés en droit Canon, Civil, ou en Medecine; & les Bacheliers en Droit Canon, Civil, ou Medecine, auront la préférence sur les Maîtres és Arts. En cas de Concurrence égale, l'Ordinaire pourra gratifier celui qu'il voudra.

Le Commentateur s'applique à éclaircir & à déterminer le sens de cette loi, pour tous les cas possibles. Ses observations sont fort étenduës, & en même-tems fort utiles à ceux qui par état, sont dans l'obligation de s'instruire à fond des matieres bénéficiales. Il est important aux Universités de connoître toute l'étenduë de leur droit; il est aussi de l'interêt des Collateurs & des Patrons de ne pas

viennent tour à tour confirmer de leurs suffrages les décisions de l'Auteur; Aristote même paroît sur les rangs & trouve place dans le commentaire; ceux qui ne le reconnoîtroient point en qualité de Philosophe pourroient peut-être s'y tromper en le prenant pour un Docteur en Droit Canon; après cela osera-t'on traiter de visionnaires ceux qui prétendent qu'Aristote a tout dit ?

Monsieur du Perray rend compte en passant de l'origine des Prieurez-Cures, & des Prieurez simples. On avoit uni, vers le huitiéme siecle des Cures aux Chapitres & aux Monasteres; mais après le Concile de Clermont tenu en 1095. les Moines furent exclus de l'administration des Cures. Ils retinrent cependant pour eux la Cure primitive, les droits honorifiques, & la plus grande partie du patrimoine Bénéficial. Ils laisserent à des Vicaires perpétuels tout l'onéreux du bénéfice, moyennant une portion congruë, & se réserverent le surplus des revenus, sous le titre de Prieurez simples, ou à simple tonsure. Ces Prieurez qui étoient réguliers dans leur origine

ont été presque tous sécularisez. Les autres sont demeurés au profit des Moines. Il y a encore une sorte de Prieurés simples qui ont été distraits des Abbayes, c'étoient au commencement des fermes ou metairies dont le Monastere confioit le soin à un ou deux Moines ; plusieurs d'entre eux, s'approprioient le revenu des Metairies, y faisoient bâtir des Oratoires, & les érigeoient en bénéfices formez ; de là ont pris naissance les Prieurez simples qui dépendent toûjours de quelque Abbaye, ou maison Conventuelle. Ces Prieurés étoient d'abord donnez pour un tems ; ensuite on les a donnez en titre, pendant la vie des Religieux qui en étoient pourvûs.

Pour les Chanoines Réguliers (dit Monsieur du Perray) ils se maintinrent dans les Cures. Mais parce que les titulaires avoient des Prêtres associés qui les secondoient dans les fonctions Curiales ; ils se firent appeller Prieurs-Curez. Leurs titres [continuë l'Auteur] ne sont pas des Bénéfices mixtes, c'est-à-dire, Cures & simples. Lorsqu'on a voulu faire des divisions, elles ont été déclarées nulles & abusi-

...es par des Arrêts rendus en consé... quence, & fondez sur ce que le Bé... néfice doit être conferé sans diminu... tion, que deux personnes ne peuvent point être pourvûës d'un même Bé... néfice, particulierement d'une Cure; & qu'enfin selon les loix de l'équité, l'excédant des revenus du Bénéfice doit se répandre parmi les Habitans de la Paroisse, & être employé, ou à l'entretien, ou à la décoration de l'E... glise Parroissiale.

On peut ajouter, à ce que dit Mon... sieur du Perray des Religieux de l'Or... dre de Saint Augustin, que l'ignoran... ce des Pasteurs du second Ordre, ayant été pour eux un prétexte de s'empa... rer d'un grand nombre de Cures qui étoient à leur bienseance, ils les des... servirent eux-mêmes dans le com... mencement: mais rebutez des devoirs pénibles & assidus que demande un Bénéfice à charge d'ames, ils en avoient abandonné le soin à des Prê... tres Seculiers, moyennant une pen... sion modique. Le Concile de Latran sous Alexandre III. ordonna qu'à l'a... venir les Chanoines de Saint Au... gustin seroient obligez de faire admi...

niſtrer ces Cures par un Religieux, ou d'y établir des Vicaires perpétuels ; ils prirent le parti de les deſſervir comme auparavant & d'y conſtituer leurs Religieux en qualité de Prieurs ; telle eſt l'origine des Prieurés-Cures, unis à l'Ordre de Saint Auguſtin.

L'Auteur paſſe de ces obſervations à une autre ſur les graces expectatives en Cour de Rome : Elles étoient anciennement accordées par les Papes, pour obtenir les Bénéfices qui viendroient à vacquer. Ainſi ce n'étoit rien autre choſe que l'eſpérance ou le droit au premier Bénéfice vacant. Ces ſortes de graces ne ſont plus reçûës en France. Monſieur du Perray nous donne occaſion de dire un mot en paſſant, ſur quelques autres expectatives dont l'uſage eſt fort ancien, quoi que dans les premiers temps de ſon inſtitution, il ne fut pas ſi fréquent. Ce ne furent d'abord de la part des Rois que de ſimples prieres adreſſées aux Evêques en faveur d'un Sujet capable de bien ſervir l'Egliſe ; de là vient qu'on nomme encore aujourd'hui le droit de l'expectative du ſerment de fidelité ou du joyeux avene-

ment à la Couronne *jus primarum precum.* Mais l'exercice constant & invariable de ce droit, l'a fait passer en coûtume comme un droit d'obligation. En 1599. quelques-uns ayant osé révoquer en doute un usage si ancien & si bien établi, le Roi Henri IV. fit expédier ses patentes pour le confirmer ; elles furent vérifiées au Conseil, sans restriction ni modification. C'est un privilege que l'Eglise accorde au Roi à son avenement à la Couronne, ou lorsqu'il reçoit le serment de fidelité des Evêques de pouvoir nommer à deux Canonicats de chaque Eglise Cathédrale. Quelques-uns prétendent excepter de l'expectative Royale du serment de fidelité, les prébendes dont la nomination appartient au Chapitre conjointement avec l'Evêque ; la raison qu'ils en apportent, c'est que cette expectative est une dette personnelle de l'Evêque, à laquelle le Chapitre ne doit pas contribuer. On doit mettre au nombre des expectatives les indults accordés au Chancelier de France, aux Maîtres des Requêtes, aux Présidents, aux Conseillers du Parlement de Paris, &c. le Con-

cile de Trente avoit aboli toutes sortes d'expectatives; mais comme il n'est point reçû en France, non seulement elles ont toûjours subsisté, mais même le Pape Clément IX. a augmenté privileges des indultaires: revenons à nostre Auteur.

Ce sçavant Avocat ne se tient pas tellement dans la sphere du Concordat, qu'il ne fasse des excursions au-delà de l'objet qu'il se propose; c'est un droit acquis par prescription à presque tous les Commentateurs, de s'approprier en quelque sorte le domaine de toutes les sciences, & de ne se prescrire aucunes limites. Les digressions & les hors-d'œuvres ne siéent point mal dans un Commentaire; elles en sont devenuës depuis long-temps la partie essentielle & principale. C'est un délassement pour certains lecteurs, qui s'ennuyent d'une marche trop uniforme & ne peuvent soutenir sans interruption la vûë d'un même objet. Monsieur du Perray veut bien pour l'interêt de ceux qui liront son ouvrage faire differentes remarques; par exemple il remet sous les yeux, le bel éloge que Saint Gregoire donne aux Rois

de France, lors qu'écrivant à Childebert il reconnoît que les Monarques de l'Empire François ſont autant élevez au deſſus des autres Rois, que ceux-cy le ſont au deſſus de leurs ſujets.

On ſera bien aiſe d'apprendre, que le troiſiéme ſiecle eſt l'Epoque, & le Pape Saint Denis l'Autheur de la diviſion ou de l'inſtitution des Paroiſſes; & que le Pape S. Marcel établit 25. titres en la ville de Rome l'année 304. de Jeſus-Chriſt. Monſieur du Perray s'accorde en cela avec le Pontifical du Pape Damaſe; cependant ſi on en croit les Autheurs Ecclésiaſtiques, entre autres Baronius, le Pape Denis ne fut que le reſtaurateur des Paroiſſes après la perſécution de Valérien, qui avoit ruiné les Egliſes & diſſipé les Paſteurs. Il eſt certain que dès le quatriéme ſiecle il y avoit des Prêtres ou Titulaires de Paroiſſes, ſoumis à l'Evêque du lieu, comme Sozomene le rapporte d'Arius L. 1. c. 15. de l'hiſtoire Eccl. *hunc enim morem eſſe Alexandriæ qui quidem etiam num manet ut ſub uno Epiſcopo qui omnibus præeſt; preſbyteri ſeparatim Eecleſias obtineant &*

cile de Trente avoit aboli tou
tes d'expectatives; mais comm
point reçû en France, non ſeu
elles ont toûjours ſubſiſté, m
me le Pape Clément IX. a au
privileges des indultaires : re
à noſtre Auteur.

Ce ſçavant Avocat ne ſe ti
tellement dans la ſphere du C
dat, qu'il ne faſſe des excurſions
là de l'objet qu'il ſe propoſe ;
droit acquis par preſcription
que tous les Commentateurs,
proprier en quelque ſorte le d

[redacted]

: France, lors qu'écrivant à Childe-
;rt il reconnoît que les Monarques
: l'Empire François sont autant éle-
z au dessus des autres Rois, que
ux-cy le sont au dessus de leurs su-
ts.

On sera bien aise d'apprendre, que
troisiéme siecle est l'Epoque, & le
ape Saint Denis l'Autheur de la di-
ision ou de l'institution des Paroisses;
: que le Pape S. Marcel établit 25. ti-
es en la ville de Rome l'année 304.
e Jesus-Christ. Monsieur du Perray
accorde en cela avec le Pontifical du
ape Damase ; cependant si on en
:oit les Autheurs Ecclésiastiques, en-
e autres Baronius, le Pape Denis ne
it que le restaurateur des Paroisses
près la persécution de Valérien, qui
voit ruiné les Eglises & dissipé les
asteurs. Il est certain que dès le qua-
iéme siecle il y avoit des Prêtres ou
itulaires de Paroisses, soumis à l'Evê-
ue du lieu, comme Sozomene le rap-
orte d'Arius L. 1. c. 15. de l'histoi-
: Eccl. *hunc enim morem esse Alexan-
riæ qui quidem etiam num manet ut sub
no Episcopo qui omnibus praeest; pres-
teri separatim Eeclesias obtineant &*

blic avec un catalogue exact des Livres & des manuscrits de sa Bibliotheque.

Après ce préambule, que nous abregeons, le Journaliste entre en matiere.

Antoine Magliabechi vint au monde le 28. Octobre de l'année 1633. son pere, dont les mœurs étoient irreprochables, s'appelloit Marc-Antoine; sa mere, fille de Jacques Baldoriotti, se nommoit Geneviéve. C'étoit une femme d'une beauté rare, & d'une si éminente vertu, que le Pere Leon, Carme dechaussé son Confesseur, assuroit que pendant toute sa vie, elle n'avoit jamais commis un seul peché veniel; d'une si sainte union, naquirent Antoine dont nous parlons, & un autre fils nommé Jean. Celui-ci qui fut membre de l'Académie des Ombrosi, devint celebre Jurisconsulte. L'Auteur Italien en releve le merite par un éloge aussi déplacé que flatté: après quoi il reprend le fil de sa narration.

Antonio n'avoit que sept ans, lorsque son pere mourut. Geneviéve qui avoit pris la tutelle de ses enfans, en-

'oya celui-ci pour étudier la Grammaire sous Jean Fabri, qui tenoit école publique à Florence. Mais dans la uite, ayant changé la destination l'Antonio, elle le mit chez les meilleurs Orfévres de la même Ville, après ui avoir fait apprendre, de Mathieu Rosselli, les principes du dessein. Antonio avoit alors seize ans, & ce fut n ce tems-là que se déclara sa passion pour les lettres. Le peu d'argent qu'il avoit, il l'employoit à acheter des Livres qu'il cachoit avec grand soin: & quand on ne l'observoit pas, il sacrifioit à la lecture une partie considerable de son sommeil. Une si noble ardeur étoit entretenuë par les conseils & par les exhortations d'un sçavant Prêtre nommé Tosi de Ribiena. Aussi, dès que la mort de Geneviéve laissa à Antonio la liberté de suivre ses inclinations, il se livra tout entier à son heureux génie.

Bientôt il se fit connoître au Bibliothecaire du Cardinal de Medicis, Michel Ermini. Aydé des lumieres d'un si excellent Maître, il se mit, pour se perfectionner dans la langue latine, à faire des traductions & des extraits

des meilleurs Auteurs. Il y réüssit en peu de tems : & ses progrés dans la Langue hebraïque ne furent pas moins rapides. Alors, le nom de Magliabechi fut celebre parmi les Sçavans: Lambecius dès l'année 1665. en fait une mention honorable en ses commentaires. On recouroit à lui comme à un oracle ; & sur quelque chose qu'on le consultât, il repondoit avec la même solidité & avec la même précision que s'il n'eût jamais étudié que la matiere presente ; citant les Auteurs qui en avoient traité , l'édition de

ne perdoit rien d'un tems precieux qu'il croyoit devoir à l'étude. La vie étant si courte, comme il le disoit souvent, & les bons livres en si grand nombre, il se tenoit renfermé chez lui & n'ouvroit sa maison que le soir aux Sçavans qui venoient en foule pour le voir & pour l'entendre. Il ne pensoit à quoi que ce soit au monde qu'à l'étude : & comme s'il n'avoit point eu de corps, il oublioit les besoins les plus indispensables auquels les hommes sont assujettis.

Le Grand-Duc Cosme III. n'étant encore que Prince de Toscane, avoit ordonné au Cavalier Marmi, l'un de ses favoris, de rassembler tous ses Livres dans le lieu de son Palais le plus commode & le plus proche de son apartement. Magliabechi que ce Prince avoit fait son Bibliothecaire eut alors occasion de donner de nouvelles preuves de sa profonde érudition, & de la connoissance parfaite qu'il avoit des Livres. Un emploi si honorable ne changea rien à ses mœurs ; il continua de vivre en Philosophe ; toûjours aussi negligé dans ses habits, que

roit attaché à ses
ce qu'épuisé de tra
au sommeil qui l'a
Peu courtisan, il
sion extrême pour t
che de la contrainte
qui le connoissoit b
de sa propre main, l
ordres à lui donner;
pensoit de venir lui
voir. Magliabechi
plus sensible à cette
Prince qu'à la pensio
été gratifié. Desinter
tions honorables qu
frit, il les refusa ave
tance qu'il avoit déja

près de lui d'autre titre que l'indigence. Humble, il croissoit en modestie, à mesure que s'augmentoit sa reputation. En vain, la Reyne de Prusse fit demander son portrait; on ne put obtenir de lui qu'il se laissât peindre: & Dandini, qui par l'ordre du Grand-Duc l'avoit peint à son insçû, voulant lui montrer son ouvrage, il refusa constamment de le voir. Ce fut ce même portrait que Cosme ne put se dispenser d'envoyer à la Reine de Prusse: il y joignit une médaille d'argent, où Magliabechi étoit represente tenant un Livre ouvert, avec cette legende: *Omnibus Omnia.*

Le Cavalier Marmi entre ici dans un détail scrupuleux de tous les honneurs que reçût pendant sa vie cet homme si admirable. Nous nous contenterons de dire que les Envoyez de France en Toscane étoient toûjours chargez de le voir, de la part du feu Roi; que differens Souverains, entr'autres Jean Sobieski Roi de Pologne luy écrivoient par estime pour son mérite, des lettres très obligeantes, & luy envoyoient même leurs portraits en médailles; que des Princes d'Alle-

.. .... trop prec
les retours secrets de
pour que ces distinct
la moindre atteinte
Rien ne prouve mie
il portoit cette vertu,
délicate avec laquell
amis ce qu'il y avoit
lui dans les Lettres
lui écrivoit de toute
dant à leur communi
droits qui regardoie
les belles lettres. A c
& genereux observa
les regles de l'amitié
jamais à ses amis dans
lors qu'il n'avoit pas
reux pour les préveni

ses conseils & de ses lumieres; de leur fournir toutes les copies & tous les manuscrits qu'il leur croyoit, ou qu'eux mêmes ils se croyoient necessaires. Il fut toûjours leur protecteur déclaré; & le Pere de Noris, depuis Cardinal & Bibliothécaire du Vatican, l'appelle nettement son *Mecénas*. C'est dans une de ses lettres où il avouë qu'il est plus redevable à Magliabechi de l'avoir distingué dans ses études, qu'au Souverain Pontife de l'avoir élevé au Cardinalat.

Tant de merite joint à des vertus si rares & si reconnuës devoit, ce semble, le mettre à couvert des traits de la calomnie. Cependant, on sema contre lui dans Florence des libelles capables de le perdre, si le Prince avoit été d'un caractere à y ajoûter foi. Alors Magliabechi content du témoignage de sa conscience ne songea pas même à repousser la calomnie : & tandis que ses amis s'employoient à faire connoître son innocence, il ne pensoit de son côté qu'à abandonner sa Patrie. Il en prit en effet la resolution, qu'il eût executée, si le Cavalier Marmi, à qui il en avoit fait l'ouver-

negociation du Cava
verité fut découverte
confonduë ne remp
de ses artifices, que l
tous les gens de bien.

Ainsi, le Grand-D
jours à son Bibliothe
bontez. Et les jours d'
estimoit beaucoup l
precieux ; à mesure
davantage de le perd
parer dans le vieux l
ment très-commode.
près bien des resistan
bechi abandonna sa
de *la Scala*. Aussi,
pas long-tems au vi
Grand Duc & le Pri

feilloient le contraire. Il n'en sortoit gueres que pour des raisons indispensables; & si l'on en croit un Livre posthume du fameux Baron de Leibnitz, il ne s'étoit jamais éloigné de Florence de plus d'un quart de lieuë.

Ici notre Auteur releve Monsieur de Leibnitz, & s'inscrit en faux contre ce fait, protestant que deux fois par ordre exprès du Prince Ferdinand, Magliabechi se rendit à la maison de plaisance de Pratolior ; & que pour voir un manuscrit, il estoit allé à *Prato*, ville à dix lieuës de Florence. Quoiqu'il en soit de cette importante question, au mois de Janvier 1714. Magliabechi étant sorti, contre le sentiment de ses amis pour aller, suivant sa coûtume, à la Bibliotheque du Palais, il fut saisi d'un tremblement violent par tout le corps; & une si grande foiblesse lui prit dans les jambes qu'il lui fut désormais impossible de sortir. Les Médecins employerent tout leur art pour fortifier ses jambes, & pour rétablir son estomach, qui ne faisoit presque plus ses fonctions. Déja le malade pouvoit se promener dans la chambre, & l'on com-

son neveu Lorenzo Cor
teur en Droit. Enfin, s
derniere heure approche
tre reconcilié plusieurs
Orsacci Dominicain, il
saint Viatique, & ensuite
Onction. Il les reçût l'a
avec de grands sentimen
& de pieté; & il rendit
l'esprit le 4. Juillet 1714.
teurs testamentaires lui fi
nerailles convenables. So
avoit été mis dans une ca
près, fut inhumé à saint
lictive, sa Paroisse. Le Ca
mi fit graver sur son cercu
taphe latine qui est assez l
que sa longueur nous em

les Sçavans dont il avoit fait les délices. Il étoit d'une petite ſtature; il avoit la tête panchée ſur l'épaule gauche, mais ſans difformité; le front peu élevé, les ſourcils hauts, les yeux gris & petits, la bouche & le nez grands. De ſa figure, venons à ſon regime de vie. Il ſe tenoit toûjours la tête bien couverte; prenoit en certains tems de la theriaque qu'il eſtimoit être un preſervatif excellent contre les mauvaiſes exhalaiſons de la terre. Il aimoit le vin ſpiritueux, mais il en bûvoit ſobrement, & jamais à la glace. Il ne ſe nourriſſoit que de viandes communes & groſſieres. Il prenoit du Tabac avec excès, peu maître de lui-même ſur ce point; quoi qu'il ſçût ſi bien ſe commander en toute autre choſe. Il uſoit dans ſa chambre d'un vaſe de terre plein de braiſe, pour toute cheminée; & ce vaſe, il ne rougiſſoit point de le porter à la main, comme nos pauvres vieilles femmes en France, lors qu'il étoit obligé de ſortir. Diſtrait au ſuprême degré, il ne s'apercevoit pas que le feu prenoit tantôt à ſon habit, tantôt à ſon manteau, tantôt à ſa table de paille, à

Sçavans & aux Le
mettre à profit po
commiſſion que le
dicis avoit donnée ,
ſon choix les man
bre Bibliotheque d
dicis. Auſſi, c'eſt à M
tinuë l'Auteur de ſa
publique des Lettre
tion de pluſieurs O
ſes ſoins n'auroien
vû le jour ; le Pu
vé des Poëſies latin
Seltimello, dit *le pa*
le Public ignoreroi
con du Sçavant Pere
ligieux Camaldule, d
une exacte relation

vent le jour à Monsieur Magliabechi, lequel les a tirez des ténèbres, à la gloire de leurs Auteurs, & pour l'utilité des Lecteurs qui en sont curieux.

Au reste, on sera ici étonné que le Cavalier Marmi ne parle point des Ouvrages mêmes de Magliabechi. Cet article n'étoit pas à supprimer, & l'étoit encore moins par un Admirateur & par un Panegyriste. Mais, la surprise cessera, lors qu'on sçaura que la matiere manquoit à cet éloge, & que Magliabechi n'a jamais rien écrit. C'est ainsi que l'on voit des Sçavans qui ne le sont que de memoire & de conversation; ou pour qui la composition d'un ouvrage seroit un écueil.

sentées au Roi par
Théatin. A Paris
ruë de la Harpe
443.

LA Maison des R
ne donne pas
gnes Prédicateurs a
Anciens, Auteur co
des moralitez en Po
Elle agréa de la mêm
la Traduction en Ve
Grecques, tirées de
Patriarche Photius
adressée en prose au P
Bulgarie. Cette versi
Bernard fut imprimée

le titre, *Vérités de la Religion*, sont heureusement annoncez dans ces vers du discours préliminaire :

Monstres ! qui devorez le sein qui vous enfante,
Vengeance, volupté, passion dominante,
Amour propre, interêt des faux devots l'écuëil,
Luxe, jeux, avarice, ambition, orgueïl,
Probité d'un mondain, suspecte & vaine excuse,
Sophismes captieux dont l'incredule abuse ;
C'est à vous que j'en veux, honte de l'univers,
La vôtre désormais vous attend dans mes vers.
Et vous enfants du ciel, vous que sa grace anime !
Humble douceur d'esprit, charité magnanime,
Patience invincible, aimable pieté,
Tendre amour de l'honneur & de la verité,
Soupirs d'un cœur Chrétien, exemples héroïques,

circonſpection, ſon *heur*
éducation, ſon *oiſiveté*
conſcience, &c.

Dans cette ſorte d'O
veut de l'entouſiaſme &
de l'ingenieux & du
délicateſſe & de la fo
rieux & de la clarté,
& de l'aiſance, de la ſui
dre. Il ne faut que lire c
conjecturer tout le meri
re, & l'importance & la
ces vertus de l'*Ode*.

On trouvera par tout
rieux, une doctrine util
la vertu, rendus par leur
marqué, des tours reſſe
ſtile ſ...

terminées, arreste tout à coup le Lecteur incertain, & le tient en admiration faute d'objet : peut-il s'en défendre, lors qu'il lit :

Qu'une ame noble & délicate,
Fait peu d'hôtes chez les mortels! «

Ou lorsqu'on s'écrie en parlant des Saints,

Dans quel jour mon œil les contemple
Coureux, jaloux de leur exemple
Suspendre nos vœux aux Autels.
» *Que j'aime à voir dans leur déroute;*
» *Nos vices sur la sainte voute*
» *Traçer nos combats immortels!*

Le nerf de l'Ode c'est l'Energie; Energie dans le tour.

Faut-il vous vanger? Pardonnez.

Energie dans l'expression.

L'instinct seul qui me sollicite,
M'est un desaveu du neant.

Energie dans la phrase.

Honteux de se reconnoître,
» *Il enfle, & grossit son être.*

Energie dans l'idée, & l'image.

Novembre 1722.

... ...ne l'intem

A la chute d'une
venir à propos, pour
de la fable, un trait
d'érudition:

En parlant d'un Joü

A voir la fureur d
Qui ne croiroit qu'a
Il tourne, Nouvel

En parlant d'un avare.

Eloigné de ce qu'il
Il ne tient qu'en dépô
Plus œconome qu'il n'
Vigilant dragon du t

Dans vos Loix ...

Mais de nos bords vient notre honte ;
» *Et pour nous la Seine eſt l'Oronte,*
» *Où nagent nos égarements.*

Ceux qui dans ces ouvrages d'eſprit & de la legere litterature employent en paſſant des penſées ingenieuſes d'Auteurs anciens, ont tort, & en font un conſiderable à leurs Lecteurs, lorſqu'ils ne citent pas en marge le texte original qu'ils ont voulu rendre en leur langage. Le Latin aide à trouver tout l'eſprit & le ſel du François : par exemple, ce vers ſur le joüeur :

Et perd tout, pour ne perdre plus,

n'eſt bien dans ſon jour, & ne montre ſon ſens veritable, qu'à côté de celui-ci d'Ovide, auquel il ſert de traduction.

Sic ne perdiderit, non ceſſat perdere luſos.

Sentiroit-on toute la force de cette penſée ;

Un vainqueur » qui deſire
» *Et n'a rien à deſirer.*

ſi on n'étoit averti que cela ſignifie ce que Seneque a dit ainſi :

... valeme homme c
me de guerre, autan
bonnes lettres, qu'a
Mars, étant un jour t
à la suitte de Loüis X
heureusement le pega
neur de presenter au
sion Poëtique de la chi
ment de S. Paul. L'op
de sentiments, & sera
goût; l'Editeur a bien
ici les deux freres, &
lés du laborieux Thea
à fait Chrétienne du v
lier. On voit avec édifica
que dans les unes, le Rel
se, autant dans l'autr
Religieux.

ARTICLE CXXI.

MEMOIRE SUR LES DERNIE-res tentatives que l'on a faites pour découvrir le mouvement annuel de la Terre.

C'Est par la Parallaxe horizontale, ou difference optique qui se trouve entre un astre vû du centre de la terre, ou d'un point quelconque de sa surface, que l'on connoit la distance des corps celestes, & leur grandeur. Deux lignes tirées, l'une du centre de la terre, l'autre d'un point de sa surface, au centre d'un astre qui est à l'horizon, forment un triangle rectangle, dont l'angle aigu qui est au centre de l'astre, est la Parallaxe. Si cet angle est connu, tout le triangle l'est aussi par les regles de la Trigonometrie, puisque l'on en connoit deux angles & un côté. Le côté connu, c'est le demi diamétre de la terre; les deux angles, celui de la Parallaxe, par la supposition, & l'angle droit formé par ce demi diamétre, & par la ligne ou rayon visuel conduit de la

lui qui part d'un poi
& qu'il n'y a plus de
ce qui arrive à l'égar
& même de Saturne
Comment donc me
dés fixes?

Monsieur Hughue
motheoros, ou Traitté
Planetes, supposant c
au Soleil, réduit par s
métre apparent du So
plus grand que celui c
trouve 27664. fois pl
nous paroit; d'où il c
rius est 27664. plus él
leil. Mais cette mesure
que sur la suppositio
l'égalité de *Sirius* & du

variations observées dans la hauteur de l'Etoile Polaire en differentes saisons de l'année. M. Flamsteed sçavant Anglois, avoit aussi observé une pareille variation dans la même étoile, & il la rapportoit au mouvement annuel de la terre autour du soleil. Rien ne feroit plus avantageux pour l'Astronomie que la verité de cette conclusion. Elle assureroit le mouvement de la terre, elle donneroit un sistême qui ne seroit plus une simple hypothese, & nous aurions dans la Parallaxe de l'orbe annuel de la terre, un moyen sûr pour mesurer la distance des fixes. Par malheur les plus interessez à de si utiles connoissances, convenans des observations, en nient les consequences.

Monsieur Cassini n'a pas laissé de tenter encore cette voye. Il a repris *Sirius*, l'a observé durant une année avec une exactitude & des précautions capables, ce semble, ou d'assurer le succès, ou d'en prouver l'impossibilité. Il a préferé cette étoile à la Polaire, non seulement parce qu'elle est la plus brillante de celles qui paroissent sur notre horizon, mais en-

lunette de six pieds
arrêtée fixement sur
cle de six pieds de ra
la Tour Occidentale
scellée dans le mur
années. Au foyer co
verres, on avoit pla
se croisoient au cent
tre eux des angles de
cette situation, *Siriu*
dien, parut d'abord
lunette, & le diamét
se trouvant à peu prè
seur du fil, on le juge
condes. La lunette der
tée jusqu'à la fin de M
rant tout le cours de
eut plusieurs variatio

jamais plus bas que son bord inferieur ; c'est à-dire, qu'il ne changea que de l'épaisseur du fil égal, comme nous l'avons dit au diamétre de l'étoile, qu'on estimoit de 5. ou 6. secondes. Il restoit à prouver que ces differentes hauteurs de *Sirius* étoient l'effet du mouvement de la terre autour du soleil. C'est ce que M. Cassini auroit voulu pouvoir faire : mais malgré la méthode géométrique qu'il employe & les raisonnemens astronomiques dont il tâche de l'appuyer, il est certain qu'on ne peut encore s'en assurer par cette voye. M. Cassini en convient lui-même : habile & éclairé comme il est, il s'en faut bien qu'il donne ces observations pour des preuves demonstratives du mouvement annuel de la terre. Une chose cependant, car il ne faut rien dissimuler, paroît bien favoriser ce mouvement. A la même hauteur sur l'horison, *Sirius* passa en hyver & en été par le fil de la lunette. Or les réfractions inégales en l'une & l'autre saison, & plus grandes ordinairement en hyver qu'en été, élévent d'autant plus un astre qu'elles sont plus grandes. *Sirius* étoit donc

... Par M. Nogue
, decine.

DE toutes les
tent de la natu
une, à mon avis
soit si vaste, si ferti
que celui de la Med
cin doit être bon Ph
noître la nature des
pour entendre la
animaux; Botaniste
connoître le nom, la
des remedes que ce
fournissent. Mais no
montrer que ces qu
encore très imparfait
les par rapport à la M

voudroit la posseder parfaitement. Il faudroit pour être bon Anatomiste, entendre bien la dissection, je veux dire, l'art de développer adroitement, avec le Scalpel, les parties déjà connuës, & de rechercher celles qu'on ne connoit point. Il devroit encore sçavoir le nom, la grandeur, la figure, la situation, la force, & l'usage de toutes les parties considerées, tant par rapport à elles-mêmes, que par rapport à la connexion ou relation qu'elles ont les unes avec les autres. Mais tout bien examiné, il n'y eût jamais un pareil Anatomiste, & nous ne devons pas nous flatter de le voir; puisque la dimension des vaisseaux capillaires, des fibres, & des particules, qui entrent dans la composition des fluides, est absolument incomprehensible; l'angle sous lequel il faudroit voir ces petits corps, étant si petit qu'il ne sçauroit devenir en aucune maniere sensible à notre vûë, pas même avec le secours des Microscopes : on n'en sçauroit par consequent déterminer la veritable figure. La situation de nos corpuscules n'est pas plus connuë, puisqu'elle varie dans

l'usage n'est point
celui des glandes
res, pineale, pitui
res tuberositez du
de la langue, &c. I
ties tant solides q
Scalpel, loin de d
plûtôt à nos yeux. I
tomistes prétendent
corps n'est autre cho
ble tissu de fibres, d
positions forment le
ties; cependant il n'
connu que la nature
de la fibre. La conn

[redacted]

té, la cauſe de la contraction, de la dilatation, de quelle maniere la nutrition, l'accroiſſement, & la diminution des ſolides ſe font. Nous connoîtrions auſſi s'il n'y a que les ſolides qui ſervent d'organe à la ſenſation, ou bien ſi ce ſont les fluides & les ſolides tout enſemble. On ſçauroit s'il faut admettre ou nier l'exiſtence des eſprits animaux? Si les fluides meuvent les ſolides, comme cauſe, ou ſi les ſolides ſont les premiers moteurs? Cette connoiſſance nous mêneroit infailliblement à celle de toutes les autres parties de notre corps.

Nous ignorons auſſi ſi les membranes des arteres, des veines, & des autres vaiſſeaux ſont également élaſtiques. Si les vaiſſeaux d'une même eſpece, par exemple, les arteres, n'ont pas plus de reſſort dans certains endroits que dans d'autres? Il ſeroit pourtant neceſſaire de le ſçavoir pour connoître quelle quantité de liqueur elles peuvent admettre, & avec quelle force elles lui reſiſtent en la pouſſant. Nous pourrions ajoûter pluſieurs autres raiſons propres à faire voir notre ignorance au ſujet des ſolides, mais

..ogiques, qui ne r
rien de certain. N
sont en mouvemen
vement peut varier
sang se meût peut-êt
les esprits animaux
nous leur vîtesse ? Est
plus vîte que les espr
vîtesse de la bile su
de la lymphe ? Peut
semence circule ou s
tement dans les vaiss
que dans les vaisseaux
sans doute. Il y a pour
parence que la differe
des liqueurs contribu
differentes secretions
notre corps. Imagin

rente vîtesse, qui varie selon les differentes proprietez des particules qui composent le fluide) A, dis-je, se trouvera plus près de la surface interne du canal, & en approchera de plus en plus, à mesure qu'il continuera de se mouvoir, que ne feront B, & C, & B, plus que C: qu'enfin si A. vient à perdre presque tout son mouvement dans l'endroit de la superficie interne, où le canal secretoire a son embouchure, il entrera dedans, & sera une particule du fluide separée.

Que connoissons-nous davantage touchant la nature des fluides, si ce n'est que ce sont des corps solides extrememement petits, dont la cohésion est très-petite, & dont par consequent les superficies ne se touchent qu'en très-peu de points ? ce qui nous fait conjecturer que leur figure approche de la sphérique. Voilà tout au plus ce que nous pouvons avancer de nos humeurs ou de nos fluides. Nous ignorons leur *gravité*, par consequent leur resistance à l'impulsion du cœur, supposé qu'il soit le premier moteur. Leur solidité nous sera toûjours inconnuë; par consequent nous n'aurons jamais

differentes combinai
de sçavoir dans quel
peuvent se rallentir,
& s'arrêter; supposé q
une connoissance exa
fluides. Sçavons-nou
leur fluidité differente
sé à se diviser? Qui est
nous démontrer en q
quelle occasion leur co
fluidité doit augmente
jusqu'à un certain degr

Ce n'est pas tout, il
souhaitter que quelq
donner une idée du mo
choc mutuel des solid
des; car nous sçaurions
de l'action du fluide s

cider de la viteſſe des differentes liqueurs, nous pouvons pourtant aſſurer qu'elle varie. Mais cela ne ſuffit pas, puiſque les particules d'une liqueur, toute ſeule, peuvent varier quant à leur mouvement. Je ſuppoſe, par exemple, que A, B, C, D, ſoient quatre particules fluides, pouſſées du cœur aux extremitez, & également éloignées de la force qui les pouſſe: je dis que ſi leur gravité, leur groſſeur, leur figure, & leur cohéſion ſont les mêmes, leur viteſſe ſera auſſi la même, pourvû qu'elles ſoient repouſſées avec la même force. Mais ſi ces quatre particules varient quant à une, ou pluſieurs de ces proprietez, ou bien quant à toutes enſemble, qui eſt celui qui pourra pour lors déterminer leurs differens degrez de viteſſe, leur impreſſion ou choc mutuel, & leur action contre les ſolides, & les differentes diſpoſitions qu'elles pourront acquerir dans la ſuite?

Le mouvement inteſtin du ſang, dont le plus ignorant des Anatomiſtes ou Medecins parle, me paroit tout-à-fait difficile à expoſer. Les uns fondez ſur ce principe, que les particu-

augmente & diminue
occasions. Les autre
qu'on n'est pas assuré
intestin des liqueurs;
res sont des vaisseaux
ques, & disposées en
circonvolutions; &
quent les particules du
tre cœur pousse, s'eff
de se mouvoir en ligne
heurter contre les par
des arteres, dont la re
rejaillir, vers l'axe du
dit qu'il se fait un ch
continuel entre une in
cules, qui sont reflechi
points de la surface in
seau; & c'est cette re

[redacted]

noiſſance ſera toûjours générale, & conviendra à un grand nombre de liqueurs très-differentes entr'elles ; ce qui nous fait voir qu'elle eſt inutile à a Medecine.

D'ailleurs, comme ce n'eſt pas aſſez qu'il y ait des fluides & des ſolides dans notre corps, il faut outre cela une certaine configuration & un certain arrangement de parties outre le mouvement, afin que les fonctions puiſſent s'executer ; je voudrois qu'on pût trouver un Anatomiſte ou Medecin capable de connoître & de démontrer cette configuration, cette ſtructure & cet arrangement. Par exemple, quand il eſt queſtion d'expliquer les differentes ſecretions, ils n'ont ordinairement d'autre raiſon à donner, ſi ce n'eſt qu'il y a une convenance entre certaines particules fluides & certains pores ou orifices des vaiſſeaux ſecretoires. C'eſt là la maniere d'expliquer toutes les differentes ſecretions de nos humeurs. Ne vaudroit-il pas mieux convenir de notre ignorance ? Car enfin qu'on leur demande de quelle maniere les eſprits animaux, la bile, le ſuc pancreati-

que, la salive, la semence, la lymphe, &c. se separent? C'est, dira-t'on, parce que la structure du cerveau est faite d'une certaine façon, celle du foye d'une certaine façon, ainsi des autres parties : toûjours la même reponse. Cependant combien ces organes ne doivent-ils pas differer, leurs usages étant si differens, de même que leur structure & leur situation quant à nos yeux?

Il est incontestable, que notre corps étant une machine, dont les fonctions dépendent non seulement de la structure de ses parties, mais aussi de leur relation reciproque, il faudroit l'examiner dans l'état où il se trouve lorsque les fonctions se font : c'est-à-dire, qu'il n'y a d'autre moyen pour acquerir la connoissance des organes, que celui de les examiner, lorsque nous sommes vivans, ce qui est pourtant impossible ; comme tout le monde sçait. Si un homme qui ignore les ressorts d'une montre à repetition, divisoit cette petite machine en un grand nombre de petites piéces, de sorte que tous les ressorts en fussent brisez, & qu'il ne fût plus possible de

les remettre dans leur état précédent, pourroit-il jamais comprendre, ni expliquer l'usage de toutes ces piéces, ni par conséquent les ressorts de cette machine, qui ne consiste que dans la figure & la situation de ses parties? Non sans doute. L'Anatomiste prend un corps privé de vie, dont les ressorts sont déja derangez & ruinez à moitié; il le coupe, le separe, le disseque, & le détruit en partie, avec quelque dexterité qu'il s'y prenne; en un mot, il acheve de déranger & de ruïner la machine; loin de la connoître, il la rend plus méconnoissable, quant à la configuration d'un grand nombre de parties, & quant à la situation & au rapport qu'elles ont les unes avec les autres; sur tout il détruit la relation des solides & des fluides.

Un grand nombre de personnes très-distinguées dans la Medecine, attribuent tout, au mouvement augmenté, diminué, ou dérangé de nos solides, & à leur équilibre, avec les fluides: ils expliquent par là, de quelle maniere les liqueurs en circulant trop lentement, ou avec trop de rapidité, ou en changeant de route, peuvent

fluides ; & que s'il le
que dérangement conſi
vient une maladie ? No
Il faudroit outre cela
ſions inſtruits de leur
de mouvement, juſqu'
augmente ou ſe ralenti
nes maladies, ce qui eſt
connoître. En parlant d
ils diſent qu'ils n'exiſte
au poids, mais ſeulem
port au mouvement : c
que la réaction eſt égal
comme les Phyſiciens le
Cette connoiſſance eſt
ſterile, ou plûtôt inutil
cine.

[redacted]

existence est purement arbitraire, & leur nature n'a pû jusqu'à présent parvenir à la connoissance des Physiciens.

Quelqu'un dira peut-être, que selon moi l'Anatomie n'est d'aucun usage dans la Medecine, & qu'il est donc inutile de perdre le tems à la recherche des nouvelles découvertes ? Je lui repons qu'il ne s'ensuit pas que l'Anatomie ne soit d'un grand secours. Je parle seulement des recherches curieuses, où beaucoup de gens s'employent inutilement durant toute leur vie ; ou si après avoir vieilli sous le travail, ils ont découvert quelque chose, cela se reduit à une bagatelle, qui ne nous donne aucune idée des causes immediates de la maladie. Nous devons, il est vrai, nous y appliquer autant que nos sens nous le permettent, persuadez que tout ce qui n'est pas fondé sur leur rapport n'est que chimere en fait d'Anatomie. Elle nous montre après la mort du sujet, le siége de la maladie ; s'il y a quelque viscere attaqué, sans nous expliquer si c'est la foiblesse du viscere ou sa mauvaise configuration, ou bien si c'est la mau-

... , nous pou
qu'une telle partie c
nous oppose-t'elle l
vres & leur cause ir
de la dyssenterie, de
convulsions, de l'ép
tite verole, de la pest
Je conclus donc qu
de connoître la cause
maladies, quelque con
ait de l'Anatomie, &
rons toûjours dans la
bilité, à moins qu'on n
découverte, qui nous
noissance entiere de v
Nous pouvons excepter
si nous expliquons les
noménes de quelques
...

notre corps, du moins celle de tous les visceres, ont été meilleurs Medecins que ceux d'aujourd'hui, dont l'occupation est la dissection. J'ose même dire que la plûpart de ces Messieurs sont pour l'ordinaire peu recherchez, & même assez malheureux dans la pratique. Ce n'est pas l'Anatomie, qui nous donne les signes diagnostics & prognostics, ni les indications, ni les remedes qui conviennent dans la guerison. Il est pourtant question de connoître & distinguer la maladie, de sçavoir appliquer à propos les remedes necessaires & confirmez par l'experience des grands Praticiens. Avoüons enfin, de bonne foi, que nous avons même grand tort de rejetter les qualitez des anciens pour leur ubstituer des termes vagues, qui 'expliquent rien. Nous ne faisons ue changer de langage, comme il t aisé de voir dans les livres de nos iseurs d'hypotheses. Il seroit à souitter que ces grands esprits s'appliassent à observer la nature, la suiv la curation de la maladie, la Meine feroit bien plus de progrès elle n'a fait depuis 60. ans ou en-n.

qu'en aucune de ces caus
changemens surprena
machine. On lui attr
des maladies épidemiq
regner dans differens te
ait expliqué jusqu'à pré
sition qu'il doit avoir
duire ; le nombre & la
hypotheses qu'on se forg
prouvent manifestement
J'en rapporterai quelqu
en a qui prétendent que
ve dans certains tems si
des, qu'en se communiq
corps, ils peuvent en
épaissir les humeurs & av

coagulation ou la dissolution de nos liqueurs. L'air peut encore, dit-on, se déranger quant à ses particules essentielles ou primitives ; sa gravité, sa densité, & sa rarefaction, varient selon les differentes saisons ; de même que son humidité, sa chaleur, & sa froidure ; d'où peuvent provenir un nombre presqu'infini de maladies, comme des fiévres, des peripneumonies, des pleuresies, des dissenteries, des asthmes peridiques, &c. Mais y a-t'il quelqu'un capable de connoître précisément les differens dégrès de toutes ces differentes alterations de l'air ? Peut-on pénétrer assez dans les constitutions de ce fluide, pour faire comprendre de qu'elle maniere la même constitution en apparence peut produire pourtant des maladies très-differentes ? Quand même nous pourrions nous flatter d'acquerir une connoissance exacte de tous ces divers phénomenes, elle nous seroit inutile, sans celle de la disposition, qui rend les corps de certaines personnes plus susceptibles d'une espece de maladie, que ceux des autres : connoissance pourtant, qui est encore plus difficile

de l'air : la peste est
cela prouve qu'il se
dans l'air, dont la
inconnuë. Les diff
tions, que la terre ne
notre nourriture, pa
constitutions, en conti
taine disposition, qu
noissons, du moins qu
qui cause souvent les

Les poissons sont en
quant à leur nature, p
& tous quant à leur n
D'où vient qu'il s'en tr
quent certaines parties
ent dess

paroxyſmes maniaques & l'hydrophobie, comme le venin d'un animal enragé, &c. Ces phénomenes ont reſté juſqu'à préſent inexpliquables, malgré la fécondité de l'imagination de pluſieurs Auteurs. Qu'on nous donne auſſi l'éclairciſſement de la maniere, dont une eſpece de poiſſon, que les Latins nomment *torpedo*, cauſe un tremblement quand on le touche. Bien plus, un Medecin Anglois m'a aſſuré que quand on pêche ce poiſſon à la ligne, il cauſe en s'attachant à l'hameçon le même effet, que par le contact immediat. On ne ſçauroit donner une explication à cet effet ſurprenant que par l'impulſion, ou par l'intromiſſion de quelque matiere extrêmement agile, ſubtile, & venimeuſe. Quoique la derniere maniere paroiſſe la plus probable, nous ignorons neanmoins la nature de ce venin, & en quoi conſiſte ſon action. Que dira-t'on du venin de la Tarantule qui produit des effets ſi merveilleux, ſelon le rapport de Boglin & de pluſieurs autres Auteurs dignes de foy?

Que dira t'on encore du tems que les poiſons demeurent cachez ſans

que d'un chien enr
les ſept ans des pa
ce qui dura jusqu'à
va 30. ans après la r
le eſt quelque-fois l
nifeſter. Le venin
renouvelle toutes le
dans le tems que l
mordu, & que les
commencent à être
il n'y a d'autre ſeco
celui de la Muſique
livrer. Il nous eſt
ces paroxyſmes &
comprendre, & puis
Les paſſions de l'

crainte, la colere, &c. ont tant d'influence sur notre santé, qu'il y a une infinité de maladies qui en dépendent souvent, sans que personne puisse comprendre, ni leur maniere d'operer, ni cette dépendance.

Nous dirons encore, que de même que nous ignorons la nature des corps qui détruisent le nôtre d'une maniere insensible & inconnuë, nous ignorons aussi, absolument parlant, celle de ceux qui le conservent en lui restaurant sa substance à mesure qu'il en perd, ou en évacuant les humeurs, ou bien en les alterant. Nous n'avons que deux manieres de les connoître, sçavoir, par les effets qu'ils produisent, & par l'analyse de leurs principes. L'observation de leurs effets nous dirige & sert à en regler ou interdire l'usage: l'analyse sembleroit devoir nous manifester de quelle façon ils operent; mais elle est bien éloignée de le faire, puisque l'Aconit & le Chou, dont les effets sont si opposez, donnent les mêmes principes quand on les soûmet à l'examen de la Chymie. Cela nous démontre en même tems que la Chymie semble nous avoir fourni tous les secours

la connoiſſance des c
ve plûtôt par l'actio
truit toutes choſes, e
combinaiſons.

Enfin, nous ajoûter
des évacuations cau
tranſport, le delire, &
ſans qu'on ait d'autre
pourquoi cela arrive,
litez, qui ſouvent
aucun fondement. La
évacuations critiques
cauſe encore des effet
dinaires, comme il
dans les livres que les

reflexions suivantes, on conviendra de la verité de ce que j'avance.

La Medecine est un art que la necessité a fait rechercher, que le hazard a fait trouver, & que la raison & l'experience ont enrichi & perfectionné. Nous concevons facilement qu'elle est redevable de son origine à la necessité, où la nature humaine se trouve par sa propre condition, d'être accablée de mille maux. N'est-il pas naturel de chercher tous les moyens pour nous délivrer de la douleur, ou du moins l'appaiser ? De là vient qu'il n'y a point de nation, pas même parmi les barbares, qui n'ait des Medecins, dont l'origine doit être aussi ancienne que celle du monde.

Le hazard a fourni aux Medecins les remedes, parce qu'il ne s'est trouvé personne pour les leur faire connoître. Il a fallu que les premiers s'en soient servi aveuglément, ou du moins les Empiriques en ont hazardé l'experience. Nous avons des faits arrivez de notre tems, qui confirment ce que j'avance. Le Mercure, ce Hercule de la Medecine pour les maladies chroniques, à qui doit-il son origine qu'au

en ont reglé la dose, &
en usage dans la pratique
précautions aussi grande
cessaire de prendre, lors
la vie du prochain. L'A
Vitriol, le Quinquina, l
remedes sans lesquels l
main seroit mille fois
reux qu'il n'est; & tant d
le nombre est si grand,
couverts que par le haza

La raison & l'experi
fectionné la Medecine
manieres. On s'est d'ab
à observer les maladies

duifoient les remedes ordonnez dans les differens tems de la maladie ; pour établir par ce moyen une methode rationelle de guerir les mêmes maux dans une autre occafion. On a joint à tout cela l'étude de l'Anatomie, qui en donnant la connoiffance des parties fenfibles de l'homme, a fourni de grandes lumieres à la Medecine, en découvrant le fiége & l'effet d'un grand nombre de maladies. A la verité elle ne nous en démontre pas la caufe immediate ; mais auffi il n'eft pas neceffaire que le Medecin en foit inftruit. Premierement, parce que felon toute apparence il arriveroit qu'il n'avoit pas d'autres remedes que ceux qu'on a prefentement. Secondement, il fuffit que la maladie ait certains charactères ou fignes pathognomoniques exterieurs ou fenfibles, par lefquels on la puiffe diftinguer de toutes les autres. Cela étant ainfi, nous nous comporterons toûjours prudement & avec raifon, en ordonnant dans certaines occafions les remedes confirmez par l'ufage dans des cas femblables. Un Medecin agit-il donc en aveugle, lorfque dans une mala-

...ne, ont obie
qu'une grande foi
petit, mol, inégal;
tite, difficile, acc
toux; la rougeur du
de la bouche; de la
vres, avec la fiévre,
la peripneumonie; &
maladie la saignée fa
cement à presque to
d'un bon succès, &
nuisible dans un par
de même des autres
remedes qu'on y pre
Il est tems de finir
que les jeunes Mede
souvent fort embarras
des Praticiens, qu'ils

[redacted]

des questions abstraites, chimeriques, & de nulle utilité à la Medecine. Parmi le peu de Praticiens que je puis avoir lûs, j'ai observé que les Modernes, lassez de repeter les mêmes histoires des maladies, qu'Hypocrate & un grand nombre de ses successeurs nous ont décrit, ont forgé des hypothéses dans leurs imaginations creuses; & selon leurs systêmes, ils ont pretendu trouver de nouvelles methodes de traitter les maladies; methodes d'autant plus dangereuses & fausses que leurs suppositions sont ridicules & contraires à la nature du corps humain. Les Chymistes trompez par les experiences du mélange des liqueurs ont imaginé des levains & des fermentations pour expliquer les maladies qu'ils ont crû devoir guerir avec des remedes capables de détruire ou dissiper ces levains & d'arrêter ces fermentations. En un mot, ils ont fait de notre corps un laboratoire chymique. Il s'en trouve qui aprés avoir réüssi dans la cure des maladies en ordonnant certains remedes, & dans certaines occasions ont donné leur methode, comme infaillible

les differentes occu|
res de vivre. Et si le
pas égard à toutes
seroit impossible d'
decin dogmatique.
fin qui après avoir c
heureux d'un même i
sieurs differentes ma
vent pour toute sort
semblant à ces Empir
mistes, qui preten
Medecine universelle.
core des Auteurs as
ordonnent une si g
de remedes, qu'il n'y
ne Medecin

ques-uns des meilleurs Auteurs, ensuite il faut choisir quelques praticiens des plus estimez, & en même-tems s'appliquer à suivre les hôpitaux, pour devenir un jour utile au public; non pas s'amuser & perdre son tems dans des questions & des disputes inutiles.

ARTICLE CXXIII.

ELEMENTS DE GEOMETRIE de Monseigneur le Duc de Bourgogne; nouvelle édition revûë, corrigée & augmentée d'un Traité des Logarithmes; Par Monsieur de Malézieu, avec l'Introduction à l'application de l'Algebre à la Geométrie. A Paris ruë S. Jacques, chez Etienne Ganeau, aux Armes de Dombes, & Gregoire Dupuis à la Couronne d'or, & Laurent Rondet au Compas. *In* 8° *pp.* 400. M. DCCXXII. *& inquarto.*

LA premiere édition de ce Livre parut en 1705, & fut annoncée dans nos Mémoires du mois de Septembre de la même année. Elle fut

l'univers par la f
génie, comme
l'exemple & l'amou
ge de toutes les vé
les Héros Chrétien
qui déroba tant de
plus doux loisir,
souvent favoriser c
reçut un nouvel écl
cet air sombre, sous
coutume de se mon
à profiter des leçons
se préparoit à donner
l'Empire François,
celle d'aimer son peu
dre heureux. Si dans
d'études de feu Mon
de Rou...

aux Sçavants dans un âge où le commun des hommes est tout au plus en état d'en recevoir, on discerna en même-tems l'habileté de l'illustre Maître qui conduisoit le Disciple & l'Ouvrage. Monsieur de Malézieu, alors le Mecéne & l'ornement des beaux Arts, choisi entre dix mille pour instruire l'heritier présomptif du premier Royaume de l'univers, dans les sciences les plus sublimes, éut le plaisir de voir naître sous sa direction & sous la plume de son Auguste Éleve, de nouveaux Éléments de Géométrie, qui beaucoup plus féconds, plus aisez & plus méthodiques que ceux d'Euclide, n'en ont ni le superflu, ni l'embarras : avec le secours d'un tel Maître si fort au dessus du vulgaire, sur tout par l'étenduë de ses connoissances; les talents que d'autres auroient ignorez ou négligez dans Monseigneur le Duc Bourgogne, furent poussez au plus haut point de perfection ; & les difficultez que sembloit apporter un naturel trop vif, devinrent entre ses mains, bien moins des obstacles que des ressources.

mes d'Arithmétique qui
dans la premiere édition,
dez dans celle-ci, d'une c
cile introduction, qui c
regles du calcul Algébri
qu'elles ont paru à la tête
Livre intitulé, *Applicatio*
bre à la Geométrie, dont
vable à feu Monsieur Gu
cadémie Royale des Sci
nalyse de ce Livre se tro
Mémoires du mois de Se
l'année 1705. ainsi un Co
à la faveur de tous ces pri
prendre son vol jusqu'au

[redacted]

être remis à son Auguste fils, heritier de son esprit & de ses vertus. On a laissé dans cette derniere édition l'Epitre dédicatoire à feu Monseigneur le Duc de Bourgogne : elle est de Monsieur l'Abbé Boissiere ; on y retrouve, comme partout ailleurs, la politesse & le bon goût de ce sçavant Ecclésiastique.

ARTICLE CXXIV.

REFLEXIONS SUR LES regles & sur l'usage de la Critique, où l'on examine l'Epoque de la Mort de Jesus-Christ ; quelques usages du Samedi Saint, & du tems Paschal ; les anciennes Liturgies, &c. Par le R. P. Honoré de Sainte Marie, Carme Déchaussé, Tome troisiéme. A Lyon, chez André Molin Imprimeur-Libraire ruë Bourg-Chanin, près l'enseigne de l'Arche d'Alliance 1720. *In* 4° *pp.* 490. *sans les tables, &c.*

CE troisiéme volume du R. Pere Honoré de Sainte Marie, comprend sept Dissertations. L'Auteur y

Eſprit ſur les Apôtre
Le but de la prem
eſt de fixer l'année r
& le jour où Jeſus-C
entrepriſe hardie qui
Baronius, a deſeſpe
biles Maîtres. Quelc
dant n'ont pas perd
ment : ils ont cru tire
nomiens, Eccleſiaſtiqu
des lumieres ſuffiſant
dre un parti : mais qu
peut connoître par la
nions : elle eſt ſi grand
linus, Mathematicien

[redacted]

l'élevant sous les ruïnes des autres. Pour y procéder avec ordre, il réduit toutes les forces de ses Adversaires aux deux sortes de moyens que leur ont fourni les principes de la Chronologie & de l'Astronomie : il montre le peu d'appui qu'ils y trouvent du côté de la Chronologie, par l'exhibition d'une table qui comprend les quarante-cinq années écoulées depuis la 746[e] jusqu'a la 790[e] de la fondation de Rome ; & depuis la 48[e] jusqu'à la 82[e] année Julienne inclusivement : deux termes hors lesquels l'Evangile ne permet pas de placer la Naissance & la Passion de Jesus-Christ ; cette Table renfermant aussi les années des Olympiades, celles des Jeux Actiaques & les noms des Consuls, on voit qu'elle ne laisse rien échaper de tout ce qui peut conduire à quelque apparence de demonstration ; mais ce n'en est véritablement que l'apparence. Les Chronologistes sont déconcertez dès le premier évenement historique où ils s'attachent ; c'est-à-dire, dès le point du dénombrement général ordonné par Auguste, & dont Saint Luc fait mention. Car

contraint de s'en ten
comme celui-ci mên
huit ans, qui peut s'
Luc l'ait en vûë, &
pas plûtôt de quel
mémoire soit perie
publics, ausquels Sai
tullien renvoyoient
nom de Cyrinus, c
eliste, commandoit
rie, ne nous instrui
Les uns, le font Gou
Province entre Satu
les autres, Lieutenan
& les autres, un d
Commissaires nom

[redacted]

d'Hérode en la 42^e^., la 43^e, la 44^e, la 45^e, la 46^e année Julienne, reculez-la même jusqu'à la 54^e; quelque sentiment que vous embrassiés, vous aurez pour vous, & vos Auteurs & vos raisons. La durée de l'Empire d'Auguste n'offre rien de plus unanime; on l'abrege & on la prolonge selon qu'on juge à propos d'en marquer le commencement; ou à l'assassinat de Jules Cesar, ou à la mort des deux Consuls Hirtius & Pansa, ou à la Journée d'Actium, ou à la mort d'Antoine Cléopatre.

L'élevation de Tibere a pareillement les différentes dattes qui broüillent tout dans le cours de son regne par la distinction de l'Empire Proconsulaire, & de l'Empire absolu.

Envain a-t'on joint aux calculs de la Chronologie, les supputations Astronomiques. L'Auteur qui nous fournit ces remarques, après avoir approfondi la Matiere, & étudié les Tables les plus aprouvées, conclut que cette methode n'est propre qu'à éblouïr. Une foule de Sçavans guidée par l'examen des nouvelles & des pleines Lunes du mois Paschal, tient

choses dans l'ordre
avoir, il conste toû
dre n'est point réel.
ressource aux Sçav
nus entre eux d'un
ment qu'ils ont don
Soleil, de la Lune &
minicales. Ils y gag
ajustant aux années
& des Empereurs &
sont marquées par
ment connu ; ils ont
mité dans l'histoire
rien réparé par rapo
fixation des faits ; ils
point du tems où ils

[redacted]

'est l'unique voye qui nous reste ; oye infaillible ; & dont il est surpre-ant que les Ecrivains des derniers iecles se soient écartez, pour lui pré-érer les faux brillans d'un nouveau ystême. Voici la propositiongénérale u'il avance & qu'il entreprend d'éta-lir sur les témoignages de l'antiquité.

Jesus-Christ est Mort l'an 29. de 'Ere vulgaire, les deux Géminus étans Consuls, le 74. Julien, le 4742. de la Periode Julienne, la 1re année de la 202e Olympiade & la 782e de la fon-lation de Rome, ayant pour lors envi-on 30. ans. Il est Mort le 25. Mars in Vendredi, 15. de la Lune de Nisan.

Les autoritez alleguées ici en grand nombre ne devant faire preuve, qu'au-tant qu'elles se soûtiennent contre les difficultez qu'on leur oppose, nous passons au plus vîte à ces dif-ficultez mêmes, comme au capital de la Dissertation. Il n'est que trop sensible, qu'on peut d'abord inquie-ter l'Auteur sur le terme imposant de *Tradition constante*. Lui-même recon-noît de la variation entre les Peres ; il reconnoît donc ne devoir pas leur attribuër généralement, ou presque généralement, ce qui n'est pas moins

gnages d'Herode,
Ignace, de St Ir
Chryſoſtôme, qu
n'être par conſeq
Il range ſous la
paroît prononcer
maniere expreſſe
forme une chaîne
de vingt-cinq Ecr
la IIIe, Euſebe de
autres qui ne s'él
dens que d'un an c
la derniere quatre
qui ont reculé la M
juſqu'a l'âge de 33
bien que le Moine
juſqu'à 40. ou 41.

plus avec eux de nombrer les suffrages ; ils les laissent à qui veut se parer de ces Illustres noms ; mais dépouillez de toute autorité, disent ces Critiques ; & cela pour deux raisons : l'une, que les Peres n'étant pas assez instruits des mouvemens du Soleil & de la Lune, ils n'ont pas examiné la question sur ses veritables principes ; l'autre, que faute de meilleurs moyens pour l'éclaircir, ils ont eu recours à des écrits supposez & particulierement aux faux Actes de Pilate, où ils ont puisé leur opinion. Ils y lisoient que Jesus-Christ étoit mort le huitiéme des Calendes d'Avril, surquoi ayant plus d'égard aux jours de la semaine qu'aux lunaisons, ils se persuadérent qu'il n'y avoit qu'à parcourir en retrogradant le cycle des Lettres Dominicales, & s'arrêter bonnement à l'année où le jour marqué seroit un Vendredi : de là, leur méprise.

Le R. P. Honoré de Sainte Marie fait beaucoup de grace à ceux qu'il refute, de repousser gravement & sçavamment d'aussi foibles attaques que celles-là. Il nous pardonnera ici & ailleurs, si nous nous contentons d'effleurer *quantité* de recherches cu-

fente d'elle-mêm
ré que parmi ces
qu'il produit, il n
les textes ne puiss
blis ou détournés
un autre sens que
tribué? Cet endroi
intéressant pour le
tême. Nous avons
qui sans se mettre e
tes ni des autres, o
subtiles, vont direct
même des passages,
litteralement, & apr
men, jugent au moi

[redacted]

ceux qui avoient écrit là-dessus n'étoient pas d'accord; *variè à multis scripta.* Quoique Tertullien s'exprime avec plus d'assûrance; (a) rien ne nous porte à l'en croire plûtôt sur la Mort que sur le Batême du Sauveur qu'il met à la 12^e^ année de l'Empire de Tibere, quoique l'Evangile le mette à la 15^e^; nous n'ignorons pas qu'on prétend justifier l'anachronisme, par la double époque de ce Prince; mais ce n'est pas là expliquer Tertullien, c'est deviner. (b) Origéne nous autorise clairement à étendre le tems que Jesus-Christ a prêché jusqu'à sa 32^e^ année. Jules Africain, comme on sçait, parle d'une maniere dans St Jerôme, & d'une autre dans Eusebe; (c) selon la citation du premier, il place la Mort de Jesus-Christ à la 15^e^ année de l'Empire de Tibere, & selon la citation du second (d) à la 16^e^. Que faut-il suivre? le Cycle Paschal de S. Hypolite marque uniquement qu'il s'étoit passé 200 ans depuis la premiere année de Jesus-Christ jusqu'à la pre-

(a) *Contra Jud.* l. 8. 1. *contra Marc.* c. 15. (b) *Princ.* l. 4. c. 1. (c) *In Dan.* c. 9. (d) *Dem. Ev.* l. 8.

... le dit dans
d'éloquence qui
res avec l'exacti
qu'on nous rapo
de Saint Prosper
ticulière, rejetté
l'édition de 171
sent que Jesus-Ch
15e année de l'Em
dum patent, &c. di
pour autentique p
Nous sommes
d'Auteur des Refle
cations toutes prêt
ces passages & les
gnification où il le

de Jesus-Christ, il entreprenne l'examen des deux Epoques qui devoient préceder à sçavoir, celle de la Naissance & celle du Baptême. Il en use ainsi, dans la pensée que toutes les deux doivent être déterminées sur l'année de la Mort; autre objet de controverse, qui démonte bien des calculs. Ce qu'il produit pour établir l'Empire Proconsulaire de Tibere, anterieur de deux ans à la mort d'Auguste, nous conduiroit loin. Nous avertissons seulement que tout roule là-dessus dans le systême qu'il embrasse sur la Mort du Sauveur; & que sans cela, les Saints Peres, de son propre aveu, au lieu de fournir une tradition suivie, ne nous fourniroient que des contradictions énormes. Tel est le compte que nous avions à rendre de sa premiere Dissertation.

Il passe dans la 11^{e}, à des matieres d'une érudition moins épineuse: ce sont quelques usages propres du Samedi Saint & du tems de Pâques, comme le Cierge Paschal, les *Agnus Dei*, la benediction des Fonts, le Baptême des Catechumenes, & la cérémonie appellée Παναγία.

aujourd'hui ce raisonnement pour invincible. La mort de Jesus-Christ est arrivée un Vendredi, comme l'Evanvangile le témoigne, & le 15. de la Lune du mois Paschal, autrement de Nisan, comme on l'a cru constamment dans l'Eglise. Or il est prouvé que dans l'espace des huit années dont l'on conteste, depuis la 29e de l'Ere Chrêtienne, jusqu'à la 36e, inclusivement, cela n'est tombé qu'en l'année 33e le 3e du mois d'Avril, selon le Calendrier Romain; il faut donc convenir que c'est là précisément le tems où Jesus-Christ a souffert.

Malgré ce qu'il y a de risque à lutter contre le torrent, le R. P. Honoré de Sainte Marie est bien éloigné de s'y laisser entraîner. N'eut-il pour abandonner l'opinion dominante, que la division de ses Partisans, c'en seroit assez; puisqu'ils ne sont pas même d'accord s'ils doivent compter le 15. de la Lune du mois Paschal, de sa conjonction avec le Soleil, ou de sa premiere Phâse; ce qui fait une différence d'un jour ou deux, & bouleverse tous les calculs. Ceux qu'on a dressez des années bissextiles ne ser-

vent qu'à le confirmer dans la résolution où il est de faire main-basse sur tous les systêmes Achronologiques & Astronomiques. Pour nous assûrer qu'en l'année 33^{e} de l'Ere commune, la pleine Lune du mois Paschal arriva un Vendredy 3. Avril, il a été nécessaire qu'avec 15. du Cycle de la Lune, cette même année ait eu 14. du Cycle du Soleil, & pour Lettre Dominicale D. sur quoi il n'y a point d'autre fixe qui fasse regle que le premier Bissexte qui a suivi la correction du Calendrier, faite par Jules Cesar. On trouvera cette combinaison dans la derniere justesse, en suposant avec le P. Petau, Calvisius, le P. Pagi &c. que le premier Bissexte est arrivé la premiere année Julienne, qui avoit 21. du Cycle du Soleil, & pour Lettres Dominicales C, D, mais où en sera-t'on, si l'on consulte le Cardinal Baronius, le P. le Cointe, Christmannus, &c. qui le placent à la 3^{e} année Julienne, & qui en conséquence rejettent la pleine Lune du mois Paschal au Samedy 9^{e} ou au Dimanche 10. Avril? Les calculs Bissextiles ont bien d'autres embarras qui naissent

fait ; *je n'en raconte*
che certainement, di
II. au Concile de C
Evêque d'Orleans l'a
le recit, écrit Rodo
riez-vous le nier ? de
reur Catacuzenne a
homerans. *Votre Pri*
a été plusieurs fois le
mentira. Guillaume
Guibert de Nogent,
s'en expliquent ave
mêmes...

Les *Agnus Dei* sont
ges de cire, de figure

[redacted]

tiroit des parcelles de cire du Cierge Paſchal, & qu'on les diſtribuoit aux Fideles pour leur ſervir de preſervatifs dans leurs maiſons, & dans leurs terres contre les vents, les orages, les animaux inviſibles & les malefices: mais le ſaint Evêque ne ſpecifie pas, ſi elles portoient l'empreinte d'un agneau.

C'eſt le baptême de Clovis qui donne occaſion à l'Auteur, de traiter du temps & du lieu où l'on adminiſtroit ce Sacrement, dans l'eſpace des ſix ou ſept premiers ſiecles qui ont ſuivi la paix de l'Egliſe. L'un & l'autre auparavant n'avoit rien de déterminé au moins par forme de loi. Depuis Conſtantin on érigea des Baptiſteres; & hors le cas de néceſſité, il fut reglé de prendre les ſeuls tems de Pâques & de Pentecôte pour la ſolemnité du Baptême. La vigueur avec laquelle S. Leon s'éleva contre quelques Evêques qui s'écartoient de cet uſage, & les défenſes expreſſes de pluſieurs Conciles, fait preſque juger que la diſcipline en ce point étoit inviolable. On ne l'obſerva pas cependant à l'égard de Clovis, & il eſt ſûr que ce Prince fut baptiſé

ne fit rien alors que
une pratique déja r
dans nos Eglises. C
baptiser à Noël, ajoi
Gaules en Angleterre
baptisa plus de dix m
même fête, l'an 597
D'autres exemple
la liberté alloit enco
que là, qu'en 496. S
que de Tournay, co
un simple jour de 1
Septembre au Trib
à une multitude de
Pour la ceremoni

toient quelques prieres en l'honneur de Jeſus Chriſt reſſuſcité & de la bienheureuſe Vierge. Cette ceremonie s'obſervoit également dans les Egliſes & dans les maiſons après le repas ; les Empereurs, ſurtout, la pratiquoient dans leur Palais, avec beaucoup d'appareil, & on la terminoit par une charitable & religieuſe familiarité en bûvant tous dans la même coupe. Codin Curopalate, Simeon de Theſſalonique, Junius, Meniſius, Godar Leon Allatius en parlent, mais un peu différemment les uns des autres.

Article CXXV.

REFLEXIONS SUR LA NOUvelle Carte de la Mer Caſpienne, envoyée par S. M. C. à l'Académie des Sciences de Paris.

EN jettant les yeux ſur cette Carte, on vérifie clairement ce qu'avoit dit le Pere Buffier dans un Avertiſſement de ſa Géographie ; *combien l'on trouve de contradictions parmi les Auteurs les plus célebres, touchant la ſituation, & les particularitez des*

pour suppléer à c
il est bon d'en m
traits.

Selon nos Carte
Caspienne est pres
de, ayant de tous
droits près, que n
environ 180. lieuë
lieu que, selon le
Mer Caspienne a b
lieuës dans sa plus
du Nord au Midi ;
des deux tiers plus l
conformément aux c
voici.

Sa largeur ...

dégré de latitude ; cette Mer à 85. lieuës de largeur, mais au 40^e dégré, par une échancrure occidentale où est marqué ici *Apcheron* ; & par une échancrure orientale, qui est vis-à-vis, cette Mer n'a que 35. lieuës de largeur ; ce qui n'est pas la cinquiéme partie de sa longueur. Il est vrai qu'à l'orient, & un peu au-dessous de cet endroit, elle fait un Golfe nommé ici de *Balchan*, de 37. lieuës de longueur vers l'Est, mais qui se recourbe au midi de la longueur de 23. lieuës, laissant une espece de terre d'environ 16. lieuës entre la mer, & ce bras recourbé.

A l'orient, encore vers le dégré 44, la Mer fait un autre Golfe par une gorge ou détroit large de 2 ou 3 lieuës. Ce Golfe nommé ici *Alexandre Ben*, s'étend du Sud-Est au Nord-Est, en longueur de 12 lieuës ; & en largeur d'occident en orient, d'environ 8 lieuës.

Au dégré 46. & demi, se trouve la ville d'*Astracan*, & l'ambouchure du *Volga*, comme dans nos Cartes nouvelles ; mais avec de grandes differences que voici : *Astracan* & l'em-

ſont coupées de c
canaux du Nord-E
de plus , à la hai
mais du côté orient
pienne, ſe trouve t
Sud-Eſt d'environ 2
bien autant de large
d'environ 14.

Enfin, dans nos C
la Mer ne s'étend p
le Nord au-delà d'
Volga; & dans la no
Mer s'étend de 25. lie
dans une largeur de
cident en Orient; c

de longueur de la Mer Caspienne : car depuis cette extremité jusqu'à la partie la plus meridionale, orientale, il se trouve au moins 12. dégrez du Sud au Nord, & environ 300. lieuës de longueur, qui est la même qu'on lui donne ordinairement ; mais avec le grand nombre de differences si importantes, que j'ai marquées.

Il est surprenant que les Cartes nouvelles passant communément pour les meilleures, comme étant faites avec plus de connoissances, soit des nouvelles observations Mathématiques, & des nouvelles Relations ; elles n'ayent servi qu'à nous donner un plan de la Mer Caspienne, si opposé à celui qui vient d'être fait sur les lieux mêmes, avec tant de soin, & par des personnes si expérimentées. Si les autres réformes de nos Cartes de Géographie n'étoient pas plus heureuses, elles mériteroient à peu près la même estime, que ces Relations de Voyages, où le Voyageur se croit en droit de dire ce qu'il lui plaît, parce qu'il vient de loin, tandis que les autres ont un droit mieux fondé de n'en rien croire.

1 , Samson don
cette Mer, bien pl
de largeur. 2°, il p
l'Oüest, en sorte q
ne s'étend bien au-
3° ; il avance cette
& y marque une esp
Il y a même, lieu d
les nouvelles correct
tes ne soient pas exact
encore plus importan
vale de Moskow à l
30 ou 40 ans, elles
500 lieuës ; ce que
vérifié ; & par les O
Satellites de Jupiter

d'autres rapportent que ces caravanes mettent bien plus de tems à aller & à revenir, & qu'il ne leur est permis de demeurer à la Chine que six semaines, pour leur commerce.

Quoiqu'il en soit, comme rien n'est plus important dans la Géographie des Contrées Orientales, qu'une connoissance exacte & sûre de la vraye situation & disposition de la Mer Caspienne, & comme rien d'ailleurs n'est si essentiel aux Sciences humaines que la Géographie en général; les Sçavans ne peuvent trop marquer leur reconnoissance au grand Monarque qui a enrichi le monde Littéraire d'une piece aussi curieuse & aussi utile que le veritable plan de la Mer Caspienne. Parmi tant de manieres d'immortaliser son auguste nom, & de relever la gloire de son Regne qu'il a mises en œuvre, ce ne sera pas une des moins essentielles, que le soin de contribuer à la perfection des Sciences de l'Europe, pour en donner davantage le goût, & l'usage à ses Sujets: au reste, nous apprenons que ce puissant Monarque fait construire un Port sur la Mer Caspienne même; au même

Perse , d'où
de partie du riv
pienne : c'eſt ce
d'eſperer qu'il em
moyens pour n
connoiſſances enc
qui ſont ſi néceſ
notre Géographie
moins defectueuſe p
ces Contrées.

ARTICLE

NOUVELLES

regardent l'Hiſtoire de Saxe & de Thuringe. Il en veut faire une ample Collection en pluſieurs volumes *in fol.*

Un Marchand Libraire de cette ville promet en même-tems un Ouvrage, *de Monaſteriis Saxomiæ & Thuringiæ.* Voilà deux grandes entrepriſes. Les Amateurs de l'Hiſtoire en attendent le ſuccès avec impatience.

Mr Maſcow Senateur & Bibliotecaire du Senat de cette Ville continuë de donner diverſes Diſſertations ſur des points d'Hiſtoire, ou de Droit public. Mais aucune n'a été reçûë avec tant d'applaudiſſement, que celle qu'il publia il y a quelque tems *de Auſpiciis veterum Romanorum.* Il y paroît de la lecture & du jugement. Elle meriteroit d'avoir place dans le Nouveau *Theſaurus Antiquitatum* de M. de Sallengre, ſi cet Ouvrage doit être pouſſé plus loin.

Weidman a fait imprimer un Livre en trois volumes, *in folio*, dont le titre eſt ſi ample qu'il ne laiſſe rien à deſirer. Le voici : *Caſimiri Oudini Commentarius de Scriptoribus Eccleſiæ*

ventam cum multi
quibus insigniorum
Opuscula atque ali
biliora accuratè & p
Tomis 3. cum Indicib
sumptibus Maur.
Sac. Reg. Pol. Maj
Bibliopola 1722. L'
mirateur de Mr l
grand mal à ceux
nombre des Arrien
palement ce qu'il p
depuis qu'il est sorti

Quand on aura so
minera, & l'on ren
au Public, & du bien
y aura trouvé.

[redacted]

blioient il y a huit ans, & furent beaucoup estimées, a composé aussi en Allemand *La Vie de Notre Seigneur.* Il y répond aux Objections des Athées, des Déistes & des Sceptiques. Vous voyez que ce n'est pas seulement en France que l'on travaille à détromper le peuple, que les impies tâchent de seduire par des objections tirées des faits.

Le même Mr Geiss, a dessein de donner une nouvelle édition de l'Ouvrage d'Arnobe contre les Gentils. Il promet d'en corriger le texte sur d'anciens manuscrits, & de l'expliquer dans des notes, tant de lui que des autres Sçavans, qui ont travaillé sur cet Auteur.

DE MAYENCE.

Les Ouvrages de Raymond Lulle sont encore sous la presse. C'est Mr Bucheli Bibliothecaire de Mr l'Electeur Palatin qui les a ramassez, & traduits avec beaucoup de peine, du Catalan qui étoit la Langue maternelle de l'Auteur, plus difficile que l'Espagnol. Depuis la mort de l'Elec-

... en soit c...
plaisir aux Compa...
rateurs de Raymo...
public qu'il doit se...
ter.

DE HOLLAND...

Mr Barmann t...
coup d'application...
tion d'Ovide, que...
devoir être un chef...
l'on a déja vû de lui...
du même Poëte *in* 1...
tageusement les espr...
elle ne tardera pas à...

ces empressemens? Voilà une question toute propre à rendre suspect d'heresie au Parnasse, du moins à un certain Parnasse, l'homme qui oseroit la faire. Peut-être se trouvera-t'il des gens qui croiront utile de l'éclaircir.... Revenons à Mr Burmann : son goût pour Ovide ne lui fait pas dédaigner les autres Poëtes. Nous aurons de lui presque au même-tems une édition de Valerius Flaccus, très-belle & très-correcte. On voit qu'il suffit à plus d'un travail ; ce qui est d'autant plus vrai, que c'est à lui encore que sont dûës les Préfaces que l'on employe dans la nouvelle continuation du Thesaurus Italicus de Grævius. Mr Burmann n'a pas envie qu'on puisse lui faire le même reproche qu'à Grævius, *que peu de chose l'occupoit*, ou *plûtôt l'amusoit* ; amusement scandaleux dans un Sçavant de profession.

DE LA HAYE.

On a dessein d'imprimer par souscription toutes les Œuvres de feu Mr Bayle, excepté son Dictionnaire nouvellement réimprimé, & ses lettres

... qui doiv
cueil. Quel bo
aussi propres à
toyens, d'hon
Chrétiens, qu'
plaire à des gens

DE

Voici le titre d'

CINQUIÈME
Pastorale de M
Languet, Evêq
Clergé de son Dio
Refutation.

[redacted]

Pastorale des Evêques de France, assemblez en 1714.

III. De l'Ecrit anonyme intitulé, *Réponse au premier Avertissement* de Monsieur l'Evêque de Soissons.

IV. De la Lettre au Pape, sous le nom de sept Evêques de France, dattée du 9. Juin 1721.

Et de quelques autres Ecrits ou Libelles publiez contre la Constitution & contre les Ecrits que Mr l'Evêque de Soissons a fait pour la défense de ladite Constitution *Unigenitus. In quarto.*

A Paris, chez la Veuve Raymond Maziere, ruë S. Jacques à la Providence. 1722.

D'houry a imprimé un Ouvrage de Mr Andry sur les Vers solitaires & autres de même espece, &c. c'est un *in quarto.*

Il a fait une seconde édition d'un Ouvrage du même Auteur, sur differens sujets de Medecine. Nous en parlerons au plûtôt.

La veuve Raymond Mazieres vend un *in quarto*, dont voici le titre : *Inst-*

Le R. P. Bou
nedictin, doit i
ption l'Histoire
Germain des Prez
le projet.

F

TABLE

Des Memoires pour l'Hiſtoire des Sciences & des beaux Arts. Mois Novembre 1722.

ART. CXVI. *Lettre du Pere de la Neuville J. à M.*** ſur le fleuve des Amazones, la pierre verte, &c.* p. 1867

ART. CXVII. *Traité de l'Harmonie réduite à ſes principes naturels, par Mr Rameau.* p. 1876

ART. CXVIII. *Obſervations ſur le Concordat fait entre Leon X. & François Premier, autoriſées par les Conciles, &c.* p. 1911

ART. CXIX. Elegio del Signor Magliabechi, &c. c'eſt-à-dire, *Eloge de Mr Magliabechi, Bibliothecaire du Grand Duc Coſme III.* p. 1929

ART. CXX. *Odes morales ſur pluſieurs veritez de la Religion, &c.* p. 1944

ART. CXXI. *Memoire ſur les dernieres tentatives que l'on a faites pour découvrir le mouvement annuel de la terre.* p. 1951

ART. CXXII. *Reflexions ſur l'invalidité des Hypotheſes dans la theorie de la Medecine, &c.* p. 1958

ART. CXXV. *Re*
Carte de la M
par S. M. C. à
ces de Paris.
ART. CXXVI. A
D'Allemagne, de
De Francfort sur le
De Mayence.
De Hollande, de L
De la Haye.
De Paris. Cinquie
de M. J. Joseph L
Soisson, &c.

Fin de la

[redacted]

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Decembre 1722.

[redacted]

MEMOIRES
POUR
'HISTOIRE

Des Sciences & des beaux Arts,

cueillis par l'Ordre de Son Altesse Serenissime Monseigneur Prince Souverain de Dombes.

Decembre 1722.

De l'Imprimerie de S. A. S.

A TREVOUX,

& se vendent à Lyon,

hez les FRERES BRUYSET Libraires, ruë Merciere, au Soleil.

M. DCCXXII.

Avec Approbation & Privilege.

——	170[illegible]
——	170[illegible]
——	170[illegible]
——	170[illegible]
——	170[illegible]
——	170[illegible]
——	171[illegible]
——	171[illegible]
——	1712
——	1713
——	1714
——	1715.
——	1716.
——	1717.
——	1718.
——	1719.
——	1720.
——	1721.

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
des Sciences & des beaux Arts.

Decembre 1722.

ARTICLE CXXVII.

REFLEXIONS SUR LES regles & sur l'usage de la Critique, où l'on examine l'Epoque de la Mort de Jesus-Christ, quelques usages du Samedi Saint, & du tems Paschal; les anciennes Liturgies, &c. Par le R. P. Honoré de Sainte Marie, Carme Déchaussé, Tome troisiéme. A Lyon, chez André Molin, Imprimeur-Libraire ruë Bourg-Chanin, près l'enseigne de l'Arche d'Alliance. 1720. *In* 4° *pp.* 490. *sans les Tables, &c.*

LA troisiéme dissertation renferme ces questions: *Quand a-t'on celebré la premiere Messe après l'institution de l'Eucharistie? De quelle liturgie se ser-*

... de lu
rend au moins tr
ment où il eſt, q
pas conſacré avai
Eſprit: la ſecon
queſtion nous occ
Rien de plus ſim
dans l'Egliſe naiſ
bration des divins
prend à la lettre l
goire le Grand (a).
tres ſe contenteret
ſon Dominicale a
ſus-Chriſt avoit
pain & ſur le vin;
pas, comme le re

longo verborum ambitu Missam decantabant. S. Gregoire n'entend apparemment que l'essentiel du Sacrifice, & les deux Peres Grecs comprennent tout le corps de l'action. S. Augustin a crû que dans ce passage de la premiere Epitre à Timothée : (*) *Je vous conjure que l'on fasse des supplications, des prieres, des demandes, des actions de graces, &c.* S. Paul avoit ramassé les quatre principales parties qui composoient la Liturgie primitive : cela n'est pas impossible ; mais on voudroit quelque chose de moins vague, & de moins conjectural. L'Auteur, toutes raisons pesées, ne voit rien de plus judicieux que de s'en tenir à la Liturgie qui porte le nom de S. Jacques, & à celle qu'on attribuë à S. Clement. Il convient que ces deux monumens peuvent venir d'une autre main, & que les changemens qu'on y a faits, les rendent méconnoissables : malgré cela, il ne sçauroit ne les pas croire autorisez par un usage constant, depuis les temps Apostoliques, jusques vers le IV^e^ siecle, & ne les pas regarder comme le double

* *C.* 2.

est vrai-semblable
& S. Clement les
digées par écrit
mort quelques fi
sous leur nom en
me ce qu'ils leur
quer. C'est aux L
l'on peut prendre
de la Liturgie de S
tail des prieres &
saintes, exposé par
seconde Apologie,
de Jerusalem dans
techese.

Le pourroit-on
Chresti...

[redacted]

plus ſeveres à eux mêmes, ſçavent condeſcendre & s'accommoder aux inclinations des foibles: * *Methodum recitandi quam breviſſimè poſſet, tradidit.* Mais il eut beau retrancher & diminuer; le peuple fidele, quelques années après, ſe trouva encore fatigué de la longueur du ſervice; de ſorte que S. Jean Chryſoſtome animé du même eſprit, ne ſe tint pas deshonoré, à ſon tour, de l'humble qualité d'Abreviateur. Il compoſa une troiſiéme Liturgie; & celle-ci, par ſa brieveté, quadra ſi bien avec les diſpoſitions des Grecs, qu'ils en ont fait leur Liturgie ordinaire. Il y a ſeulement dix jours dans l'année, où par un effort de ferveur ils laiſſent à la Liturgie de S. Baſile, ſon ancienne place. Ce ſont les Dimanches de Carême, excepté le jour des Rameaux; le Jeudy abſolu, les Vigiles de Pâques, de Noël & de l'Epiphanie, & la Fête du Saint. Il ſuffit de remarquer ſur les autres Liturgies d'Orient qu'elles ſont émanées des deux dernieres, & que les Rits y ſont les mêmes à quelque diverſité près. Abraham Echellenſis en avoit vû plus de

* *Proc. ibid.*

S. Gregoire de N
les jours ſolemne
S. Cyrille d'Ale
jours de jeûne,
Morts.

A l'égard des E
la tradition porte
même n'a été que
des Apôtres, pour
rement le ſervice L
cle de Conſtantino
Seville, & Walfric
moignent ſans bala
teur coulant doucei
cherche embaraſſan

en Angleterre, & principalement la *Messe Latine*, tirée manuscrite de la Bibliotheque du Comte Palatin du Rhin, & imprimée à Strasbourg en 1557. par les soins de Mathias Flaccus Illiricus. L'entreprise de ce Protestant n'eût pas le succès qu'il en avoit attendu pour son parti. Sa précipitation & ses préjugez lui avoient fait voir dans le manuscrit, des preuves manifestes de variation contre les Catholiques; mais quand l'imprimé parut, Catholiques & Lutheriens, tous reconnurent que la Prétenduë Reforme y estoit hautement condamnée. Le meilleur remede que l'Editeur pût apporter au ridicule qu'il s'étoit attiré, fut d'ensevelir ce qui restoit de l'édition, il le fit, & les exemplaires, par là, sont devenus tout-à-fait rares. Peu s'en est fallu neanmoins que la *Messe Latine* publiée par Illiricus, n'ait été depuis, une pomme de discorde parmi les Sçavans de l'Eglise Romaine. Les uns comme Wicelius & le Cardinal Bona, en ont attaqué le merite & l'antiquité; les autres l'ont mise au nombre de nos plus précieux monumens: ils ne la soûtiennent pas

ntifs leur manquent) i
rent pas de montrer qu
que source de tout ce q
pagne, les Gaules, & l
vinces d'Occident ont
plus recommandable en
ci de quelle maniere le
de Sainte Marie, partis
la *Messe Latine*, a conçû
gation. Il est certain,
ne connoissoit point en C
tre Liturgie jusqu'au cor
du v[e] siecle ou environ
se solemnelle ou Pontific
ment chargée, & dont l
manifestement les part
les caracteres dans la
Or il en est arrivé à peu

leurs plaintes ont enfin réduit les Superieures Ecclesiastiques à la necessité d'abreger. Le Pape Gelase entreprit ce travail pour l'Italie, excepté Milan & ses dépendances ; c'est la naissance de la Messe selon l'ordre Gelasien. S. Gregoire le Grand retoucha ce qu'avoit fait Gelase ; c'est d'où est venu l'Ordre Romain. Quelqu'un des successeurs de S. Ambroise, ou S. Ambroise lui-même, prit le soin d'une semblable révision, & il nous a laissé la Liturgie qu'on nomme Ambroisienne : on ne sçait pas certainement quel est l'Auteur de l'ancienne Messe Gallicane, ni si elle est la même que la Messe du Pape Gelase : opinion qui a pour elle, des garans d'un grand poids ; ou s'il la faut attribuer à Musée Prêtre de Marseille, & à Sidoine Apollinaire, Evêque de Clermont. S. Leandre, ou quelque autre Evêque qui l'avoit precedé, composa sur la *Messe Latine*, celle qu'on appella d'abord Gothique ; & après l'invasion des Maures, Mozarabique, du nom de Mozarabes, ou Mistarabes que prirent alors les Chrétiens. On s'en servit en Espagne jusqu'au Pon-

qu'elles avoient re
ou de S. Germain d
tems de la conver
c'eſt-à-dire, ſelon
rius, ſur la Liturg
parle peu de l'Afriq
connoiſſances qu'o
point au delà de S.
qui ſentent combie
ſoin de bonnes ra
agréer ces propoſitio
intelligentes, ſenten
c'eſt au livre même
recourir pour s'inſt
tenter pleinement.

La IVe Diſſertation

[redacted]

ſeconde, on examine le ſentiment de quelques Ecrivains ſur les anciennes verſions du texte ſaint.

C'eſt une pieuſe penſée; mais, à ce qui nous ſemble, purement arbitraire, de raporter à la triple inſcription de la Croix, le choix & l'uſage des trois langues conſacrées dans la Liturgie. L'Auteur en trouve la raiſon avec plus de vrai-ſemblance dans les conſequences qu'il y auroit à uſer d'une langue changeante & incertaine, telles que ſont toutes les Langues vulgaires. Il en a falu, dont l'uſage fixe & permanent aſſurât l'unité de la Foi & de la Religion; & c'eſt l'avantage de chacune des langues dépoſitaires des divins Offices, auſſi-bien que du texte des ſaintes Ecritures, d'où la Liturgie a été extraite. On ne ſçauroit diſconvenir qu'une portion conſiderable de la Primitive Egliſe, n'eut l'un & l'autre en une langue connuë & uſuelle; ce qui a même duré fort longtems; mais le peut-on dire de toutes les nations de la terre qui reçurent l'Evangile de Jeſus-Chriſt dans les premiers ſiecles? Pluſieurs Critiques & particulierement M. Simon, ne

...emblées. On y l
on les y expliqu
ſacrifice de la M
enſemble avec ch
doute, qu'une pa
l'inſtruction, par e
néceſſairement un
du peuple, mais
ner juſte, d'en éte
tout le reſte. L'A
quand il penſe au n
de verſions de l'Ec
l'Ordre Liturgiqu
Apôtres auroient d
ou preſider, ſelon
M. Simon. Il en co

[redacted]

particulier, inconnu dans les autres. Ne ſeroit-il demeuré ni ombre, ni veſtige de ces traductions qui devoient être très-multipliées? Pourquoi à la reſerve des verſions Hebraïques ou Syriaques, Grecques & Latines n'en avons-nous aucune de plus vieille date que le IV^e ſiecle? La matiere des Langues, tant cardinales que dérivées, eſt ainſi creuſée très-profondément, pour dévoloper la ſignification la plus naturelle de ces mots: *Langue communément entenduë du peuple; langue de chaque païs, langue vulgaire*, en quelque ſens qu'on les prenne, on ne ſauve point les inconveniens attachez à la multiplicité des traductions. Les autoritez des Peres qui ſemblent la ſuppoſer, obligent de diſcuter ſcrupuleuſement & les paſſages même, & celle des verſions anciennes qui approchent au moins le plus des trois premiers ſiecles.

Ulphilas à qui Socrate & d'autres Anciens attribuënt la verſion Gothique fleuriſſoit ſous Valens vers 365. cependant les Gots avoient des Evêques, dès le temps du Concile de Nicée; cela eſt clair par la ſouſcrip-

ser, qui paroit
ble sur la version
ne, la fait encor
paix de l'Eglise so
un terme bien re
qui avoit planté l
Lorsque S. Frume
de S. Athanase,
pie Septentrionale
bissinie, il y tro
ces fideles, disent
Theodoret, faisoi
maniere des Rom
en Grec; ce qu'on
sion Ethiopienne,
alors en usage. L

te Nation n'a eu l'Ecriture en sa langue, que plus d'un siecle après la mort de S. Gregoire, son Apôtre, & plus d'un siecle & demi après celle de Meruzane, qui avoit été Evêque en Armenie vers le milieu du 3^e^ siecle, suivant le témoignage d'Eusebe. Usserius & d'autres ont crû que S. Jean Chrysostome avoit aussi composé une version en Armenien, pendant son éxil à Cucuse; mais il y fut trop peu, & d'ailleurs trop accablé de fatigues & d'occupations, pour une entreprise si importante. Le Ministre Turretin s'est plaint amerement de l'opiniâtreté du P. Grether, qui ne vouloit pas convenir que S. Jerôme en eut fait une en langue des Dalmates. Le P. Grether n'avoit garde de prendre pour preuve un pur abus de deux paroles du Saint, dans la lettre 134. par cette expression, *Lingua mea hominibus, ceux qui parlent ma langue*, c'est manifestement la langue Latine qu'il designe. Il y a eu une traduction Punique des Pseaumes, dont S. Augustin fait mention: une, de la Bible entiere, en Anglois, attribuée au venerable Bede, & une pareille, en Escla-

... font plus fra
celui de Methodius au
Evêque ayant converti
à la Foi, il s'adressa par
pe Jean VIII. pour le pri
mettre à lui & aux nou
tiens qu'il gouvernoit
l'Office en langue Escla
refusé, ce qui l'obligea
porter lui même à Rome
l'écouta plus favorablen
accorda enfin sa demand
conditions. La teneur d
très-forte pour autoriser
la langue vulgaire dans
blic; mais qu'en resulte-t-
que les Esclavons avoien
dispense, & que par co

[redacted]

ingue. Pour les exemples que four-it la pratique des Monasteres de S. abas & de S. Theodore, ils n'o-ligent pas à en conclure, que par-ni les Religieux même qui étoient u Armeniens ou Besses, on celebrât utrement qu'en Syriaque, en Grec, k en Latin.

La cinquiéme Dissertation, traite les précieux restes de l'Humanité ainte du Sauveur, & des instrumens le sa Passion; le Sang, les Larmes, a Colomne, la Lance, & les Cloux: a sixiéme, des Reliques en general; k la derniere, de quelques monu-mens prophanes, où il est parlé de Jesus-Christ, comme du récit de Plu-:arque sur la mort du grand Pan: la ettre de Pilate à Tibere, & le fameux assage de Joseph.

Obligez que nous sommes de cou-per court, nous exhortons les person-nes qui se trouvent pénées par les soupçons des Critiques modernes, ou même par leurs propres doutes au sujet des Reliques, d'accorder au moins à l'Auteur quelques momens d'une lecture réflechie. Il expose nû-ment d'après Messieurs de Launoy,

clesiastiques :
mais cela fait,
le foible d'un l
argument nega
tendoit renverſ
& ſolides, & s
tout ce qu'il a
ſagacité pour éta
rigent la créance
cernement ſûr e
les fauſſes Reliq

[redacted]

Article CXXVIII.

DISSERTATIONS QUI PEUVENT servir de Prolégomenes de l'Ecriture Sainte, revuës, corrigées, considerablement augmentées, & mises dans un ordre methodique, par le R. P. Dom Augustin Calmet, Religieux Benedictin de la Congregation de S. Vanne, & de S. Hydulphe, Abbé de S. Leopold de Nancy. III. Volumes in 4°. *A Paris, chez* Emery pere & fils, *ruë S. Jacques, à S. Benoist:* Saugrain l'aîné, *Quay des Augustins, à la Fleur de Lys;* & Pierre Martin, *Quay des Augustins, à l'Ecu de France.*

UNe édition contrefaite des Dissertations répanduës dans le grand Ouvrage du Pere Calmet, a donné lieu à ce recuëil, dont l'Auteur lui-même a pris soin. Ne gagna-t'on par là que d'avoir les differentes pieces, qui le composent, regulierement placées dans leur ordre naturel, & réunies en un seul corps, ce seroit beaucoup. Mais avec ce qui en a déjà

les plus difficiles
du Texte Sacré.
Si le Pere Cal
tout de découver
choit qu'à satisfa
Sçavans, il recon
n'auroit pas à be
remplir les III. V
au public : mais i
qu'en bien petit n
qui n'auroient pas
reil ouvrage. Aut
beaucoup lû, & b
cette multitude de
me ; & autre chose
noissances justes

tions, ajoutées dans cette édition; en voici les titres.

1°, ſur la premiere langue & ſur la confuſion arrivée à Babel. 2°, ſur les Septante interpretes Grecs, qui ont traduit les Livres de l'Ancien Teſtament. 3°, ſur la Vulgate Latine. 4°, ſur la Nature de l'Ame, ſuivant les Hebreux. 5°, ſur les obſeſſions & poſſeſſions des Démons. 6°, ſur Henoch. 7°, ſur les Geans. 8°, ſur la Tour de Babel. 9°, ſur le ſalut de Salomon. 10°, ſur les tenebres arrivées à la mort de J.C. 11°, ſur la réſurrection des Saints Peres, arrivée à la mort du Sauveur. 12°, ſur le livre d'Henoch.

Sur la premiere langue.

Il y a long-temps que l'on cherche à connoître, s'il eſt une langue naturelle à l'homme: une langue qu'il parlât de lui-même, ſi l'éducation ne lui en faiſoit perdre les premieres notions, & ſi elle ne déterminoit ſon eſprit, & ſes organes ſur les impreſſions qu'il reçoit dans l'enfance. L'experience celebre de Pſammetichus, Roy d'Egypte, ne nous conduit là-deſſus

che, terme qui, en
du pain. Mais on
bien de la vrai-sem
est une pure ima
enfans dont la ga
deux bergers, ne
le bélement des br
cri des chevres qu'
qu'Herodote, qui
exprimé en sa lang
une terminaison G

Melabdin Echeb
ayant eu depuis,
que Psammetichus
à l'épreuve, demer

[redacted]

Loüise, Marie de Gonzague, voulut tenir sur les fonds, n'avoit rien d'humain dans la prononciation; & quoique sa langue parût sans défauts, il ne fut pas même possible dans la suite de lui rien faire articuler.

Il faut donc s'y prendre par une autre route, pour statuer sur la langue primitive, & sçavoir s'il se peut, quelle sorte de langue Dieu donna à nos premiers Peres par voye d'infusion. C'est la maniere des peuples Orientaux de prétendre presque tous, que la langue qu'ils parlent, est la langue d'Adam. Il y a même de nos Occidentaux, qui ont peine à leur ceder cet honneur, & Gorope Bekan Hollandois, fait hardiment concourir la langue Flamande avec la Caldéene, l'Hebraique, l'Ethiopienne, & les autres qui disputent de la primauté d'origine. S. Gregoire de Nysse ne faisoit pas grand fonds sur de pareilles recherches : on le croit le premier des Auteurs, qui ont soutenu que la premiere langue étoit perie; mais Theodoret peu de tems aprés lui, se déclara pour le Syriaque, ou le Caldéen, sa langue maternelle : ce qui n'empêche

endroits de l'Ecriture o
il est marqué, que N
avoit fait apprendre l
trois jeunes Hébreux
sa Cour ; l'autre où les
chias prient Rabsaces
déen pour n'être poi
Juifs répandus sur le
Jerusalem. Theodore
soit si peu à confondr
gues, qu'il en fait mê
& préfere hautemen
l'Hébreu.

C'est cependant pa
pour cette derniere
Pere Calmet lui attri

[redacted]

selon le Perė Besnier, donnent
'sement les mesmes caracteres à
ar.

: Pere Calmet réduit toute la
tion à deux Chefs: 1°, si la lan-
les enfans de Noé étoit la même
celle d'Adam; 2°, si celle d'Abra-
étoit la même que celle des en-
de Noé. Quoiqu'il juge assez
cile, qu'une même langue se soit
ervée sans alteration dans l'espa-
e 1656. ans, qui se sont écoulez
iis la création d'Adam jusqu'au
ge, il croit le pouvoir supposer.
: franchit pas avec moins de con-
:e, l'embarassante époque de la
usion des langues, fondé sur ce
cipe, qu'elle étoit une punition
orgueil & de la temerité des hom-
, à laquelle il est fort croyable
Sem, & les autres enfans de Dieu
rent point de part. L'Auteur des
quitez Babyloniennes, dont nous
nâmes l'extrait, il y a quelques
s, & que l'on peut ici consulter,
it bien éloigné d'en convenir. Le
: Calmet tire une preuve plus sen-
: de ce grand nombre de termes,
nres & naturels à la langue Hé-

& beaucoup plus prop
faire prendre une juste
voit encore que la man
les désigne, est toute a
qu'en faisant indifferem
l'un à l'autre ces nom
on trouveroit également
der, & autoriser de no
cations. Aussi le Pere C
pû cacher ses défiances. I
ne produit rien de démo
montrer que la langue
miers Peres subsiste auj
que cette langue soit l
l'Hébraïque, ou que N
fans en ayent parlé un
Caldéen. Il n'en demeu
dans le parti qui transm

[redacted]

Sur les Septante, & sur la Vulgate.

On a tant écrit depuis quelques années sur l'autorité de ces deux versions, qu'il ne convient gueres de nous arrêter, qu'à un petit choix de traits historiques, que le Pere Calmet en rapporte, & que les personnes les mieux instruites, peuvent n'avoir pas toûjours bien presens.

Lorsque la version des Septante, parut à Alexandrie, les Juifs habituez en Egypte, & ceux de Palestine, la reçurent dans des dispositions bien differentes. Elle fut si agréable aux premiers, selon le témoignage de Philon, qu'ils instituerent une fête annuelle, accompagnée de repas, & de divertissemens publiques, pour en celebrer la memoire; mais si l'on en croit Scaliger, ou plûtôt les Rabbins, qu'il a consultez, l'horreur que les autres conçûrent de cette entreprise, fut extrême. Ils la regarderent comme une prévarication formelle, aussi funeste à la nation, que le Schisme de Jeroboam, & que la fabrication des veaux d'or, & il y eut un jeûne établi en signe d'ex-

jamais bien ſçû à quoi s'
chant le tems, les Aute
même de cette impor
tion. La premiere ſourc
noiſſances, vient d'Ariſt
Juif, dit-on, quoiqu'il
pour Gentil, & même
de Ptolemée Philadelp
par ce Prince à Jeruſal
amena, comme il le rapp
xante & douze Vieillard
chargez de la verſion de
vres. Un Sçavant, neantr
té ſi Philon avoit parlé c
tée, ou ſi l'Hiſtoire de cel
qu'un Roman accommoc
Philon. De la maniere d

pas plus uniforme ; ce qui a fait conjecturer, qu'outre l'exemplaire que Joſeph & Euſebe ont copié, il y en avoit un ſecond très-different, que ceux qui s'écartent de ces deux Auteurs, ont ſuivi.

On conçoit aſſez qu'il n'en faut pas tant à nos critiques modernes, pour affoiblir de beaucoup dans leur eſprit l'autorité d'Ariſtée, & pour répandre de grands ſoupçons ſur l'expoſé d'un évenement, qui n'a qu'un tel ouvrage pour appui. La diverſité des textes, ou des citations détachées qu'on envoit de côtez & d'autres, ne fournit pas ſeule, les difficultez qui les arrête, quoi qu'elle en fourniſſe de conſiderables. Par exemple, lorſqu'ils liſent dans Ariſtée même, extrait par Euſebe, que le deſſein de la traduction eſt dû a Ptolemée Philadelphe ; & dans S. Irenée, que ce n'eſt pas à celui-ci, mais a ſon pere Ptolemée Soter, fils de Lagus, qu'il le faut attribuer : lorſque le même Euſebe repreſente les ſoixante & douze interpretes réunis en un ſeul lieu, conferans enſemble, & ſe communiquans reciproquement leurs lumieres ; au lieu que Saint Juſtin qui n'en

& que les aut
mention d'une l
n'avoit rien de
ces oppoſitions,
Juſtin, qui dit,
vers Herode, po
tes Ecritures.

Mais ce qui p
Critiques, c'eſt
qu'ils prétendent
avec quelques Ec
qu'il y a peu d'app
faux. Ce fut ſelon
Bibliotheque d'Al
ſous la direction

[redacted]

mée Epiphanes ſon ſucceſſeur. Or de ces deux Princes, le premier étoit fils, & l'autre petit fils de Ptolemée Philadelphe, qu'Ariſtée nous marque fort nettement en avoir conçu & executé le projet. D'ailleurs, le Ptolemée Philadelphe, dont il nous fait un portrait ſi avantageux, n'eſt preſque point reconnoiſſable dans celui que les Hiſtoriens Grecs nous en ont laiſſé : l'on demande, ſi ce caractere de probité & de religion, ce zele ardent & cette veneration profonde, pour la Loy de Dieu, qu'il lui attribuë, purent jamais être le partage d'un Prince débauché, le meurtrier de ſes freres, le mari de ſa propre ſœur, ſuperſtitieux ou impie, juſqu'à vouloir mettre au rang des Dieux cette même Berenice, ſa ſœur & ſon épouſe, quand il l'eut perdûë ? Le Contraſte ne paroit pas plus ſupportable à l'égard de Demetrius Phalereus, qu'Ariſtée nous dépeint pareillement avec des diſpoſitions qui auroient fait honneur à un Juif, & qu'il fait entrer ſi avant dans la faveur de Ptolemée, lui qui avoit caballé pour l'exclurre de la Royauté, qui fut pour cela, éloigné de ſa Cour.

percevoir aucur
& de cette élega
étoit particulie
mêle-t'on pas l
d'un si grand ho
Nous avons d
re Calmet, qui i
jections, & qui
toire d'Aristée es
dans la plûpart d
ne faisoit que s'a
rent des nouveau
ques-uns cependa
n'ont pas craint
défenseurs. Pour

[redacted]

années qu'il regna, conjointement avec lui, outre que ce systême concilie les textes d'Aristée, ou plûtôt des Auteurs ses copistes, qui varient entre les deux Ptolemées, il arriva par-là qu'il ne dit rien des heureuses dispositions de Philadelphe, que la jeunesse & la situation de ce Prince, ne puissent rendre assez croyable; & sur tout qu'il n'avance rien sur l'entremise, & sur la faveur de Demetrius, qu'il mette en contradiction avec les autres Historiens. Si l'on passe cet article, le reste des difficultez qu'on lui oppose, coûtera peu à résoudre; pourvû qu'on ne lui veüille point imputer ce que son livre, comme tant d'autres, a pû souffrir d'alterations par l'éloignement des tems; ou ce que les Juifs n'y ont pû ajoûter de commentaires, conformément à leurs traditions. Mais ce seroit trop nous éloigner du Pere Calmet, que de nous charger des délais d'une pareille apologie.

Quoique l'opinion commune attribuë aux septante, la traduction de tous les Livres de l'Ancien Testament, écris en Hébreu; l'ancienne Ecole Ju-

...marque que
les mêmes mo
C'est une quest
décidée entre le
tion a été faite s
le Samaritain,
doute vient de l
perçoit entre le
Texte des Septa
vres même de M
droits où ils sont
étendus; dans ce
ment plusieurs V
ne parle point: i
changemens & de
tions dans les au
ques & Moraux, &
tes; & jusqu'ici,

ajoutent à l'âge des premiers Patriarches, & à la durée du monde avant Jeſus-Chriſt, eſt aſſez connu : 4000. ans d'une part ; & de l'autre, 5856. ne ſont pas une addition caſuelle, & faite ſans deſſein. Mais que penſer de l'aveu des Juifs, qui comptent treize endroits changez exprès par les Septante ; & de la propoſition de Saint Jerôme, qui dit que ſouvent ils ont affecté de cacher des myſteres qu'ils ne jugeoient pas à propos de faire connoître aux Payens ? C'eſt particulierement dans ce qui concerne la naiſſance & les caracteres du Meſſie. Auſſi les anciens Perés n'avoient-ils point d'égard à la verſion des Septante pour la Prophetie de Daniel, & ſuivoient plus volontiers l'édition de Theodoſion.

Ce n'est guer
ne lettre qu'on
tions aussi nouv
sorties aux idées
celles, que j'ai
vous donner lie
car j'avoüe enco
été imprudent à
discours, & il se
te, de nous en
communes, qui n
decidées, & qui fo
recherches, & aux
agiter de nouvelle
peut-être aussi inc

mieres vûës, ou des pensées passageres que j'y propose.

C'est mon idée en effet, Monsieur, qu'il y a un milieu entre le *naturel*, & le *surnaturel*; & j'appelle *artificiel* tout ce que la nature sçait, déterminée par la volonté libre des hommes : par exemple, le repos constant d'une pierre sur la terre, est un évenement purement naturel; mais il n'en est pas de même de la chûte de cette pierre, après qu'on l'a élevée en l'air; cette élevation n'est point surnaturelle; elle n'est pas non plus purement naturelle; (je parle du naturel physique) elle ne l'est pas plus que la constitution d'une horloge; il est vrai que c'est la nature seule, qui precipite cette pierre, comme c'est elle seule qui fait tourner les roües; mais de soi, & sans la volonté libre des hommes, il n'y auroit point de pierre qui tombât, ny d'horloge qui tournât : vous me direz, Monsieur, qu'à tous momens, il se détache des pierres du haut des montagnes, que l'eau des rivieres tombe sans cesse, & que les hommes n'y sont pour rien; de pareilles objections sont fort propres à me faire sentir l'impru-

de la terre, il y a
d'évenemens bien
actions & les biz
jettent un grand
de la nature, &c.
demandez, si je
que les hommes fa
tems? &c. Je n'ai
hommes fassent t
avouë que je les
déterminer la nat
terminent à faire
ou à faire tourner
de sorte que je cr
jusqu'ici assez lo
nature, puisqu'ils
re trouvé les ho

[redacted]

nes n'influë beaucoup dans mil-
nemens assez considerables, que
traitons de *naturels*, parce qu'ils
it pas miraculeux; c'est-à-dire,
que nous ne connoissons pas le
milieu, que nous mettons néan-
s nous-mêmes entre le *naturel*
& le pur *surnaturel*: les champs
ivriroient-ils tous les ans, de blé,
ignes de raisins, les arbres de
sortes de fruits? & en général la
s'enrichiroit-elle de cette varie-
herchée, & toute artificielle de
es, d'herbes, de fleurs, de feüil-
e graines, de productions, si les
nes ne s'en mêloient speciale-
? Verroit-on toutes ces espéces
evaux, de chiens, de chats, d'oi-
, d'insectes, sans les caprices, du
s sans la liberté des hommes?
de broüillards, de vents, de
s, de grêles, de neiges, de ton-
s, d'inondations, de secheresses,
oids, de chaleurs, toutes acci-
lles, & uniquement introduites
la nature par la libre action des
nes, qui détournent une riviere
n lit naturel, qui dessechent un
is, ou qui en forment un nou-

entreprenants,
des choses, s
prendre, & pr
gemens.

Le canal seul
tout ses grands
leur voisinages,
des frimats inc
les païs d'alent
tiennent point
singularitez qu'
la nature ; peut-
chine de Marly,
de Versailles n'a
la serenité du clir
qu'à la longue,
lointains que se fc

[redacted]

révulsion que les saignées, & les ventouses causent dans les fluxions, & les caterres.

Supposons, comme il est assez vraisemblable, que les inondations du Nil sont causées par les pluyes abondantes, qui tombent en Ethiopie, pendant deux mois de l'année; supposons ensuite, ce qui est possible, que les Ethiopiens, par malice, par interêt, ou par philosophie, & pour faire une belle expérience, se mettent dans l'esprit de ramasser ces pluyes dans des réservoirs, ou de les détourner dans quelqu'autre païs: voilà dès-lors toute l'Egypte qui devient un desert sterile comme la Lybie sa voisine; que sçait-on même si elle n'est pas anéantie par là, supposé qu'elle ne doive son existence qu'au limon que les inondations y déposent? Que sçait-on si la nature, qui lui refuse maintenant les pluyes dont elle n'a que faire, n'en soulageroit pas son indigence? que sçait-on si la Lybie pour qui les inondations du Nil se font en pure perte, ne seroit pas à portée de profiter de ce nouveau systême de pluyes? Mais l'Ethiopie surchargée

ger de climat tout
travail seul des Ab
veaux vents qui en
dront peut-être, av
ter les nouvelles, ju
de l'Europe, de l'
Australes: le Roi
l'Isthme de Suès,
sans raison, de sul
en general tous l
eussent été fort alt
ment; tel y eut ga
du; ce sont là des
çons un peu plus
nature.

On regarde co
tout le systême d
la conservation, e

[redacted]

ſe multiplier; on remonte une horloge de tems en tems; de tems en tems il faut remonter noſtre machine; il faut même de tems en tems decraſſer l'une & l'autre: où eſt l'inſenſé qui ſe repoſe ſur la nature, du ſoin de ſemer le blé, d'en faire du pain, de lui porter les alimens tout mâchez dans la bouche, de remplir ſon eſtomach; en un mot, de ſa nourriture, & de ſa conſervation? Il eſt bien certain, au contraire, que nous ne ſommes nullement dans les voyes de la nature; que de ſoi, elle tend directement à notre deſtruction; que ce n'eſt que par accident, contre ſon intention, & en détruiſant les alimens, que nous prenons, qu'elle coopere avec nous, pour nous nourrir, & pour prolonger noſtre vie, & que notre mort eſt plus ſon ouvrage que notre naiſſance, puiſque ce n'eſt que ſur une détermination libre, étrangere, & accidentelle, qu'elle nous fait naître & vivre, au lieu qu'elle n'a beſoin que d'elle-même pour nous faire mourir.

Voilà donc déjà les hommes en poſſeſſion d'un grand nombre d'évenemens; le détail en eſt immenſe; &

..ies, qui laiun
miere ouvertui
une si vaste carr
plus vîte au foi
pas surcharger
ple lettre, je ra
des hommes sui
aux mélanges qu
l'équilibre que n
se dire, ou pen
que de cela seul
rieté des mixtes
mineraux; toute
res, broüillards,
neiges, grêles,
foudres: & peu

& la circulation de tout le globe ; mais c'en est trop, sans doute, pour une lettre ; contentons-nous donc d'en ébaucher les premieres idées.

1°. Nous mêlons tout, & nous disposons tout à se mêler de mille manieres differentes, & c'est par là que je pense, que nous déterminons la nature à la production de cette varieté de mixtes qui enrichit la terre : or pour trouver la preuve de tout cela, je ne vous renvoye point dans le laboratoire fumeux d'un Chimiste, déterminé à tout brouiller pour tout discerner ; l'art y est visible ; mais les observations les plus communes nous suffisent ; ce que tout le monde fait, ce que vous faites vous-même ; c'est ce qui doit nous servir ici de preuve ; que font tous les hommes, que faites-vous vous-même, depuis le matin jusqu'au soir, depuis le premier de Janvier jusqu'au dernier de Decembre, depuis l'instant de votre naissance jusqu'à celui de votre mort, & même après votre mort ? vous brisez, vous combinez, vous mêlez des corps, & vous les disposez à se mêler, & à se combiner encore ; un Cuisinier qui dispense

& dans l'air, une
plâtre son visage,
teur qui comme n
charge le papier c
Tailleur de pierre
éclats, de toute p
qui rend la surfac
ble, & penetrable
tombent du ciel,
de dessous terre; to
vaille, tout homm
homme qui digere
rend ce qu'il a pris
suë, tout homme q
homme qui vit, en
perse, combine, n
la terre, & déterm
former des mélang

[redacted]

de pluyes ſans évaporations : or vous ſeriez ſurpris ſi j'ajoûtois, point d'évaporations ſans hommes ; mais n'en riez pas ; la choſe n'eſt pas ſi peu vraiſemblable : mettez de l'eau en petite quantité dans un vaſe peu large, mais bien profond, l'évaporation en ſera fort lente, à quelque ſoleil, à quelque feu que vous l'expoſiez ; mettez au contraire beaucoup d'eau dans un vaſe fort large, & très-peu profond, à l'ombre même, elle ſera bientôt évaporée : notre principale occupation eſt de diſperſer, d'étendre ſur la terre l'eau qui eſt naturellement ramaſſée dans les rivieres : nous faiſons plus, car nous mêlons cette eau, de ſels, de ſoulfres, de parties de toutes ſortes de corps : or une eau mêlée de corps hétérogénes eſt cent fois plus *évaporable* qu'une eau bien pure ; témoin les marais, témoin le procedé des Chimiſtes, qui mêlent d'argiles, les ſels ; de poudre, de briques, les huiles ; en un mot, de corps hétérogénes, les corps qu'ils veulent diſtiler, & qui pourroient rendre les diſtilations infiniment plus faciles, s'ils choiſiſſoient les corps les plus hétérogénes

......, & qu
au soleil que c
d'elles-mêmes
au devant de
plus legeres qu
sont mêlées ; o
més, l'eau se tr
mêlée de mille
de mille pouffie
y charient sans c
vous, suffiroient
té des rivieres, f
s'en mêlassent, m
droient ils les pou
des champs labo
quentées, des che

peurs, & en exhalaisons : mais vous seriez bien plus surpris, Monsieur, si j'ajoûtois que le soleil n'éleveroit aucune vapeur d'une eau qui seroit parfaitement pure, & que toute son action se borneroit à la gonfler un peu, à la rarefier : car pourquoi éleveroit-il une partie plûtôt que l'autre ? Avouez-le, Monsieur, ce morceau là est d'une dure digestion ; je le sens : & celui-ci, qu'en pensez-vous ? Il y a des gens qui aiment le calcul ; on a calculé les pluyes qui tombent dans un païs ; on a calculé les transpirations que chaque homme exhale : qu'on calcule celles qu'exhalent tous les hommes, & qu'on les compare avec les pluyes, & l'on verra que les transpirations seules peuvent fournir aux pluyes : on peut calculer aussi l'eau que les hommes consument qu'ils dispersent ; on peut calculer les mélanges, & l'on verra si la nature a besoin de se mettre beaucoup en frais, pour avoir des pluyes.

J'ajoûterai encore quelques observations faciles : pourquoi, je vous prie, la fin de l'autonne, & le commencement de l'hyver sont-ils si

auxquels elle ac
taine regularité
nos démarches
mouvemens cor
re: d'abord tous
donnons à la ter
que celui-là; nou
lieu & au-dessus
qui s'y insinuënt
me necessairemen
sans effort pour
tout ce qu'il y a c
rissent tout ce qu'i
la terre: mais, de l
interruption d'équ
res ne sont dans le

ou d'écorcher sans cesse la terre, ou du moins certaines parties de la surface de la terre : outre cela les vents trouvans des terres devenuës friables par nos soins, les transportent çà & là; ce qui rompt évidemment l'équilibre naturel entre les colonnes de terre qui se trouvent par là affoiblies en un endroit, & appesanties en l'autre; ces interruptions sont moins sensibles, quoi qu'à la longue elles doivent le devenir; mais nos édifices, nos levées de terre, nos maisons, nos villes rompent deux fois l'équilibre; 1°. En ce qu'elles surchargent la colonne de terre, qui les supporte. 2°. En ce qu'elles déchargent les colonnes qui supportoient les materiaux qu'on en tire pour les bâtir, & les rebâtir sans cesse.

Or, de là resultent sans cesse des *abbaissemens*, & des *rehaussemens* alternatifs, en mille endroits de la terre, tant interieure qu'exterieure; ce qui suffit pour y former, ou y entretenir toutes les inégalitez qui en sont le principal méchanisme; c'est à dire, les cavernes interieures, & les montagnes exterieures, qui font l'organis-

... geant ce
nous forçons l
se reflechir du
férence, & puis,
que sorte, en d
sant la surface
presque par tou
à tout cela de tr
en montagnes,
taines, en vents
halaisons; & du
faisons tout cela
sans prévoyance
particuliers, san
uns avec les autre
veille s'il en résu
conflicts, des biz
re, des embrasen

des fontaines, des plantes, & des animaux dans des païs, où les hommes n'ont jamais penetré ; car outre que ce point d'hiſtoire eſt aſſez litigieux, il eſt clair que les reſultats des actions des hommes, doivent ſe faire ſentir en mille endroits où les hommes ne ſont point, temoin l'Egypte dont l'Ethiopie eſt bien loin ; & puis c'eſt Dieu qui a d'abord produit les plantes, qui ſe perpetuent depuis ce tems-là par des ſemences, mais qui ne ſe perpetuent qu'autant que les hommes en occaſionnent la perpetuité.

Car pour derniere raiſon, qui embraſſe toutes les autres, & d'un ſeul coup tranche toutes les difficultez, & épuiſe tout le détail, en preſentant le ſyſtême entier dans ſon point de vûë ſimple & naturel, on doit reconnoître dans la nature, un penchant méchanique, conſtant, & neceſſaire à ramaſſer toute la terre immédiatement autour du centre, enveloper de toute l'eau toute cette terre, & toute cette eau de tout l'air ſans autre diſtinction, ni varieté : qu'on brouille bien dans une phiole, de la terre, de l'eau, de l'air, on leur verra toûjours ce

natura, c'est la
la terre, dans la
tagne dans une
Canada, en Eu
mot, dans toute
les ſubſtances qu
be tendent cont
cerner, à ſe ſurr
peſanteur, & à
coup, la terre ſ
l'air; ſi on les pla
roit aſſigner auc
qui les déplaçât
une fois déplacé
non plus, qui p
reprendre, du m
arrangement, l'
naturel.

le commencement, pour enrichir
:erre de plantes, & d'animaux;
te premiere action étoit un mira-
ſans contredit; mais la perpetuité
:ette interruption, & la durée de
plantes, & de ces animaux, eſt-elle
miracle? Non, elle n'eſt pas non
s purement naturelle, puiſque la
ure n'eſt qu'un poids méchanique,
ıveugle, qui tire toûjours en em-
, & arrive tôt ou tard à ſon terme:
nous ne voyons pas qu'elle y ar-
: , ny qu'elle doive même y arri-
, quoique nous voyons qu'elle ſe
te ſans ceſſe d'y arriver; car ſans
ſe la terre s'affaiſſe au-deſſous de
.u, & l'eau coule au-deſſous de
r: & c'eſt là qu'il me ſemble qu'on
forcé de recourir à un ſyſtême ar-
:iel mitoyen entre la nature & le
:acle, & à une cauſe libre telle que
›mme; c'eſt-à-dire, à une cauſe
. ne ſoit point dominée, & invin-
lement déterminée par cette pente
ugle de la nature; qui puiſſe au
ıtraire la déterminer, la modifier,
par des mélanges faits, ou occa-
ınez, librement l'empêcher d'ar-
:r jamais à ſon terme; voilà donc
ore la liberté de l'homme démon-

à la tête les affai
l'homme neut pû le
que son action n'
conservation, qui l
plus qu'il ne la ca
casionne le mouve
ge, la chûte d'une
pre conservation,
me atteindre par s
coup moins par so
à la maniere dont
te à son insçû puis
plus souvent la du
des bizarreries qu'i
nature.

Après cela, les p
nes me paroissent a
des choses, lorsque

systême que je vous propose : car elle nous apprend que l'homme fait à l'image de Dieu, a été constitué sur la terre, comme son Lieutenant, pour presider à tout son méchanisme, & pour en tirer cette varieté de plantes & d'animaux dont elle est susceptible, malgré son infinie simplicité : car c'est là, ce me semble, le sens le plus naturel de ce passage *homo non erat qui operaretur terram.* Je sçai bien qu'on le borne au simple labourage des terres, mais, 1°. Ce n'est qu'après son peché, que l'homme a été condamné à ce travail humiliant & penible : or c'est l'homme innocent qui a été constitué sur la terre *ut operaretur terram.* 2°. Il est réel que les hommes font quelque chose de plus que de labourer, & qu'en effet ils influënt dans mille évenemens assez considerables.

Mais, dira-t'on, n'y a-t'il donc aucune difference entre l'homme innocent, & l'homme pecheur à cet égard ? Elle est bien grande ; l'homme innocent avoit des lumieres superieures, & conduisoit le méchanisme de la terre, encore plus de l'œil que de la main, il voyoit la suite, & l'enchaînement

ares, des greles ;
de saisons, mille
tard, la mort, & l
là encore ce que
systême, que le p
turel du pecheur,
ne contre nous,
lui prêtons, *pug*
contrà insensatos.

Mais ce ne so
questions dont ce
vers principes n
nouëment, & de
cises de la nature
que toute son act
simple pesanteur
communes de l'é
flater qu'on est

grand voile, qui obſcurcit la nature : du reſte, quelque étenduë que je donne ici au pouvoir des hommes ſur la nature, je ſoupçonne qu'on peut le porter encore plus loin, & verifier en effet par là, que tout eſt fait pour l'homme, je ne dis pas pour l'homme ſeul, mais pour l'homme, lequel eſt luy-même fait pour Dieu. Mais j'oublie preſque entierement que c'eſt ici une lettre, ne l'oubliez pas, Monſieur, je vous prie ; & ayez plus d'indulgence que je n'ai eu, peut-être de diſcretion, en traitant des queſtions qui demandent tant de preuves, & peut-être tant de volumes, dans une lettre, où l'on a à peine aſſez de terrain pour prouver qu'on eſt, Monſieur, Voſtre très-humble, &c.

herbe : pour le r
plus utile, il s'av
marques par écrit
heures, il en fit p
amis charmez d'
le presserent, sui
retoucher ses écri
Public. Il suivit a
re des Sçavans, &
façon, qu'en dix j
vrage en état de
Févre, qui nous a
chargea de l'éditi
Saumur *in* 4°. en
Menage vit paroîtr
mentaire, il se ser
ble émulation. Piq
me j'ai dit, qu'un

» antagoniſte, s'il ſe rencontroit dans » ſes penſées, ni d'avoir voulu le con- » tredire, s'il ne ſe trouvoit pas de ſon avis». M. Menage comptoit que le Public le croiroit ſur ſa parole. Le voilà donc, comme une abeille, oc- cupé à recueillir le ſuc des Poëtes de tous les ſiecles & de toutes les langues: il fait un prodigieux amas de paſſages. il travaille à la hâte, il imprime à me- ſure, ſoit pour ſatisfaire promptement l'avidité de ſes amis, ſoit de peur qu'il ne ſurvint encore quelque Autheur in- civil qui lui enlevât une ſeconde fois ſon Malherbe, » car il faut remarquer » que, long-tems auparavant, M. Me- » nage avoit été convié par M. Con- » rart, avec beaucoup d'empreſſement, » d'entreprendre cet ouvrage, & que » pour ceder aux importunitez d'un » ami, il avoit fait imprimer le tèx- » te de Malherbe, avec la premiere » feuille de ſes obſervations; mais » alors il arriva je ne ſçai quel malheur » dont M. Menage ne juge pas à pro- » pos de nous inſtruire, & l'édition » fut arrêtée par lui-même. Cependant » comme il étoit, dit-il, extréme- » ment *communicatif*, il ne fit point

„ dans les lettres
„ vardin, & cel
„ ques sur la Lan
ce fonds de doctr
siblement, & se
argent qu'on prê
autruy, sans mê
Cela devoit, san
sçavant, tel que
communicatif qu
pas d'être œcon
depuis son éditi
cès de M. Chev
sein & travailla
en ordre les T
il vouloit enric
M. Chevrea
content de ses

[redacted]

Malherbe eût voulu que deux des plus ſçavans hommes du ſiecles, ſe fuſſent diſputé la gloire de le revêtir des plus riches habits, quoi qu'il pût s'en paſſer aiſément pour plaire; toûjours le manuſcrit de M. Chevreau fut tenu fort ſecret juſqu'à ce qu'enfin M. de la Menardiere obtint ce dépôt pour quelque tems, en donnant parole de ne le communiquer à perſonne; car M. Chevreau moins *communicatif* que M. Menage, craignoit ces ſortes de communications, entre ſçavans, ſur tout avec M. Menage qui paſſoit pour prendre plus volontiers, encore qu'il ne communiquoit.

La Menardiere fut dépoſitaire infidelle, ſi l'on en croit M. Chevreau. A peine celui-ci eut-il vû paroître les obſervations de ſon rival qu'il écrivit à M. de Benſerade une lettre aſſez curieuſe. Il ſe plaint que M. Menage a eu communication de ſon manuſcrit, qu'il s'eſt paré d'une fauſſe modeſtie pour cacher ſon vol; que nonobſtant ſa proteſtation publique de n'avoir pas lû les remarques imprimées dont il ne s'agiſſoit pas, il avoit tiré du Commentaire écrit à la main, les mor-

» obſervations, .
» *pas de l'avoir vi*
» tant quelques-ı
» critiques à M.
» autres, je les a
» priſes. En effet,
» ſcience de M. M
» tems, continuë
» paſſer pour le
» livres, & qu'o
» larein, pour pe
Gilles Boileau qui
M. Menage dans ſc
me témoin. Au r
rend juſtice à ſon e
rudition, de lectu
des Langues; il n
s'empêcher de dir

enfans d'autrui ; qu'il n'en doit pas être quitte pour assurer que certaines idées generales tombent dans l'esprit de tous les hommes, sans qu'on ait droit de les traiter de plagiaires ; que malgré l'usage commun de dire qu'une personne ne sçait ni A ni B, on pourroit douter si M. Menage, en faisant cette Epigramme,

Cy dessous gist Monsieur l'Abbé,
Qui ne sçavoit ni A ni B,

n'a point eu en vûë celle de Joachim du Bellay,

Bonnet sçût la Langue Hebraïque,
Aussi bien que la Chaldaïque ;
Mais en Latin le bon Abbé
N'y entendoit ni A ni B.

En effet, dit-on, ce ne seroit pas la premiere fois que M. Menage auroit crû avoir fait une Epigramme déja faite par autruy.

Quoi qu'il en soit, on voit d'un côté dans M. Menage, beaucoup de crainte qu'on ne crût ses observations, prises en païs étranger ; & de

dit aux lecteurs, M
vous donne est peu
c'est mon bien; j'a
dit, je ne vous don
vois destiné, parce
me l'a pris & vous e
croire des deux? Il
Menage a été souve
tiere de larcin, & l
que M. Gilles Boilea
d'assez bonnes preuv
tions un peu fortes
On admire, dit-il, to
M. Menage; Grecs,
François, tous se re
lui; » en recompen
» grace de ne les p
» mainement: il pre

» truire les restes de quelque précieux
» édifice, il pille ouvertement les Pro-
» vinces toutes entieres.

Voilà certainement un caractere qui donneroit lieu à la suspicion, s'il étoit veritable. De plus, il est constant que M. Menage, dans sa préface sur Malherbe, affecte de prévenir les Lecteurs sur ce qu'il n'a rien volé. Quand on se sent la conscience nette, on n'a pas coutume d'en user ainsi. Ses observations même, sont semées de traits justificatifs sur cet article : il prouve entr'autres choses, qu'il est permis de se loüer poëtiquement, & d'imiter finement les pensées d'autruy, sans qu'on puisse être taxé de volerie, que ce fut toûjours le privilege des Poëtes, & que c'est une possession si bien établie, qu'on a le plus grand tort du monde de chicaner un pauvre Auteur, qui reclame ses droits : il s'apporte lui-même en exemple, & montre par ci, par-là, quoi que sobrement, les endroits d'autruy, ausquels il a *visé* dans ses poësies. Mais sans examiner ici comment & jusqu'où, l'imitation est permise, & employée par lui, il semble que cette maxime a lieu dans le

est au moins mall
La plûpart ne ro
poincts essentiels
propres loüanges
avare en prose n
l'autre, touchant
satyres qu'on a fa
voit qu'on fera c
A bien peser to
tions, il sembler
pourroit bien n'a
tort de se plaindr
côté l'accusation
roit pas juste de p
ves. Or M. Che
aucune au Public
comme une chose

[redacted]

Jacques, & il assure qu'il a sçû depuis, que le manuscrit avoit été prêté à M. Menage, qu'enfin M. Menage lui a pris ce qu'il avoit de plus beau & de meilleur sur Malherbe. Voilà qui est net & positif; mais aprés tout, l'accusateur n'oppose point à l'accusé d'autre témoin que sa conscience, & ce n'est pas assez pour convaincre un homme en bonne justice, quelque suspect qu'il puisse être d'ailleurs, de lui dire, vous êtes criminel, j'en appelle à vôtre conscience; encore n'oppose-t'il ce témoin que pour la lecture des remarques imprimées, dont il n'est pas question.

Sur cette exposition simple, il faut conclurre que l'affaire est délicate & embarrassante. Sans doute que la police litteraire n'y seroit pas peu empêchée, s'il y avoit un tribunal reglé pour prononcer sur semblables galanteries. A l'égard du fait present, chacun en jugera selon ses idées & son caractere; les malins d'une façon, & les indulgens d'une autre. Malheureusement les interessez ne sont plus pour plaider leur cause. Laissons donc le procès indécis, puisqu'aussi bien les

raiſons qui lui ſ
faiſant parler ſes
clarez ; tout cel
ſur le préjugé q
fonde capacité.
ſon fonds, pour
tions de l'accuſa
homme pour bu
lui auroit confié
que M. Chevre
humeur d'Ecriv
qui n'étoit pas
trouvé, en effet
tez de reflexions
lement à l'eſprit
l'égard de M. Gil
cauſtiqne pour ê

ſoit lui-même. » Je le dis, comme je » le penſe, (ainſi s'exprime-t'il dans » ſa préface,) je n'ay pas une opinion » fort avantageuſe de mes obſerva- » tions. Ce ne ſont que petites queſ- » tions de Grammaire, & de Gram- » maire Françoiſe; & non ſeulement » il n'attendoit aucune loüange de ce » côté-là, mais il s'attendoit bien, » ajoute-t'il, que le Journal des Sçã- » vans, en feroit des railleries; raille- » ries dont il ſe faiſoit honneur par » avance, & qu'il préferoit à tous les » éloges dont il aſſure que les Sçavans » l'ont comblé». Tel étoit ſon ſentiment, dicté, ſans doute, par une modeſtie rare dans un Commentateur.

Les petites queſtions de Grammaire ſont auſſi le fonds des remarques de M. Chevreau. Veritablement l'un & l'autre en a fait d'aſſez fines, & de très-propres à épurer le langage François. Si on ſeparoit l'inutile du bon, les trois tomes de plus de 400. pages, chacun ſe réduiroient peut-être à un volume raiſonnable. Quant à la maniere de commenter, l'un & l'autre Auteur également riche en beaux paſſages, a fait parade de toutes les ri-

des plus Sçavans C
ne veulent rien per
tions: Peut-être qu'
rudition & plus de
les Commentaires
moins ennuyans. J
l'égard de cette édit
que le crainte de rie
flé non seulement de
Menage avoit ajoûté
de édition, mais de
avoit crû devoir retra
miere ; tant on estim
morceaux des illustres

ARTICLE CXXXI.

HISTOIRE DE L'ACADEMIE Royale des Sciences, avec les Memoire de Mathematique & de Phisique, pour l'année 1719. A Paris, de l'Imprimerie Royale.

PHISIQUE GÉNÉRALE.

O*Bservations Météorologiques, faites à l'Observatoire Royal, pendant l'année 1719, par Mr de la Hire l'aîné.* Cette année a été fort seche, & n'a pas laissé d'être abondante, parce que les pluyes y sont venuës fort à propos, il n'y en a point eu de superfluës, mais les necessaires n'ont pas manqué. La chaleur a été plus grande à proportion que le froid : Monsieur de la Hire voyant cette chaleur se soûtenir plusieurs jours de suite dans le même degré, conjecture, que l'air comme l'eau, n'est susceptible que d'un certain degré de chaleur: car l'eau qui a bouilli, un certain tems, ne devient pas plus chaude en continuant de bouillir.

il s'éleva un cri d'
grande ville. Heu
raldi fut aussi spec
C'étoit une colon
vingt degrez sur
elle étoit presque
étenduë de 25. à 3
ge, mais assez bri
la lumiere de la L
tant fort nette, &
jour : le Phenome
d'Avril à neuf heu
raldi en observa u
semblable ; mais
durée, & toûjour
On a vû de parei
Fevrier à Vicene &

près de la terre en Eté qu'en Hyver, & que la difference en fut d'un million de lieuës, on ne balanceroit pas apparement à attribuer à cette difference, celle des Saisons de châque année; & il faudroit être bien philosophe pour en chercher d'autre cause : le peuple s'en tient fort à celle-là, sans gueres s'embarasser, si elle est fausse; en hiver, le Soleil se presente, comme dans un lointain fort reculé, au lieu qu'en Eté, on le voit presque sur sa tête : il est vrai cependant que ce lointain, & ce voisinage ne sont qu'apparents, & que réellement le Soleil est plus près de la terre, en hyver, qu'en Eté, d'un million de lieuës.

Forcez par conséquent de laisser l'éloignement & le voisinage réels, les Philosophes ont compris, que le voisinage, & l'éloignement apparents du Soleil, étoient encore plus efficaces que les réels; pour produire la verité que nous éprouvons dans les saisons, ils ont compris aussi que la différence de longueur, qui se trouve entre les jours d'hyver, & les jours d'Été, influoit beaucoup dans cette varieté : ce sont là les idées générales qu'on a

particuliers qui f
momens : il falloi
lise, & de discussi
ces idées, pour le
exactes, & même
finité d'autres idée
pent.

Or c'est ce qu'o
dans le Memoire d
d'abord la cause gén
ment apparent, ou
Soleil en hiver, il la
faisant voir que les r
blis. 1°, parce que la
comme un fluide, plu
sente obliquement à
fluide, moins il y a
rayons qui tombent s

trajet à faire dans l'athmosphere, pour arriver jusqu'à la terre : or ce trajet les affoiblit à cause des parties d'air & des atômes qu'ils trouvent sur leur route.

Monsieur de Mairan remarque cependant, que sa seconde cause n'est vraye qu'en général, & d'une maniere speculative, & qu'en effet la terre étant pleine d'inegalité, elle presente ses parties à la force du choc des rayons, dans une situation aussi perpendiculaire, en hyver qu'en Été. Il y a une raison secrette, mais aussi naturelle que subtile, qui suppléé à celle-là ; elle ne se presente pas d'abord, mais la verité en saisit l'esprit, dès qu'on l'envisage ; il est vrai qu'en hyver, le Soleil éclaire aussi directement qu'en Été, les surfaces des hauteurs, des cailloux, du gravier, qui sont tournez vers lui ; mais comme sa lumiere, est toûjours fort oblique, par raport au total de la surface d'un Païs, d'une Province, d'un Royaume, en un mot, des lieux, où c'est l'hyver, à tout prendre, il éclaire moins de surfaces, ou une moindre surface, en hyver, qu'en Été : une hauteur,

Mr de Mairan, & la compar
fort juste ; en hiver, ou m
les soirs & les matins, lors q
leil est proche de l'horison,
toute la terre semée de lum
d'ombre ; & à mesure que
est plus vertical, on voit le
diminuer, de sorte que selo
expression du Sçavant Acad
on peut dire qu'en hyver, l
couverte de charbons de
dispersez ; mais qu'en Eté,
qu'un brasier de charbons
près.

C'est avec beaucoup de
blance, que Monsieur de Ma
jette le sistême de Mr Rohau
crû que la cause du froid de

Rohaut, & Mr de Mairan ne le dissimule pas; un corps jetté fort obliquement sur l'eau, en est reflechi, & la lumiere même ne penetre plus un corps, après un certain angle d'incidence; il semble donc qu'avant que d'arriver à cet angle, le nombre des rayons reflechis, devroit augmenter: mais Mr de Mairan prétend que la refraction manque tout à coup, & se change en reflexion, & la chose paroit évidente; car il y a un sophisme dans l'objection, & ce n'est point du tout sur le nombre des rayons, que doit tomber le soin d'amener la reflexion par nuances; tous les rayons ont ici la même incidence, & l'un ne doit point être reflechi avant l'autre, c'est comme une poignée de gravier qu'on jetteroit dans l'eau, & dont tous les grains y tomberoient avec la même inclinaison; car tous seroient, ou totalement reflechis & rejettez, ou rompus & admis; mais la refraction bien analysée, n'est qu'une reflexion, & par là, le merveilleux de l'objection s'évanoüit.

Le sistême de Mr Rohaut, paroit donc faux, à le prendre en rigueur,

tel qu'il l'énonce ; mais peut-être en sauveroit-on une partie, en remarquant que les rayons sont moins condensez ou resserrez par la refraction, à mesure qu'ils s'éloignent de la perpendiculaire. Ne pourroit-on pas aussi sauver une partie du sistême de Riccioli, que Mr de Mairan refute fort solidement, tel qu'il est énoncé par cet Astronome : ce n'est pas précisément en passant, ou repassant dans l'air, que les rayons l'échauffent, c'est sur tout par la réverberation de la chaleur qu'ils communiquent à la terre : plus les rayons donnent perpendiculairement sur la terre, plus grande est l'épaisseur de la surface, qu'ils en échauffent ; car non seulement la chaleur de l'Été est plus *intense*, que celle de l'hyver ; mais elle est en quelque sorte plus profonde, mieux enracinée, & par là, plus propre à échauffer l'air, qui en reçoit la reverberation ; c'est dommage que les bornes d'un extrait ne nous permettent pas de suivre, Mr de Mairan dans toutes ses Analyses, ni dans tout le détail des causes de la chaleur, qui proviennent de la longueur des jours ; ce qu'il dit des

degrez de chaleur, & de froid, qui s'ajoutans d'un jour à l'autre, forment une acceleration, qui est à son plus haut point, quarante jours après le jour, où l'on croiroit que doit se faire sentir le plus grand chaud, & le plus grand froid, c'est-à-dire, après le Solstice & l'Équinoxe : tout cela soûtenu d'un calcul fort judicieux, & tout propre à donner à ces matieres un air de précision, & de veritez exactes, forme une theorie fort ample, & fort curieuse, d'un point auquel les Philosophes avoient à peine jusqu'ici daigné donner un coup d'œil, & qu'ils s'étoient vainement flattez d'épuiser en deux mots, faute, sans doute, de sentir comme le Sçavant Academicien, les profondeurs de la nature, qui dans les moindres objets, presente à un esprit, à qui la surface des choses n'impose point, les plus vastes sujets de contemplation.

Une circonstance remarquable dans les découvertes de Mr de Mairan, c'est celle d'un principe de chaleur constante, propre à la terre. Selon les observations les plus exactes, la chaleur de l'Été, est communément à

aussi sauver
Riccioli , q
fort solidem
par cet Astro
cisément en p
l'air, que les r
sur tout par
chaleur qu'ils
re : plus les ra
diculairement
de est l'épaisse
en échauffent ;
chaleur de l'Ét
celle de l'hyver
que sorte plus p
cinée, & par là, p
l'air, qui en reç
c'est dommage q

ez de chaleur, & de froid, qui
stans d'un jour à l'autre, forment
acceleration, qui est à son plus
point, quarante jours après le
, où l'on croiroit que doit se fai-
ntir le plus grand chaud, & le
grand froid, c'est-à-dire, après
lstice & l'Équinoxe : tout cela
nu d'un calcul fort judicieux, &
propre à donner à ces matieres
r de précision, & de veritez exac-
forme une theorie fort ample,
rt curieuse, d'un point auquel
hilosophes avoient à peine jus-
i daigné donner un coup d'œil,
l'ils s'étoient vainement flattez
iser en deux mots, faute, sans
e, de sentir comme le Sçavant
emicien, les profondeurs de la
e, qui dans les moindres objets,
nte à un esprit, à qui la surface
hoses n'impose point, les plus
s sujets de contemplation.
e circonstance remarquable dans
écouvertes de Mr de Mairan,
celle d'un principe de chaleur
ante, propre à la terre. Selon les
vations les plus exactes, la cha-
de l'Été, est communément à

ainsi que ce c
pris à tâche d'ép
Nature, ou de n
toûjours nouvea
vertes non mo
l'Histoire de la
ble.

Diverses observa
n

1°. Mr de Rai
bouche d'un pist
dre, à la lumie
d'une balle forcé
ayant mis le feu
let, entrant par la
a chassé la balle a

[redacted]

ſte poûſſe avec violence, eſt fort comprimé dans le fuſil : qu'on bourre legerement un fuſil chargé de poudre, ſeulement afin que la poudre ne tombe pas, qu'on mette enſuite une nouvelle bourre un peu plus forte, à quelque diſtance de la premiere, en ſorte que l'entre-deux ſoit plein d'air, & l'on verra de combien cet air augmentera le bruit & la force du coup, juſqu'à faire crever quelques fois le fuſil ; il y a beaucoup d'art & de profit à ſçavoir mêler l'air avec la poudre : c'eſt pour cela qu'on la graine ; c'eſt pour cela qu'on chambre une fuſée, dans ſa conſtitution naturelle, le ſalpêtre paroit mêlé d'air, le ſoufre & le charbon n'en manquent pas : l'air eſt le grand reſſort du méchaniſme de la nature, dans la terre & ſur la terre.

2°. La nuit du 14. au 15. d'Avril 1718. pendant un orage affreux, la foudre tomba en Bretaigne ſur 24. Égliſes, & préciſément ſur des Égliſes, où l'on ſonnoit pour l'écarter ; les Égliſes où l'on ne ſonnoit pas, furent épargnées : à Cahors en Quercy, & en bien d'autres endroits, on ſçait

dans la Mer Atl
de sable, qui d
du soir, jusqu'
heure après-mid
che du lieu où l'
est l'Isle Royale
lieuës.

» 4°. L'Acade
» Lettres, Scie
» deaux, a envc
» Regent, qui a
» part à l'Acade
» semens trouve
» demi lieuë du
» une pointe de
» d'un côteau,
» lon, une gra
» mens, ou de f

plus grand nombre ſont des dents, »
quelques-unes ſont peut-être de »
bœuf ou de cheval; mais la plûpart »
trop grandes, ou trop groſſes pour »
en être, ſans compter la difference »
de figure; il y a des os de cuiſſes ou »
de jambes, & même un fragment »
de bois de cerf, ou d'élan, le tout »
envelopé de terre commune & en- »
fermé entre deux lits de roche : il »
faut neceſſairement concevoir, &c. »

Ainſi parle l'Hiſtoire de l'Academie, où l'on trouve enſuite les ſiſtêmes les plus ingenieux qu'on puiſſe former ſur cette matiere : il faut cependant toute l'authorité d'une ſi celebre & ſi ſçavante Academie, pour faire regarder comme indubitable, que les oſſemens en queſtion ſont de veritables oſſemens d'animaux, ſans quoi on ſeroit fort porté à croire que ces oſſemens ſont auſſi mineraux, & d'auſſi pures pierres que les dents, les jambes, les cuiſſes, les crânes même qu'on trouve abondamment dans la celebre grotte de Palerme, d'où les Charlatans en tirent tous les jours pour faire accroire que ce ſont des dents, ou d'autres oſſemens de Geans:

Car ; 1°, la pl
ſont ici des dents,
2°, la plûpart ſor
trop groſſes pour
d'un cheval, & l'
termine à aucun
la grotte Palerme
taille convient à c
cheval ; mais la
proportion de tou
nus. 3°, *ſans com*
figure ; c'eſt là u
marquable, parm
il y en a qui reſſe
à des dents d'anin
dit-on, des oſſeme
d'oſſemens : cela ve
la figure n'en répo

tion présumée à une pierre réelle, & puis quand ce ne seroit pas des pierres, on trouve des mineraux de toutes les circonstances : à Palerme, on trouve des especes de cranes, de jambes, de cuisses, dont les uns en ont la consistance, d'autres ont celle de la pierre, d'autres ont la molesse de l'argile dont ils sont formez. 6°, c'est entre deux lits de roche, qu'on trouve les ossemens à Langoiran ; à Palerme, on les trouve arrangez par couches, en sorte qu'on croit voir une double & triple machoire, où les dents ont à peu près le même arrangement que dans les machoires d'animaux. 7°, il pourroit se faire absolument, que dans la prevention où l'on a été d'abord, que c'étoient ici des ossemens d'animaux, on eut un peu aidé aux yeux, où qu'on ne leur eut pas assez aidé, & qu'un second examen de la Roche de Langoiran, nous fournir encore quelques circonstances pour servir de fonds à une comparaison plus détaillée avec la grotte de Palerme. Tout cela pourroit assez déterminer comme j'ai dit ; mais il convient de suspendre au moins son

..... , qu'il y
constance, surqu
ble, ici se determi
& que c'est app
determiné les sç
c'est que dans to
trifiez, qui ont
maux, on trouv
ges indubitables
primitive, comn
de la moële, au
mineraux sont ég
toute leur étendu
sé à dire sur cett
consulter son mo
sect. chap. 4.

Observations su
aux mines d'Alm

[redacted]

tile pour la perfection des Arts : le ſçavant Academicien traite de préjugé, & d'erreur populaire, ce que l'on dit communément de la malignité des exhalaiſons qui ſortent des mines de mercure, ou qui y regnent ; il convient cependant que ceux qui y travaillent, ont ſoin, de retour à leurs maiſons, de quitter généralement tous les habits qui leur ont ſervi dans le travail, & d'en changer depuis les pieds juſqu'à la tête ; & que faute de le pouvoir faire, les eſclaves contractent de facheuſes maladies dans des lieux dont l'air, quoi qu'on faſſe, eſt chargé de corpuſcules très-ennemis de notre temperament.

BOTANIQUE.

Sur la production des nouvelles eſpeces de plantes, par Mr Marchant. Au mois de Juillet 1715. Mr Marchant apperçut dans ſon Jardin, une plante qui étoit bien nouvelle, puis qu'un ſi habile Botaniſte ne la connoiſſoit pas, elle ſubſiſta juſqu'à la fin de Decembre, où elle ſe deſſecha & perit, il crut ne la pouvoir rapporter qu'au

sans que jamais r
chant, ait pû leu
apparence de gra
plantes comme de
velles, & ne croit
impossibles dans l
jours l'art & la c
les especes des plan
fruits ; or une espe
contredit une nou

On trouve enco
res, quelques descr
faites par Mr Ma
deux nouvelles pla
nard ; les caracteres
res de plantes, par
conjecture de Mr M
vraisemblable ; se

ajoute que ces multiplications s'étant faites peu à peu, il n'est pas surprenant qu'on ait si peu de descriptions de plantes : de la part des anciens, ce point n'est pas si vraisemblable, parce qu'il n'est pas vraisemblable, que l'antiquité ait eu des Botanistes en aussi grand nombre, aussi habiles, & aussi exacts que ceux qu'a fournis & que fournit, tous les jours, notre siecle, & sur tout l'illustre Academie.

CHIMIE.

Sur le Concombre sauvage, & l'Elaterium, par Monsieur Boulduë. L'histoire des Purgatifs, entreprise par Monsieur Boulduë, & dont on a déjà vû plusieurs morceaux, l'a conduit au Concombre sauvage, qui est un des plus violents purgatifs pour les serositez, qu'ait la Medecine : il y a trouvé que cette plante n'a presque pas de principes sulphureux, c'est donc dans ses parties salines, que reside sa vertu : l'Elaterium que prepare Monsieur Boulduë, paroit preferable à celui qui étoit si estimé des

science raisonnable.

Sur un moyen de se *peurs nuisibles , ou a* *dissolutions. Par Mon* *né*. Non content d même avec un granc fection de la Chimie froy veut engager le der ses travaux , en peu dangereux qu'i & amusans : car rier sant que les procede mais on n'aime pas jours dans des fum exhalaisons , qui tô infiniment à la santé ril est souvent très-p Geofroy a donc essa

ſans nuire toute-fois à l'operation : l'huile d'olive , ou tout autre huile ſemblable , tirée par expreſſion des fruits, ou des ſemences , produit cet effet , d'autant plus que ces huiles abſorbent les acides ſubtils, qu'exhalent les diſſolutions. On uſe de cet expedient pour temperer les violens bouillonnemens du ſucre , & du miel, & c'eſt ce qui a porté Mr Geofroy à en uſer pour les diſſolutions minerales, & il a éprouvé pluſieurs bons effets de ce procedé ; ſon Memoire eſt très-curieux , on y voit l'huile ſe changer en ſuif , ou en reſine , par le mélange des acides qu'exhalent les diſſolutions ; ce qu'il dit des bulles d'air, qui s'élevent de ces diſſolutions, fait bien voir que tous les corps ſont fort mêlez d'air, puiſque les métaux mêmes en contiennent beaucoup.

Reflexions Phyſiques ſur le defaut & le peu d'utilité des Analyſes ordinaires des plantes & des animaux. Par Monſieur Lemery. Rien ne prouve mieux combien ſont peu utiles, ou du moins équivoques, les experiences artificielles & recherchées , par le moyen deſquelles les Philoſophes modernes ſe

de leur découvrir la r
& des principes qui l
sont plus propres au c
rer ces principes & à
nature. Mr Lemery re
où aboutissent les An
ques, tout au plus cor
ples que ceux d'où on
comme fort éloignez
vrais principes élement
mitifs : les plus consid
sortes de principes, so
salines & les sulphureus
domine dans les anima
armoniac, c'est-à-dire,
d'un acide nitreux, & d'
latil ; dans les plantes, c

dans les plantes, & plus lâche dans les animaux, conformément au naturel de ces deux sortes de matrices. Effectivement le sel armoniac des animaux, se convertit facilement en salpêtre, au milieu de l'air & du froid qui le resserrent sans doute, & il est naturel que la chaleur animale, le dilate.

Sur le Chacril, par Mr Boulduë. Le Chacril, remede peu connu en France, est une écorce assez ligneuse, ressemblante au quinquina, dont elle a plusieurs vertus, aussi bien que l'hipecacuana. Mr Boulduë lui a trouvé beaucoup de matiere resineuse, & en a tiré plus d'extrait par l'esprit de vin qu'on n'en tire d'aucun autre vegetal. Mr Fagon estimoit le Chacril un excellent febrifuge; il a à cet égard des avantages sur le quinquina. Mr Boulduë, l'a trouvé bon à bien d'autres effets, de sorte qu'il ne lui manque plus que la vogue, la rareté ni peut rien gâter.

pureté, l'ortogra
ciation de cette L
Chiflet de la Co
huitiéme édition
mentée d'une mét
tographe, de rég
toutes les lettres
ris, chez la veuv
ſur le Quai des
mage St Loüis

C'Eſt un cont
que le titre q
livre, *de parfaite G*
premiers mots de
teur dit *qu'il n'a p*
mettre une parfaite

ose ici apeller nouvelle : elle ne l'est pas autrement que les Almanachs, qui, faits il y a cent ans, gardent toûjours le titre *d'Almanachs nouveaux.* La Grammaire du Pere Chiflet qu'on rimprime aujourd'hui, est ainsi nouvelle & nouvellement faite depuis environ 80 ans. Il n'est personne qui ne sçache combien la Langue a changé depuis un si long intervalle d'années,& la meilleure Grammaire de ce tems-là ne sçauroit être que défectueuse en plus de la moitié des regles & des manieres de parler qui étoient alors d'usage. L'on peut même dire que celles du P. Chiflet n'étoient pas tout-à-fait Françoises dès son vivant, l'Auteur étant né en Franche-Comté, & élevé dans sa Province. Il ne vint que fort tard à Paris, où quelques-uns des anciens Jésuites se souviennent encore de lui avoir entendu parler un vrai langage de Franc-Comtois; mais ce qu'on trouvera d'une espéce de Paradoxe, c'est qu'avec cela, la Grammaire Françoise du P. Chiflet ne laissoit pas d'être un très bon ouvrage, & même excellente dans son genre; car on ne peut mieux réduire en re-

gles courtes & précises, le François que sçavoit l'Auteur qui ne le sçavoit qu'imparfaitement, témoin la maniere dont il conjuguoit les verbes, *encore que j'aurois* : pour *encore que j'eusse*.

Il est vrai que cette faute grossiére, en particulier, est corrigée dans l'édition que nous avons devant les yeux, où l'on a mis, *quand j'aurois*; mais le reste du livre est le même qu'autrefois; & à peine y a-t'il une page qui n'eût besoin de changemens considérables pour enseigner le François tel qu'on le parle & qu'on le doit parler aujourd'hui.

C'est sur quoi nous nous sommes crus obligez de prévenir les Etrangers; car ayant vû estimer, il y a bien des années, la Grammaire du Pere Chiflet, comme celle où ils devoient avoir recours, parce qu'elle étoit effectivement la seule qui eût réduit notre langue à une sorte de plan un peu suivi, ils perdent aujourd'hui leur argent & leur tems à se pourvoir d'un Livre, dont la moitié des enseignemens doit être oubliée quand on les sçait, au lieu d'ê-

tre apris quand on ne les ſçait pas. D'ailleurs il ſe trouve en cette édition, diverſes fautes d'impreſſion, qui peuvent jetter les Etudians dans la mépriſe ou l'embarras ; comme, page 5. où il eſt dit, que les verbes ſont des mots qui ſignifient *l'être*, *l'agir*, ou *le partir* ; l'auteur autrefois avoit imprimé *le pâtir*, vieux mot qui ſervoit aſſez peu à exprimer la nature des verbes, dont le caractere n'eſt pas marqué plus exactement que celui des articles, qu'on dit ici *faire connoître les changemens de chaque nom en ſes diverſes poſtures* : on ne ſçait en François ce que c'eſt que *les diverſes poſtures des noms* : ils ne ſont pas même ſuſceptibles de changemens dans un même nombre, où ils prennent ſeulement divers articles pour divers uſages.

Mais ces obſervations, & mille autres ſemblables, quelques eſſentielles qu'elles ſoient, doivent être comptées pour rien, en comparaiſon du grand nombre d'élocutions mauvaiſes ou vieillies, qui ſont renfermées dans les régles qu'on trouve icy, ou qui ſervent à les exprimer.

Decembre 1722.

puis ... ; ...
sera celui d'un homme
sont les Bocals ? Il est arri
bien fatals ? Combien y
combats *navals ?*

Autres Elocutions du n
& de même goût : *Vos fié*
nes. Pag. 25. *la moitié d'u*
reur bestiale ; payer le lan
cepteur, &c. On raport
mots *rousselet*, *seulet*, *c*
met & hommelet, *migna*
delet pour des diminutifs
ge ; au lieu qu'ils n'y or
depuis plus de cent ans &
être soupçonnez d'y
d'hui.

Une grande partie de

e parloit peut-être il y a plus d'un ſiécle, comme les prépoſitions ſuivantes qui y ſont portées, *à la reſervation de amont*, *emmi*, *encontre moi*, *maugré vos dents.*

Dans les conjonctions, on dit que, *partant* eſt un bon mot; on ajoûte en cet endroit, *à tel* fin que, & par tel ſigne *ſentent le moiſi*, mais *c'eſt un grand dommage que voire & voires même ont vieilli:* en verité des régles de cette nature & exprimées de la ſorte ſont très-propres à rejouir ceux qui ſçavent le françois, mais on n'auroit pas cru qu'on les eût miſes ſérieuſement dans un Livre imprimé de nôtre tems, pour enſeigner nôtre langue.

Le traité de la prononciation eſt encore beaucoup plus étrange par rapport à l'uſage d'aujourd'hui; il commence par marquer qu'on prononce l'*a* long, dans *image*, *page* d'un Livre, comme s'ils étoient écrits *imaage*, *paage*, on ajoûte que le peuple dit de la *ſerge*, mais que la Cour dit de *la ſarge.* Après des fautes pareilles dont tout fourmille ici, ce ne ſeroit plus la peine de donner au public un écrit qu'on a vû manuſcrit, intitulé,

que ce n'est plus un Livre q
consulter, & moins encore
vienne de rimprimer pour l'
blique. On a imprimé en
une Grammaire incompa
moins défectueuse & d'un me
ge, qui est celle de Mr de l
On a imprimé en Franc
Mr l'Abbé Regnier, où
de notre Grammaire est e
au long; celle qui est la
plette, & qui a eu le pl
pour l'usage ordinaire, es
maire du P. Buffier, qui
luë en diverses séances d
semblées de l'Académie
Le Public ser bien aise d'
occasion, qu'elle

Article CXXXIII.

FABLES DE M. LE BRUN, divisées en cinq Livres. A Paris, chez Guillaume Saugrain, Grand' Salle du Palais, vis-à-vis la Grand' Chambre, à l'Ange Gardien. 356. *pages, in* 12. *sans compter la Preface.*

HOrace, dans son Art Poëtique, dit qu'il n'est pas permis aux Poëtes, d'être mediocres, *mediocribus esse Poëtis non homines, non Dii, &c.* Si cette maxime avoit été suivie, elle auroit épargné à bien des Auteurs la peine d'écrire, à bien des Lecteurs, celle de les lire, & à bien des Imprimeurs, le péril de les mettre au jour. Il n'y a point de milieu entre l'excellent & le méchant Auteur; & c'est s'abuser que de croire qu'il suffit de suivre de loin les grands Maîtres; il faut les atteindre, ou ne pas entreprendre de les suivre, les vaincre, ou ne pas lutter avec eux. C'est ce qui fait qu'on ne sçauroit trop admirer les genereux efforts de M. le Brun

midité trop modeste
ſcrupuleuſe, arrête à
l'inaction ..... Apo
favori de chaque
d'un prix à distrib
excellent dans le mé
tel s'est fait un noi
j'échouërai : fauſſe
conſequence, qui
qu'un eſprit lâche &
parloit en d'autres
Motte, lors qu'il i
bles."

Il eſt vrai que c'
neur pour notre ſié
noms immortels d
cle paſſé, ne ſoient

quiconque feroit tenté déformais d'écrire des Fables. On s'eft trompé. Notre fiecle lui a déjà oppofé plufieurs rivaux. Nos Ecrivains, fe piquent aujourd'hui d'une noble hardieffe : & plût à Dieu qu'Apollon eût décerné des Couronnes à l'audace & à la temerité ! Quelques-uns d'entr'eux y auroient un droit inconteftable.

Au refte, M. le Brun n'a pas voulu furprendre l'eftime du Public, en prêtant à fon ouvrage, des dehors faftueux. Sa Mufe n'entre pas dans la carriere, auffi parée que celle de M. de la Motte. Son Livre n'eft remarquable, ni par le choix du papier, ni par la beauté du caractere, ni par des gravûres exquifes. On voit à la tête de l'ouvrage, une Lettre où l'Auteur rend raifon de cette fimplicité. Cette Lettre finit par une Fable intitulée, *le Burin & la Plume*. Le Burin reproche à la Plume que c'eft à lui qu'elle eft redevable du fuccès d'un certain Livre de Fables que l'on n'avoit acheté que pour la beauté des gravûres.

On ne peut fe perfuader que M. le Brun, en veüille en cet endroit, à M. de la Motte, non plus que dans la

heureusement ...
sçait trop qu'on ne doit j
quer un Rival, qu'en le f
l'on peut; outre qu'il est tr
pour insulter aux Fables d
Motte, avant d'être sûr q
lui donnera la préférence.
il faut rendre justice à M. d
si quelques-unes de ses F
quent par le style, elles so
très-estimables par l'inve
toûjours quelque chose d
genieux & même d'heu
que les sujets soient que
peu trop recherchez.

L'invention est aussi l'
où M. le Brun se flatte d
espere qu'elle pourra tenir

; on entreprit trop tard de le re-
esser ; on n'en pût venir à bout :
isi les hommes deviennent incorri-
bles. Un Sacrificateur consulte les
trailles d'une Victime ; la Victime
vertit que l'avenir n'est point écrit
ns ses entrailles ; c'est ainsi qu'on
iene une morale contre les Devins.
Je sçais que le sujet d'une Fable
it être simple ; mais cette simplici-
doit avoir quelque chose de piquant
d'heureux : autrement elle devient
sipide. Esope qui n'a presque que le
erite de l'invention, en écrivant
nplement tout ce qui lui seroit venu
'esprit, auroit pû meriter toute sa
putation.

Quant au style des Fables de M. le
un, on peut assûrer qu'il est aisé,
iturel & coulant, & l'on ne doute
s que le Public ne lui rende justice.

cellanea succ
adulteria de
systematicis a
ex turbatis sa
bus, eruuntu
causæ, veræ
Accedit apper
œconomiæ an
lita. Pars pri
est. Parisiis a
velier viâ Jaco
*Parchemin*erie
M DCCXXII.
decine exposée
&c. avec une
&c. In 12. *T.*

. . *creavit ut essent, omnia; &*
s fecit omnes nationes orbis ter-
, *& non est in illis medicamen-*
terminii. Néanmoins, comme
t, sans peine, en faire hon-
. la Faculté, entendant par là,
eu même, quand il a donné la
s Créatures, leur a aussi don-
noyens de la conserver, & en-
l'usage des remedes qui y sont
ires; Mr Hecquet, Auteur de
age dont nous parlons, n'en
de pas davantage: armé de ce
gnage de l'Esprit saint, il re-
hardiment les plaintes, & les
hes tant de fois alleguez con-
cience qu'il professe, & à la-
il consacre jusqu'au loisir &
usemens de son cabinet. On en
ial, à son avis, de la mettre au
es autres connoissances conjec-
, & *opinatives* la plûpart, &
sont redevables de leur naissan-
à la sagacité ou à la cupidité des
es. Pour trouver l'origine de
lecine, on doit remonter à l'o-
des tems; on doit ne la cher-
se dans l'operation toute puis-
les paroles du Seigneur, lors

metre, un A
Physicien, seroi
à datter eux m
que, s'il leur p
aussi valoir un
Quoi qu'il e
& du mérite de
spéculation, il
battre, quand
que : s'il n'est
vienne de Dieu
Auteur des reg
bles qui lui soie
les incertitudes
tions, qui font c
moir, le plus

laissé malheureusement corrompre, & presque périr entre leurs mains le bienfait du Créateur ? C'est le parti qu'on prend ici sans beaucoup de ménagement ; au lieu que l'habileté d'un Médecin ne devoit point passer la connoissance des signes. Les Ecoles ont voulu creuser dans la connoissance des causes : elles ont porté la subtilité & l'invention où il ne falloit que des yeux, & la plus simple application du bon sens : en un mot, elles ont bâti ou adopté des systêmes. Or qui dit systême par raport à la Médecine, dit la chose du monde, qui va le plus directement contre sa fin : ce n'est point par des suppositions arbitraires qu'on procede à la cure des malades ; peut-être risqueroit-on moins d'en entreprendre la guérison sur un coup de dés, que de l'attacher à des conséquences tirées de certains principes universaux, qui ne conviennent pas plus au cas présent de la maladie, qu'à dix mille autres tout différens. L'Auteur penchoit fort à confirmer ce qu'il avance par un essai d'Histoire sur les systêmes qui ont eu cours dans la Faculté ; mais il lui fal-

... l'infl
guinaires d'u
s'eſt donc bo
remarques t
mez de ces ſy
ſçavantes fab
cienne & mod
ment le princ
il a été un tem
dans nos corps
deux célebres q
froid, il en eſt
tourbillons ont
glé ſeuls le m
des humeurs, a
Planettes & des
nivers. La Doct
dimenſions des

des jeux d'eſprit, ont ſouvent fait loi pour l'uſage, & fondé des maximes ſacrées, & irréfragables dans la Médecine. C'eſt ainſi que les ſiecles entiers ſe ſont écoulez ſans aucun progrès; plus on a travaillé, plus on s'eſt égaré : en changeant de ſentimens, on n'a fait que diverſifier les mépriſes, à la honte de la crédulité publique, & aux dépens de pluſieurs millions de vies.

Il étoit cependant ſi facile de rentrer dans la route, que le Créateur avoit ouverte : rien de plus ſimple. Il n'y avoit pour cela qu'à démêler les idées communes & naturelles, enſevelies ſous un amas de notions Techniques, & d'expreſſions myſterieuſes, qui ont indignement prévalu : car au fond, chacun s'accordoit à reconnoître la vérité de ces idées, malgré l'oppoſition des ſyſtêmes. Comparez l'humide radical des anciens avec l'eſprit Balſamique des modernes; appellez chaleur de bile, comme les uns, ce que les autres appellent élévation : tenez-vous-en, ou au combàt des qualitez, ou à la modification des atômes, ou à l'impétuoſité des ſels,

... qui
moins de vivaci
idée primitive ,
dont il n'y a per
vienne ; ſçavoir q
ladie conſiſtent da
Ce point capital
falloit le ſuivre pa
tion. Tout mouve
des , des dégrez , d
raports qui lui ſont
empêchoit qu'on
remarquer les Phé
faire une combinaiſ
portionnée aux diffé
ſexe , de climat , de ſ
eût ſ...

c'est le but de son Livre. Il le divise en deux parties : la premiere Physiologique où il traite de la nature du corps ; la seconde Pathologique, où il passe à celle des maladies : nous nous bornons aujourd'hui à la premiere. La grande & importante vérité qu'il propose pour tenir lieu de tous les systêmes, est le principe de la création : c'est-à-dire, qu'il prétend, que sans rechercher, comment les plantes, ou les mineraux, par exemple, ont été pourvûs de telle & telle disposition des parties, de telle & telle proprieté, ce soit assez de considérer ce qu'il y a jamais eu, & ce qu'il y aura jamais de corps comme sortant de la main du Créateur, lequel en tirant du néant les êtres spécifiques avec leurs germes au commencement du monde, les en a tous généralement tirez avec les perfections qui les constituent dans leur espece,

Pour justifier l'application d'un principe, il faut montrer que par son moyen on parvient à la connoissance d'une suite de veritez qu'on veut découvrir. Or on le montre invinciblement du principe de la création à l'é-

& en quelque cir
transporte. C'est
fasse concevoir un
multiplication inn
mes, d'animaux,
ment renfermées
homme, & ainsi d
elle nous fait enco
chaque germe un d
les vaisseaux qui dev
tribuer à la formati
cela dans le même o
deroit leur propor
avec les mêmes *ten*
voient produire les
ferentiels jusqu'aux
plus reculées. Que d

tration pour déveloper cet étonnant mécanisme, & pour se former des idées distinctes, de tous les organes, & de toutes les autres particularitez qu'il lui présente; mais la raison ne le désavoüe pas, ajoute Mr Hecquet. Il le dit: beaucoup d'autres sont-ils disposez à le dire avec lui? N'eût-on à lui objecter que la génération des monstres, ou simplement que la génération des animaux qui proviennent de deux especes différentes, il nous paroît que ces productions mixtes ne quadrent pas aisément avec sa doctrine. Ce sont des êtres spécifiques qui doivent à une union accidentelle la spécification de leur nouveau composé, & ausquels nous ne croyons pas, qu'on puisse donner raisonnablement une existence réelle dans le premier germe. Or ce qui arrive dans les générations monstrueuses ou irrégulieres, nous montre ce qu'on doit penser des générations ordinaires. Suivons l'Auteur, qui n'est pas de caractere à manquer de solution pour des difficultez plus formidables que les nôtres. Quoique de son propre aveu il ne faille pas espérer d'en venir

- ... approfondir
même bon, qu'en
des Anatomiſtes,
plus petites parties
plus de ſenſibilité.
thode qu'il embraſſ
connoiſſances ſur ce
tiel; que le corps d
ouvrage du Seigne
commencement du n
point aujourd'hui
ment que celui qu'il
tez dont ſon Auteu
moment de ſa créati
regles pour ſe mouv
uniforme auquel il ſ...

s attaché à une sorte de Philoso-
: qui lui interdit la gloire de l'in-
tion ; membre d'une secte où ce
n'est point dans la circonference
s mouvemens du corps humain, soit
ur les connoître, soit pour user ha-
lement des connoissances qu'il en
te, est un écart criminel, que le Pu-
lic ne lui doit point pardonner.

Le premier objet sensible sur lequel
M. Hecquet arrête son Eleve, est la
disposition du corps humain à l'ins-
tant précis que le principe de vie agit
sur lui dans le ventre de la mere, &
commence à animer cette petite mas-
se. Quelques Medecins ont ravalé
l'homme jusqu'à le croire redevable à
un vermisseau, du premier mouve-
ment qu'il reçoit. La découverte qu'ils
ont faite d'une quantité de petits vers
semez à milliers sur des laittances de
poisson, leur a rendu ce sentiment
fort probable ; mais notre Auteur le
juge trop badin, il le declare même
trop injurieux à l'humanité. Pour lui,
il ne voit nulle difficulté à reconnoî-
tre que le principe, qui vivifie le ger-
me, soit le même absolument qui
soûtient & conserve dans sa vigueur

connu pour un m
ou de compressi
de ne le supposer
ture dans le gerr
que le principe d
de ressort spirituel
que, qui en vertu
sort, se glisse & s'
fibres, les ouvre
étend, leur fait pre
modifications conv
me maniere qu'u
conduira quelquefo
rin avec tant d'art
& diversifiera un seu
composer plu

de l'apparence qu'on en doit donner l'avantage aux parties solides qui sont & en plus grand nombre que les parties fluides, & plus susceptibles du mouvement *systaltique*. La portion fluide, dans le germe, est la lymphe destinée à imbiber les parties solides, à les humecter, à les amollir, à les dégager; car il ne faut pas se la figurer comme un esprit volatile, un suc boüillonnant, une liqueur rapide & agitée qui coule & se répande d'elle même : c'est au contraire, un suc embarassé, composé de filamens faciles à s'épaissir, & qui a besoin de recevoir d'ailleurs l'impression qui la détermine au mouvement.

De quelque côté au reste qu'on porte ses regards & ses reflexions, ce sont des prodiges de fécondité qui se presentent, soit dans le germe même, soit dans la lymphe. Qui le peut comprendre, que le germe, qui n'a peut-être pas de matiere solide le poids d'un grain, cache dans sa substance, de quoi faire monter les accroissemens du corps humain, jusqu'aux poids de cent livres & davantage ? & que pour le produit d'une goute de lymphe, la

re qu'il les presse, & qu'i
les cavitez, comme auta
tuyaux.

Ce n'est pas sans tremb
nous engageons dans des
si délicates. Il est à craind
n'ayons déjà fait bien de
en tâchant de suivre un A
profondit tout, & dont
riche, hardi, brillant, la
fois échaper la pensée, s
tude, & sous la singulari
sions. Après les neuf pr
tres dont nous avons re
on explique au dixiéme
la circulation du sang d
mé & organisé, & tou

la circulation, & celles de l'équilibre soient toûjours les mêmes, il en faut faire une nouvelle application à cause du changement arrivé dans la maniere de respirer. Rien de plus admirable que l'attention de la Providence, pour proportionner aux besoins du premier âge, le choix & la nature des alimens qui y sont destinez. M. Hecquet en fait sentir les convenances, par un examen creusé & méthodique; c'est la matiere des chapitres douziéme & treiziéme; mais il y mêle quelques enseignemens pratiques, qui peuvent n'être pas inutiles à qui en voudra profiter. Charmé des avantages que porte avec elle la nourriture la plus simple, le lait, les grains, les legumes, les fruits; ce n'est pas la premiere fois qu'il s'efforce de faire entendre raison aux hommes, là dessus. Epoque fatale, s'écrie t'il encore aujourd'hui avec un nouveau zele, que le tems où la condescendance du Créateur lui fit permettre au genre humain l'usage de la chair! En cela comme dans tout le reste, la Medecine respecte ses volontez; mais elle n'y voit qu'une grace accordée à la

qu'on ait, d'ordinaire,
cisions de la Faculté, ce
nature à trouver un trop
bre de contredisans. Il s
milieu de la Faculté mé
quelques années : la dis
mée ; le choc rude de pa
mais l'ardent Panégyrist
quadragesimal, n'en re
fense de son Paradoxe,
de resolution ; voici co
cede.

Il est avoüé que la
corps, est composée d'
vaisseaux, & que les p
& lymphatiques, sont
minante des fluides ou
sang qu'ils contienne

les ſont, à raiſon des parties rouges, (c'eſt-à-dire que ſelon la conſtitution ordinaire d'un homme vigoureux, il y a un rapport de 20. à 180.) il ne ſera pas difficile de prononcer, quelle ſorte d'alimens convient davantage. On ne ſçauroit douter que ceux-là ne ſoient les plus amis du corps, qui ſont les plus propres à groſſir & à impregner de ſuc ſes parties ſolides; mais n'étant pas moins certain que le corps tire ſa nourriture des parties blanches & lymphatiques, que s'enſuit-il de là, ſinon que les alimens qui en fourniſſent avec le plus d'abondance, comme les legumes, les herbages, & les autres de même qualité, ſont auſſi les plus ſains? Leur couleur, leur tiſſure, leur ſaveur ſuffiroient ſeules pour faire connoître ce qu'ils ont de conformité avec la lymphe, ce ſuc nourricier du ſang: au lieu que la diſconvenance eſt toute ſenſible dans les chairs des animaux, qui n'offrent à la vûë que les triſtes indices des parties rouges dont elles ſont imbibées. Si l'on oppoſe que les chairs ont un ſuc plus abondant, plus cuit, plus ſubigé, plus leger par conſéquent à l'eſ-

me le peuple : ils en pour
clure que l'esprit de vin
épuré & plus subtil que le
seroit pareillement plus c
& plus salutaire ; ce qui est
ment refuté par les crudi
autres indispositions que s
personnes qui en font u
c'est un argument, dont le
ple de ces fameux débauc
en confr iries dans quelq
ces du Nord, fournit ais
lution ; vrais homicides d'
& qui d'ordinaire ne passe
delà de dix, onze, douz
débauche.

Mais en attribuant le p
ne complexion faine à l

ge de globules extrémement polis, glissans & mobiles qu'on y découvre. La nutrition se fait par une espece d'enduit, ou d'incrustation des sucs qui s'insinuent par filamens dans les vaisseaux qui s'y attachent, & s'y entrelacent le long des paroirs internes jusqu'à consistance. Or c'est de quoi toute autre matiere, qu'une matiere molle, flexible, visqueuse, ne viendra jamais à bout : qualitez essentielles aux sucs qui proviennent des herbages & de semblables alimens. Quelque jugement qu'on porte de toutes ces raisons que l'Auteur a mises dans leur plus beau jour, les hommes ont pris leur parti. Peut-être l'ont-ils pris tout-à-fait mal ; mais la prévention est forte, & il n'y a pas à esperer qu'ils en reviennent facilement.

Le quatorziéme Chapitre regarde uniquement les enfans à l'âge de puberté & les personnes du sexe. Qu'est-ce que la vie ? Qu'est-ce que la santé ? demande M. Hecquet, dans le quinziéme & dans le seiziéme ; mais tout son livre n'étant qu'une ample & sçavante réponse à cette question, il s'applique moins à la resoudre en parti-

s'attache pour en faire c
necessité & l'usage qui s'ét
En effet, comme c'est poi
médiatement que le sang
que sa partie rouge, au m
sentiellement destinée à la
l'adoucir, la partager, la
c'est elle en récompense
l'ame de toutes les fonct
qu'elle même les remplisse
le fournisse aux puissances
remplir. Mais on doit prin
observer l'attenuation prc
cette liqueur déja si subti
si loin, qu'une quantité n
vient 12500000. fois plu
passage de la transpiratio
n'étoit auparavant ; car

ce du dernier vaiſſeau qui four-
a tranſpiration 25. fois plus pe-
: celui de la derniere artére : il
nc tenu pour démontré, que la
quantité de lymphe qui rem-
t la capacité de l'aorte, ſe trou-
luite à un volume 12500000,
lus petit, quand elle eſt parve-
ux termes de ſa circulation. Ef-
ıconcevable de la nature, & qui
oit pas même croyable, ſi l'on
nſideroit que le premier point,
lymphe commence ſes accroiſ-
s dans l'embryon, occupe en-
noins d'eſpace : en voici la preu-
a meſure de ce point, dans l'em-
, eſt proportionnée à la meſure
vaiſſeaux ; mais quels vaiſſeaux,
lle idée s'en peut-on faire, puiſ-
ans un adulte il en faut juſqu'au
re de 409600000000 pour rem-
n poulce quarré : d'où il reſulte
y a encore moins de proportion
les vaiſſeaux d'un embryon, &
l'un adulte, qu'entre un grain
ole & la maſſe du monde. L'eſ-
perd dans ces ſupputations que
rapportons ſimplement ſur la
: l'Auteur.

cemb. 1722.

lymphatiques & au
entretient toutes les
organes. On peut jug
les difficultez qui
d'arrêter le cours d
une route auſſi lon
tueuſe : M. Hecque
les parties où elle ſ
un tiſſu d'une infini
ſez étendus pour ce
la terre preſque ent
ſi entrelacé, ſi ren
& de courbures, qu
quelques pieds. C'e
cercles, & de tant
que ſe font les ſecret
formées par les pet

en bile, ou en ſuc pancréatique, en eſprits animaux, ou en ſalive, en ſuc habitueux, &c.

.e Chapitre dix-ſeptiéme, où il eſt ité des operations qui ſe terminent ectement à la nutrition, appartient aturellement à une langue ſçavan- qu'il perdroit un peu de ſon éner- à être tranſporté de Latin en Fran- s. Mais l'Auteur dans tout ſon Li- , fait trop ſouvent mention de ver- élaſtique, pour ne pas dire quelque oſe de ce qu'il croit en être la pre- ere cauſe pour le reſſort des fibres. l'explique dans le 18ᵉ & dernier apitre, auſſi-bien que le *ton* & l'é- ilibre des parties ; ſuite admirable Mécaniſme de la circulation du ng. Telle eſt donc ſa penſée ; qu'au- nt de points ſenſibles ou de parti- les qu'on peut aſſigner dans le corps imain, ce ſont autant de reſſorts qui ſont multipliez, à meſure que la aſſe même du corps s'eſt accruë. La mphe nourriciere en a le principal onneur, en ce que ſes petits tuyaux enant à s'appliquer ſur les extrémitez chaque trame des parties ſolides, contact ajoûte ſucceſſivement quel-

corpuſcules éla
des alimens pri
ne ſervent pas p
fectionner l'ouv
me ſi aiſément à
auſquels ils s'un
re la plus délica
en un ſeul conti
ferentes piéces d
pas le ſeul endr
où l'on remarqu
a trouvé ſon m

ARTICL

PETIT TRA
Peſte, par l'A

guerre, qui porte au moins ses premiers coups, avec un supériorité qui la déconcerte. Ne croyons pas cependant qu'elle fût insurmontable à la nature, si on en ménageoit habilement les puissances; ce qu'un Médecin expérimenté n'est pas incapable d'exécuter. Par ces puissances, il faut entendre les ressorts qui font tout le jeu de la méchanique animale, & qui reçoivent la vertu, ou plûtôt la liberté de leur action, d'une autre espece de ressort; c'est le ressort de l'air. La dépendance des uns par raport à l'autre, est entiere; & le mouvement d'oscillation qui leur est propre, se trouve plus ou moins tranquille, plus ou moins uniforme, plus ou moins réglé, à proportion que le ressort de l'air agit sur eux avec plus ou moins de tranquillité, d'uniformité, & de regle. De là vient que les corps se ressentent si fort de la différence des Païs, & des saisons. De là vient aussi que de simples odeurs, excitent souvent dans la mechanique de l'homme, des ravages assez semblables à ce qu'on voit arriver sur terre, & sur mer, par les plus violentes tempêtes.

tacle qui les empech
ils les heurtent, ils
les bouleversent, i
désordre : voilà o
cause de ces furieu
blent confondre to
c'est pareillement à
chamaillis de mêm
doit attribuer les c
les pâmoisons, les
symptômes terribl
nes personnes sont
sées à la seule ode

Sur ce principe,
qu'on soit à s'éton
ordinaires de la Pes
sible d'en explique
qualitez d'un air e

ſorts aëriens qui les accablent ; ou s'ils ont quelque force, c'eſt moins pour leur réſiſter, que pour en prendre la malignité, & ne former bien-tôt qu'un même tourbillon. Nous ne ſçaurions en apporter de meilleur exemple qu'un tas de poudre à canon où l'on met le feu. Dans cet état, il faut néceſſairement que le trouble devienne général, que les mouvemens ne ſoient plus que des vibrations précipitées ſans aucune meſure, ni aucune proportion, & que le ſang violemment entraîné dans les vaiſſeaux, en ſurmonte les digues, en force les diamétres, en briſe les ligamens. Car ſi dans les regles de la circulation ordinaire, il reçoit une impreſſion aſſez forte, malgré ſon épaiſſeur, & ſa peſanteur naturelle, pour paſſer mille fois par le cœur en vingt quatre heures, (au moins ſelon le calcul que nous croyons particulier à Mr Hecquet) que ne pouvons nous pas nous figurer de la rapidité de ſon cours, quand l'élaſticité des parties, qui le meuvent, eſt ſi exceſſivement accrûë.

La Peſte eſt donc une inflammation complette ou un concours de

communique bien vîte aux n
qui fait, en un moment, sur
ce qu'une fiévre aiguë ord
même maligne, ne fait co
ment que peu à peu, & en
jours. L'air qui l'engendre,
dinairement des païs chau
naturel à ces climats, & n'
lui-même qui soit contagi
ceux qui les habitent : ma
dans une Région plus tempé
me un instrument de la
vine, il y devient par le n
ses ressorts, & par leur co
les ressorts de l'air qu'on
la prompte & funeste c
révolution entiere, par

lot de marchandises, se dispersent à l'ouverture de la caisse, percent l'air qui les enveloppe, & l'agitent avec tant d'empire, qu'elles en dressent & disposent les ressorts, au même mouvement d'oscillation, qui leur est particulier, & y fait lever par là autant de nouvelles semences de Peste. Voilà certainement une explication bien simple sur l'origine d'un mal qui paroît si fort se diversifier; car la Peste, dit l'Auteur, est un vrai Prothée, qui se montre sous autant de formes qu'il y a de différens Phénomenes dans la plûpart des autres maladies: c'est ce qui a fait jusqu'ici l'embarras des Médecins, qui ont imaginé je ne sçai quelle complication de causes, partie connuës, partie occultes, & qui ont bâti là-dessus, des systêmes de doctrine, dont les Païs exposez à la contagion ne se sont pas mieux trouvez. Mr Hecquet, dans ce qu'il avance, rend raison de tout. Il va ensuite au point capital, ou plûtôt au seul point qui doit interesser dans une si désolante matiere. Non, la Peste n'est point un mal auquel on ne puisse échaper. Outre qu'il est des

dehors, & qui en soûtiennent
lence sans rien perdre de leurs
tions ordinaires; l'Art a aussi
servatifs; il a ses remedes p
complexions moins vigoureus
vrai que le partage d'avis, est
ici un inconvenient à essuy
trouve du péril à user d'antid
échauffent, parce qu'ils ag
ébranlent les ressorts des sol
on n'en trouve pas moins
antidotes rafraîchissans, par
les lâchent, & les amolis
convient généralement, qu'il
riger la malignité de l'air
odeurs & des fumigations; n
la sorte d'essence juge-t'on
souffres ou de

aller à conserver ces petits remparts, qui n'étant point viciez, empêcheront le mal de pénetrer plus avant, jusqu'aux principes de la vie. Le choix des alimens est, par cette raison, d'une conséquence essentielle, en tems de peste. Il les faut alors succulens, sans que le suc en soit néanmoins, ni trop abondant, ni trop fort, de peur que les esprits qui en sortent, ne saillissent tumultuairement sur ce qu'ils rencontrent, & ne troublent l'ordre de la trituration, & le mouvement naturel des ressorts; car tout consiste à maintenir, & à faciliter ces deux opérations. Faute de précaution sur ce point, il arrive que la bonne chere, & une nourriture grossiere, exposent presque également aux attaques de la contagion, les personnes aisées, & le menu peuple : parce que la surabondance des sucs, fait dans les uns, ce que fait leur crudité, dans les autres.

Qui pourra se le persuader, que la plus simple des liqueurs, l'eau toute pure, soit en même tems un des plus puissans préservatifs? Il est dans l'eau, des semences d'élasticité, créées exprès

pourvû qu'on n'en
res du repas, qu'
discretion, & q
fort ponctuel à se
de plusieurs verre
& le soir. Quoiqu
che beaucoup à d
chaudes, Thé, C
Caffé par dessus t
un terroir si sujet
termine pourtant
parce que cette b
prit, & le met en
il revient pour ce
dote favori, & or
ment un grand ve
après chaque prise
A l'égard des r

d'une espece de baume qui les rende plus difficiles à percer. Les acides qu'on y mêle, ont cela d'avantageux, qu'en insinuant leurs molecules dans les particules de l'air, ils les appesantissent & en amortissent les ressorts. C'est ce qui donne tant de vogue à certaines compositions de vinaigre, & ce qui fait le prix du simple oxycrat. Plût au Ciel, que la poudre à Canon secondât aussi sûrement les efforts de la Médecine, qu'elle n'a que trop bien servi les desseins de ceux qui l'employent dans l'art de la guerre! On prétend au moins qu'à force de canonades, & autres décharges d'artillerie, il n'est pas sans vrai-semblance qu'on pût causer dans l'air une nouvelle révolution & purifier par ce moyen, l'athmosphere d'une ville, & d'une Province. Mais on aura beau s'épuiser en précautions, & en expériences; il n'y a point d'antidote, au jugement de l'Auteur, qui vale la disposition d'une ame forte & résoluë. C'en est fait, dans un Païs empesté, de quiconque se laisse dominer par la crainte. Comme l'abattement de l'esprit passe ordinairement jus-

Plus donc e
menace, plu
rage, & ne pa
bler, fût-ce
royens expira
les de Cada
préférablemen
cela, quelque i
qui a tant à cra
sçauroit être t
sent. On ne vie
dir l'esprit, dan
comme dans le
réflexions naiss
malgré qu'on e
brave dont ...

court sur les formes usitées dans la Faculté, on sent assez que c'est celle des Pestiferez. L'activité du mal ne permet pas même de longues consultations. Il est du devoir d'un bon Medecin d'avoir sa provision de remedes éprouvez, & dont le succès reconnu, beaucoup plus que le raisonnement, lui assûre l'effet. Le grand nombre de symptômes par où la Peste se déclare, pourroit faire balancer dans le choix des remedes; mais au lieu de s'arrêter à chaque espece de maladie en particulier, il faut remonter au principe qui les produit toutes : les vomissemens, les maux de cœur, les dissenteries, les pleuresies, les hémorragies, les charbons, les bubons, se raportent généralement, à la Phlogose ou inflammation qui en est la racine commune : & l'inflammation, au dérangement des solides, dont il n'y a que le ressort monté au plus haut dégré d'oscillation, qui puisse pousser le sang aux extrémitez des vaisseaux, où il croûpit & forme des dépôts inflammatoires. Il suit de là, que pour proceder à la guérison de la Peste, le remede doit agir dans la capacité des

que de p

vomitifs, & des
medes contraires
où il faudroit déb
se récrier contre la
nant qu'elle soit s
mort du Malade,
cours pour dernie
une espece de des
sang brûlé & arrêt
du corps, refuse de
verture de la veine
heure; marquer à
de l'incision; tirer le
dance, quoique p
au progrès du mal, c

crive toutes sortes de sudorifiques, qu'il insiste même fortement sur l'usage qu'on en peut faire ; mais il en veut de temperez, qui ne soient pas uniquement destinez à distiller les fluides en sueurs, & dont la vertu se fasse aussi sentir aux solides. Pour les purgatifs, il persiste à les condamner sans quartier;& afin d'opposer à leurs Partisans une autorité respectable, il a fait imprimer, en lettres majuscules, ce célebre mot d'Hipocrate, digne de servir d'épitaphe à tant de malheureuses victimes de la pratique purgatif: « *mortuus est quia purgatus fuit.* » c'est la purgation qui l'a mis au tombeau.

Le nom de Rhases ou Almansor, fameux Medecin Arabe, du dixiéme siecle, est une autre barriere à laquelle Mr Hecquet prétend arrêter tous ceux qui contrediroient sa méthode. Il n'a rien trouvé, dit-il, de plus sensé à récommander contre la Peste, que ce qu'il emprunte de ce vieux Praticien, dont il ne fait gueres qu'accommoder le langage suranné aux termes d'aujourd'hui. L'aveu est un peu mortifiant par la généra-

quelques heur
suffit ; dès qu'i
Peste n'est pas
preuve de tous l
promptitude, d
ment, de consi
avec le tems ; le
Médecine, & re
notre condition
de nos Peres ; le
quement fondé su
Seigneur, selon l
habiles Médecins
quis communibus a
sanatur, soli Deo a
L'occasion se pr
compte au Public
traitez sur la Peste ;

n'avons pû marquer en quoi ils approchent, ou en quoi ils different de celui-ci.

ARTICLE CXXXVI.

MOEURS DES SAUVAGES Americains, comparées aux mœurs des premiers tems. Par le Pere JOSEPH-FRANÇOIS LAFITAU, *de la Compagnie de* JESUS.

LE titre de cet Ouvrage renferme trois choses, qui doivent piquer la curiosité du public; 1°, une description exacte des mœurs des Peuples Barbares de l'Amerique; 2°, une recherche curieuse des mœurs des premiers Peuples de l'antiquité; 3°, un parallele continuel de ces mœurs, les unes avec les autres.

Pour remplir ce dessein, l'Auteur, qui a fait un long séjour en Amerique, est entré dans un détail des mœurs des Peuples qui l'habitent, si rempli, si fidele, si varié & si nouveau, qu'on ose se flatter que le Lecteur en sera content. Il a recueilli en même tems ce que les Auteurs les plus

ron exemple d
tiquité même la
obſcure, reçoit
jour dans cette
te qu'on y peut
lié & ſuivi, ce qu
ne nous ont pas
gible, ou ce qu'e
aſſez bien entend
La matiere des
elle-même; elle e
y a des Loix, d'I
mes & de Pratiq
civile. Ces Loix &
divers objets, ont
faire les differens g
Tout l'Ouvrage
viſé en titres

d'étenduë, est traité le plus methodiquement qu'il a été possible, & se trouve conduit, de maniere que les choses y sont placées dans l'ordre le plus naturel, & rangées sous plusieurs titres, renvoyez à la marge, qui peuvent soulager le Lecteur, le diriger, & lui servir comme d'entrepôt.

Dans le parallele des mœurs des Americains, avec celles des premiers tems, la Litterature est ménagée de telle sorte, & on tâche de la proportionner tellement à la portée d'un chacun, que tout le monde aura du plaisir d'apprendre quelque chose de nouveau, dans une matiere aussi interessante, & qu'on sera bien aise de voir réüni en fait de mœurs des Anciens, ce qui est caché dans plusieurs volumes Grecs & Latins, & qui par là est ignoré de la plus grande partie des hommes.

Les Planches qu'on est obligé de faire graver, serviront à rendre plus sensible, ce que les Descriptions les plus détaillées ne font jamais assez bien comprendre. Le nombre de ces Planches, rendant la dépense plus considerable, on a crû qu'il étoit à

& le papier sera s
projet. Les Sous
7. livres en souscr
livres en recevant
en blanc, au mois c
Ceux qui n'auront
ront 24. livres. (
Souscriptions, qu
Janvier prochain;
par l'Auteur, & c
Libraires ci-après.

A Paris, *Chez* L
tour, & Pierre Simo
aux trois Rois. 1722.

ARTICLE CXXXVII.

Q. HORATII FLACCI POEMATA ex Antiquis Codd. & certis Observationibus emendavit, variasque scriptorum & impressorum Lectiones adjecit Alexander Cuningamius. Hagæ Comitum apud Thomam Jonsonium. *Nouvelle édition d'Horace, &c. par Mr Cuningam. A la Haye.* 1721. 1. vol. *in* 8°.

L'Horace que Mr Cuningam nous presente ici, n'est que l'avant-coureur d'un autre Ouvrage qu'il prépare, où ce Poëte paroîtra en plus grand équipage, & mieux accompagné. Il sera escorté de Notes Critiques, capables, au jugement de l'Editeur, de le deffendre contre tous les Censeurs, & c'est là qu'il donne le rendez-vous à ceux qui voudront l'attaquer. Présentement Horace marche seul, & déguisé par tous les changemens, introduits dans son texte : ils sont en si grand nombre, qu'à peine y a-t'il une page, où il n'y en ait plusieurs, & il s'en trouve d'assez consi-

... Il s'est atta
à un Manuscrit
quius vantoit fort
vi. les meilleures
que : il a lû tous l
a crû pouvoir tir
pour corriger le fie
de n'y rien trouve
à ses observation
tions ; souvent n
confirmées. Après
droit de les donne
cette confiance qu
semble qu'il ait eu
vûë de combattre
que Mr Bentley a
d'Horace. Il préten
contient plus de

ces changemens. En général, il suit une orthographe particuliere, & peu usitée dans Horace. Il lit *volt*, *divolsus*, &c. pour *vult*, *divulsus*, &c. *inpotens*, *inpatiens*, &c. *quoi*, *quojus*, &c. *omnis*, *mentis*, &c. pour *omnes*, *mentes*, &c. Les noms Grecs qui sont en Latin, de la seconde déclinaison, se terminent tous en *os*, chez Mr Cuningam, *evios*, *pegasos*, *&c.* pour *evius*, *pegasus*, &c. Il réforme la versification d'Horace, soit pour la cadence des vers, soit pour la mesure; par exemple, à l'Ode seiziéme du Livre des Epodes, on lit ordinairement: *altera jam teritur bellis civilibus ætas.* Mr Cuningam met: *altera jam bellis teritur civilibus ætas.* Il en use de même dans les autres endroits, séparant l'épithete de son substantif.

A l'Ode XII. du Livre III. on lisoit ordinairement les vers ainsi partagez:

Miserum est neque amori dare ludum,
Neque dulci mala vino lavere, aut exanimari, &c.

Voici des changen
eſpece. Od. L. I. Od. I
pour *olympicum*. Od.
ciabile, pour *diſſociabi*
11. *Expeditis*, v. 14.
1. *Nullus argento hom*
L. III. Od. XIII. *O fo*
Ibid. Od. XXI. v. 2. p
teille : *ſeu tu querela*
Serm. L. I. *Eclogâ I.*
Satyra, il met *Ecloga*
rearum. Epiſt. L. I. Ep
tes Archiacis, &c. pou

En voilà aſſez pou
la Critique de Mr
peut voir ce qu'il a
contre Mr Bentley ;

ARTICLE CXXXVIII.

NOUVELLES LITTERAIRES

D'ALLEMAGNE,

D'HELMSTAT.

MOnsieur Fabricius, zelé pour la memoire du Sçavant Octave Ferrari, a fait encore imprimer deux Dissertations de cet Auteur : l'une, sur les Bains : l'autre, sur les Gladiateurs. Ferrari n'est pas de ces gens qui ne font qu'effleurer une matiere : il parle à fonds, des Bains & des Gladiateurs. Les Anciens qui n'avoient pas communément l'usage du linge, avoient en recompense celui du Bain, plus agreable, & suivant plusieurs Médecins, plus utile pour la santé. Notre habile Professeur de Padouë, après avoir marqué le nombre surprenant de Bains publics qu'il y avoit à Rome, qui passoit huit cens, traite des personnes qui usoient du Bain, & marque nettement que les femmes n'avoient pas de honte de se trouver

maniere on le baig
des anciens Payens
quefois des exemple
le plus souvent, il r
faille fuïr & avoir
deuxiéme Dissertati
Gladiateurs, en est au
ve : Mr Ferrari y rec
ment l'origine, la d
du combat, les loi
especes, les assistan
concerne cette ma
de ces spectacles, il
rapporter à ce qu'en
qu'au jugement du

D'ITALIE, D

Parme. *Nous en rendrons compte au public inceſſamment.*

D'ESPAGNE, DE MADRID.

On a imprimé, *la Hiſtoria del Cardenal D. Fr. Ximenez Regente de Eſpaña traducida del Francès por el Arçobiſpo de Saragoça*, 8°. On la trouve à Paris, chez Jean Jombert ruë neuve de Richelieu, près de la Sorbonne.

Los Sermones del P. Luis Burdalue della Compañia de Jeſus, para el adviento y la Quareſma traducidos, &c. 12. 4. *vol.* On les trouve auſſi à Paris, dans la même Boutique.

DE FLANDRES, D'ANVERS.

Le livre de Bovadilla, qui contient des Inſtructions pour les Corregidors, paroît ici en 2. vol. in fol. le titre eſt, *Politica para los Corregidores.* Ce livre peut être utile à d'autres qu'aux Magiſtrats Eſpagnols. L'Auteur y traite amplement ce qui regarde le gouvernement des villes.

la presse.

On trouve
nouvelle met
pour reduire
tion ... par M

Auſſi un tr
neraux,& des
tirer ; par M.
parlerons.

Pet. Hallai.
carum libri 4. O
ſia. Gallicana uſ
ouvrage n'eſt p
fameux Profeſſe
compoſa quelq
blée de 1682.

Diſcours hiſt
des Empereurs...

Couronnement des Rois & des Reines de France, depuis Clovis I. jusqu'à present, &c. Il dédie son livre au Roy. Ce livre est plein de recherches sçavantes, très-dignes de la curiosité du Public.

Le Prêtre Medecin... par M. Agnan, est imprimé chez d'Houry ; on en pourra parler quand on l'aura vû.

C'est M. le Noble qui a remporté cette année le prix de prose, au jugement de l'Academie Françoise. Nous en rendrons compte dès qu'il paroîtra. Le sujet étoit cette parole de l'Ecriture : *Melius est à sapiente corripi, quàm stultorum adulatione decipi.*

CATALOGUE

DES LIVRES OU DISSERTATIONS, dont on a rendu compte au public, dans les Memoires de Trevoux de l'année 1722.

Ecriture Sainte, Interpretes, SS. Peres.

S*ancti Anselmi.... Opera...* c'est-à-dire, les Œuvres de S. Anselme

rn, aux frais de Mon
fur le Quay des Augu
vol. fol. pp. 707. p
215. pour Eadmer, f
dre les Preliminaires,
les Tables, &c. *Mar.*

Commentaire litte
tous les livres de l'An
veau Teftament, avec
çoife, par le R. P. D
lemin, R. Benedictin
tion de S. Vanne & d
A Paris, chez Emery,
Saugrain l'aîné, & Pie
le Quay des Auguftins
nefe & l'Exode, pp.
que, pp. 255. les Nom
teronome, pp. 868. 8

les Epîtres & les Actes des Apôtres & l'Apocalypse. *A Florence*, de l'Imprimerie de Joseph Manni.; 1. vol. 8°. pp. 284. sans l'Epître dedic. la Préfac. &c. *Août.* p.1472

Epistolæ Romanorum Pont. & quæ ad eos scripta sunt, à S. Clemente I. ad Innoc. III. quotquot reperiri potuerunt, seu novæ, seu diversis in locis sparsim editæ, &c. *studio & labore D. Petri Coustant Presbyteri & Mon. Ord. S. Benedicti*, &c. *Tomus I. ab anno Chr.* 67. *ad annum* 440. Parisiis, *apud Lud. Diony. de la Tour, Ant. Urban. Coustelier & Petrum Simon* 1721. C'est-à-dire, Lettres des Souverains Pontifes, & celles qui leur ont été écrites. Tome I. *in fol.* 2. colon. pp. 1550. *Septembre.* p. 1541.

Suite de l'Extrait des mêmes Lettres. *Octobre.* p.1699

La Morale du Nouveau Testament, partagée en Reflexions Chrétiennes pour chaque jour de l'année, &c. *A Paris*, chez J. Baptiste de l'Epine, ruë S. Jacques 1722. 4. Tom. *in* 12. Le I. pp. 560, le II. pp. 517, le III. 434. & le IV. 416. *Septembre.* p.1581

Dissertations qui peuvent servir de

le plus court, pour termin
tes sur la Religion ; en c
A Bruxelles. Janvier.

Relation Historique &
que d'un Voyage en Ho
tres Provinces des Païs-l
quelle on verra le détai
sations de l'Auteur, ave
quis de Langallerie, s
paux points de la Relig
Mr Guillot de Marcill
chez Jacques Etienne,
1719. vol. *in* 12. pp. 448

La Veritable Croya
Catholique, contre le
lui font faussement in
écrits des Ministres,
... J. B. Coignard, à

pour servir de Réponse à un Libelle, intitulé, *Antidote contre la lettre d'un Missionnaire, touchant la Croyance de l'Eglise Romaine.* Nouvelle édition, revûë, corrigée & augmentée. *A Paris*, chez J. B. Coignard, &c. ruë Saint Jacques 1720. *in* 12. pp. 304. *Mars.* p. 447

De vera, & non interrupta Episcoporum, ad nos usque, Anglorum successione ad amicum Epistola; c'est-à-dire, Lettre à un ami, touchant la succession véritable & non interrompuë, des Evêques d'Angleterre, jusqu'à present, brochure *in* 4°. pp. 30. *Mars.* p. 468

Difficultez proposées à l'Auteur de la Lettre Apologetique, pour la succession des Evêques, dans l'Eglise Anglicane. *Avril.* p. 708

Défense de la Religion Catholique, contre tous ses ennemis, &c. par Mr Michel le Vasseur, Prêtre du Dioc. de Blois, 2e édit. &c. avec une Réponse du même Auteur, à une Lettre de M. Pictet, Ministre, &c. *A Paris*, chez Phil. Nic. Lottin, ruë S. Jacques, à la Verité, 1721. *in* 12. pp. 500. *May.* p. 906

Paris, chez Gr
ronne d'Or 17.

La Verité de
ne, prouvée par
bé Houteville.
Dupuis, ruë S.
ne d'Or, 1722.

Lettre écrite
du Livre de la
prouvée par les

Histoire

Histoire de Su
Ministre d'État &
me, sous Loüis l
in-12. le 1. pages
le 3. pp. 448; pl

Discours de Mr d'Angers, &c. contenant l'éloge du feu Pape Clement XI. *Janvier.* p.101

Scriptores Ordinis Prædicatorum recensiti, notis historicis & criticis illustrati,&c. *Inchoavit R.P. Frater Jac. Quetif S.T.P. absolvit R.P.F. Jacobus Echard, Ambo Conventûs SS. Annunciationis Parisiensis, ejusdem Ordinis alumni.* Catalogue des Ecrivains de l'Ordre des FF. Prêcheurs, éclairci par des notes historiques & critiques. Ouvrage commencé par le R.P. Quetif, achevé par le R.P. Echard. *A Paris*, chez Christophe Ballard, Imprimeur du Roi, ruë S. Jean de Beauvais, & chez Nicolas Simart, Imprimeur de Monseigneur le Dauphin, ruë S. Jacques 1719. 2. tom. *in folio*; tom. I. pp. 954. tom. II. pp. 1000. *Janvier.* p. 59

Thesaurus Novus Anecdotorum; Tom. tertius varia complectens Chronica, &c. *item Tom. quartus, in quo continentur varia Concilia*, &c. c'est-à-dire : suite des extraits sur le nouveau Trésor d'Anecdotes des RR. PP. D. Martene & D. Durand, &c. tomes III^e^ & IV^e^. *Janvier.* p. 143

La Vie de S. Bernard, Archevêque

de Vienne, &c. par le Pere Charles Fleury Ternal, de la Compagnie de Jesus. *A Paris*, chez André Cailleau, place de Sorbonne 1722. *in* 12. pp. 240. *Juin.* p. 1110

Diffiniçoens y estatutos dos Cavalleyros, e Freyres da ordem de Nosso Senhor J. C. &c. c'est-à-dire; Régles & Statuts de l'Ordre des Chevaliers & Freres de l'Ordre de Christ en Portugal; Ouvrage dédié à D. Juan V^e, Roi de Portugal, *in fol.* p. 180. *A Lisbonne*, 1717. *Juillet.* p. 1246

Quinziéme Recueil de Lettres édifiantes & curieuses, écrites des Missions étrangeres par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jesus. *A Paris*, chez Nicolas le Clerc, ruë S. Jacques, 1722. *in* 12. pp. 418. *Août.* p. 1407

Le Sacre & le Couronnement de Loüis XIV. Roi de France & de Navarre, &c. *A Paris*, chez Jacques Chardon, ruë Galande, 1717. & chez sa Veuve, 1722. *Septembre.* p. 1499

Second Tome de la Biblioteque Orientale, par D. Joseph Assemanni. *A Rome*, de l'Imprimerie de la Propagande, 1721. *Octobre.* p. 1802

Decembre 1722.

Reflexions sur les regles & sur l'usage de la Critique, &c. par le R. P. Honoré, &c. *Nov.* p. 1991.

Histoire Profane.

Abregé Chronologique de l'Histoire de France, sous le regne de Loüis XIII. pour servir de suite à celui de François Mezeray, Historiographe de France. Tome VII. &c. pp. 528. *in* 12. *A Amsterdam*, chez David Mortier. *Février.* p. 346.

Nouveau Voyage aux Isles de l'Amerique, contenant l'Histoire Naturelle de ces Païs, l'origine, les mœurs, la Religion & le Gouvernement, &c. les guerres & les évenemens singuliers, &c. Ouvrage enrichi de plus de 100. Cartes, Planches, &c. 6. tomes *in* 12. &c. *A Paris*, chez Guillaume Cavelier fils, ruë S. Jacques. *Mars.* p. 408.

Suite de l'extrait de ce Voyage, &c. *Avril.* p. 630.

Prospectus de l'Histoire de Denis d'Halicarnasse, traduite en François, par le P. Gabriel François le Jay, de la Compagnie de Jesus. *Mars.* p. 554

Eloge de feu M. l'A
Desmarais, Secretaire
l'Academie Françoise. *A*
Anecdotes du Ministe
Duc d'Olivarez, tirées d
Mercure Siry, par M. de
Paris, chez Jean Musier
Barois, *in* 12. pp. 429.
p. 883.
Tableau Chronologic
toire Universelle en for
Paris, ruë S. Jacques, c
Mongé, *in* 12. nouvelle é
May,
Abregé Chronologique
re de France sous le reg
XIV. &c. *A Amsterdam*,

man. *A Paris*, chez Pierre Huet au Palais, & Pierre Prault, quay de Gêvres, 1722. *in* 12. pp. 244. *Juin*, p. 1102

Voyage de Syrie & du Mont-Liban; par M. de la Roque, 2. tomes. *A Paris*, chez André Cailleau, &c. 1722. *in* 12. pp. *Juillet*, p. 1138

Eloge de feu M. de la Hire de l'Academie Royale des Sciences. *Juillet*, p. 1182

Indice de las glorias de la Casa Farnese, o resumen de las heroïcas acciones de sus Principes que consagra à la Augusta Reyna de las Españas Dona Isabel Farnese; por Don L. de Salazar y Castro, &c. c'est à-dire, la gloire de la Maison Farnese, &c. dedié à la Reine d'Espagne Isabelle Farnese; par Don Loüis de Salazar. *A Madrit*, chez François del Hierro, 1716, pp. 790. sans la Table, *in fol. Juillet*, p. 1216

Eloge de feu M. de la Faye de l'Academie Royale des Sciences. *Août*, p. 1455

Eloge de feu M. Fagon, premier Medecin du Roy Loüis XIV. *Août*, p. 1456.

Eloge de feu M. l'Abbé de Louvois President des Academies des Sciences. *Decembre* 1722.

... la forme
chaque Païs, &
nis Hortemels,
1722. *in* 12. p

Histoire naturell
matiqu

Dissertation
fanteur, qui a re
cademie des bell
& Arts pour l'an
par M. Boüillet
cine de la Faculté
Bourdeaux, chez
p. 109.

Conjectures su
visqueux; par le
Février,

Nouvelles Conjectures Physiques, concernant la disposition de tous les corps animez, &c. Nouvelles conjectures sur la Peste, &c. *Février*, p. 332

Traité de la Goutte, &c. *Mars*, p. 544

Conjectures de Physique sur la raison qui fait qu'on laboure les terres, sur leur fertilité, sur la generation des plantes & autres corps organisez, &c. *Mars*, p. 509

Lettre écrite d'Aire en Artois, par le P. de Rebecque au P. Th. *Avril*, p. 606

Dissertation sur l'Asphalte ou ciment naturel, &c. *Avril*, p. 615

Nouvelles conjectures sur le Globe de la Terre, &c. *Avril*, p. 730

Hist. de l'Academie Royale des Sciences de l'année 1718. &c. *May*, p. 761

Suite de l'Extrait de la même Histoire. *Juin*, p. 989

Quæstiones Medicæ circa Thermas Borbonienses, &c. c'est-à-dire, Questions . . . . . sur les Eaux de Bourbonne, &c. *May*, p. 790

Systême du mouvement; par M. de Gamaches. *A Paris*, chez Michel *Decemb.* 1722.

Conjectures ſur les p
qui ſe trouvent à S. Cl
le Lyonnois, & ſur les
autres veſtiges de la M
P. Caſtel de la Compag
&c. *Juin*,
Commentaire ſur l'A
finiment petits, &c. *Jui*
L'Art du feu, ou d
émail, &c. *Juillet*,
Diſſertatio Medica de C
c'eſt-à-dire, Diſſertatio
cine, touchant la Catara
let,
Methode pour faire u
differens deſſeins, avec
mi-partis de deux coule

Extrait d'un Memoire .... par le ſieur Thomas ... le Monnier ſur une regle d'Arithmetique. *Sept.* p. 1638

Pieces qui ont remporté les prix propoſez par l'Academie Royale des Sciences, &c. *Sept.* p. 1643.

Traité de l'Harmonie réduite à ſes veritables principes, &c. *Octobre*, p. 1713

Demonſtration d'une Propoſition de Méchanique, contre M. Leibnitz, &c. par le Chevalier de Louville. *Octob.* p. 1790

Obſervations ſur une playe de tête. *Octob.* p. 1824

Deſcription d'un Monſtre ... *Oct.* p. 1827

Lettre de M. Farcy ſur un ver. *Oct.* p. 1829

Diſcours de M. Coypel, &c. dans l'Academie de Peinture. *A Paris, in* 4°, chez Jacques Colombat, ruë S. Jacques. *Octob.* p. 1831

Lettre du P. de la Neuville Jeſuite, à M. *** &c. *Nov.* p. 1867

Memoires ſur les dernieres tentatives que l'on a faites pour découvrir le mouvement annuel de la Terre. *Nov.* p. 1958

Decembre 1722.

Histoire de l'Academi
ces. *Decemb.*

Novus Medicinæ Con
cemb.

Petit Traité de la Peste.

Jurisprudence , Philosoph

Traité des Pensions R
M. l'Abbé Richard. *A*
Guillaume Cavelier au P
Fevrier,

Projet d'un nouveau I
&c. *Mars*,

Ciceron de la Nature d
&c. *Juin*,

Entretiens de Ciceron
biens & les vrais maux,

de Morale & de Physique ... *in* 12. chez Boudot. *Août*, p. 1435

Observations sur le Concordat ; par M. du Perray. *A Paris*, au Palais, chez Damien Beugnié. *Nov.* p. 1911

Antiquaires, Critiques, Langues.

Critique de l'endroit de Pompeïus Festus, où il est parlé des Préfectures. *Fevrier*, p. 360

Grammatica Hebraïca & Chaldaïca .... Projet.... *Avril*, p. 652

Lettre du P. Buffier à M. l'Abbé de Longruë sur un Medaillon .... *Juillet*, p. 1295

Nouvelles conjectures sur les Triremes, &c. *Août*, p. 1347

Nouv. Conject. sur les Trir. par le P. Sanadon. *Sept.* p. 1519

Nouv. Conject. sur les Trir. par le P. la Maugeraye. *Octob.* p. 1748

Dissertation de M. Fourmont sur la Litterature Chinoise. *Sept.* p. 1575

Vocabulario Portuguez. A Lisbone. *Septemb.* p. 1591

Lettre à Son Altesse Serenissime Monseigneur le Duc du Maine sur 2. Medailles .... *Oct.* p. 1807

Nouvelle & parfaite Grammaire, *Decemb.* p. 2138

1720. *May*,
---- De l'année 17
Pensées sur la déc
sie Latine. *May*,
Plan de divers Ou

Huetiana.... *Ao*
Relation de l'Acad
tions. *Sept.*
Οἰνοπίωνος μέλη...
Odes Morales du P.
Nov.
Fables de M. le Bru

Horace de Cuninga

TABLE

Des Memoires pour l'Histoire des Sciences & des beaux Arts.
Mois de Decembre 1722.

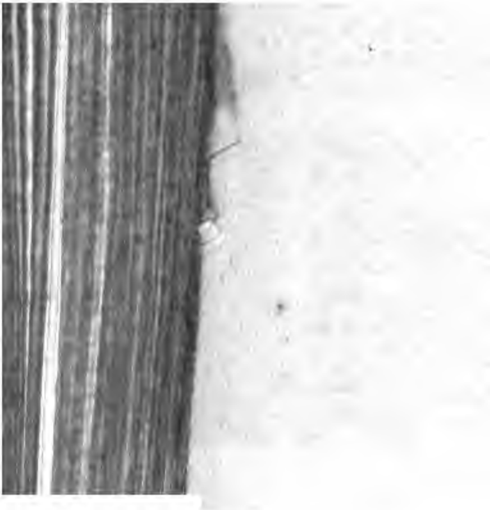
ART. CXXVII. R*Eflexions sur les regles & sur l'usage de la Critique, où l'on examine l'époque de la Mort de Jesus Christ, &c. Par le R. P. Honoré de Sainte Marie, &c. Tome 3e. A Lyon,* chez André Molin, &c. p. 2033

ART. CXXVIII. *Dissertations qui peuvent servir de Prolégomènes de l'Ecriture Sainte, &c. Par le R. P. Dom Augustin Calmet, &c. A Paris, chez* Emery, *pere & fils, &c.* p. 2051

ART. CXXIX. *Lettre à M. C. Par le P. C. J.* p. 2072

ART. CXXX. *Les Oeuvres de François Malherbe, avec les Observations de M. Menage, & les Remarques de M. Chevreau, sur les Poësies. A Paris, &c.* p. 2098

ART. CXXXI. *Histoire de l'Academie Royale des Sciences, &c. A Paris,* p. 2115

ART. CXXXII. *Nouvelle & parfaite Grammaire Françoise, &c. Par le*

ART. CXX
Conſpectus
de Peſte, &
decine expoſ
&c.) *avec u*
&c.
ART. CXXXV
te, &c.
ART. CXXXV
Americains,
des premiers
ART. CXXXVI
ta, &c. C'eſt
tion d'Horace
gam, &c.
ART. CXXXV
raires.
D'Allemagne.